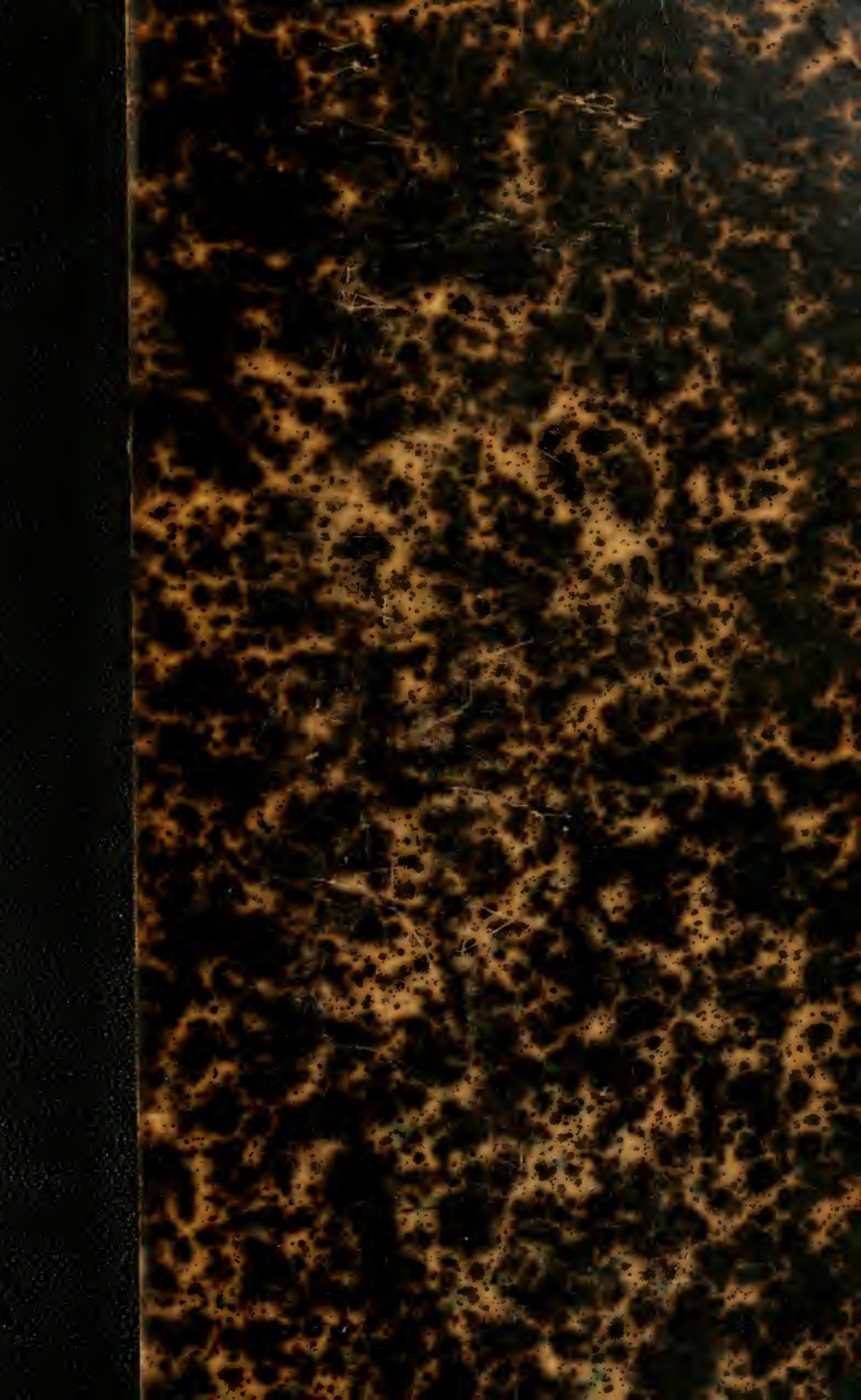



BOOKS



BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES

OU

RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885

PAR

Victor CHAUVIN,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

Ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a accordé en partage le prix Delalande-Guerineau.

VI

Les Mille et une nuits. (Troisième partie.)

PRIX : 6 fr.

LIÉGE
H. VAILLANT-CARMANNE
Imprimeur
8, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

LEIPZIG
en commission chez
O. HARRASSOWITZ
QUERSTRASSE, 14.

1902

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES OU RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 A 1885.

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES

OU

RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885

PAR

Victor CHAUVIN,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

Ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres
a accordé en partage le prix Delalande-Guerineau.

VI

Les Mille et une nuits. (Troisième partie.)

PRIX : 6 fr.

LIÉGE
H. VAILLANT-CARMANNE
Imprimeur
8, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

LEIPZIG
en commission chez
O. HARRASSOWITZ
QUERSTRASSE, 14.

1902

RÉSUMÉ DES CONTES

SUITE.

Les frères jaloux. [1]

Nos 181, 182, 183 et 273.

181. — *Les trois frères.*

3. — Galland (dans Zotenberg, Notice sur quelques manuscrits, 219: cfr. 196; tirage à part, 53 et 30.)—Burton, **12**, 286.—Henning, **20**, 136.

4. — Caise, 91.—Tázerwalt, 146 et 204-205.—Kunos, Turkish Tales, 84. —Gött. gel. Anz., 1870, 1418 (Radloff).—Zeit. d. Ver. f. Volksk., **5**, 460.— Chalatianz, 21 (la meilleure forme.)—Basset, Rev. d. trad. pop., **3**, 571-572 et Nouv. contes berb., 302. — Stumme, Tunis, **2**, 3 (Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 666-667.) — Oestrup, Contes de Damas, 83; cfr. 23 et 39.— Houwara, 120.—Rochemonteix, Contes nubiens, 25 et 10-11.

Un sultan de Samarcande voulant, dans sa vieillesse, faire un plaisir à ses trois fils, bâtit à l'aîné, Rostam, sur sa demande, un cabinet couvert de tous les côtés alternativement de briques d'or et d'argent. Avant même qu'il soit achevé, Rostam s'y rend et, à minuit, un génie, se plaignant

---

(1) Voir aussi, pour ce thème, les nos 2, 443, 398 et 237.—Cfr. no 375.

qu'on l'ait bâti sur le palais de sa fille aînée, vient le démolir et, poursuivi en vain par le prince, se jette dans un puits. Même aventure pour le second fils, Gaiath, à qui on construit un cabinet d'os de poissons au-dessus du palais de la deuxième fille du génie. Le troisième, Badi alzaman, obtient un cabinet de cristal de roche, au-dessus du palais de la troisième fille; plus heureux que ses frères, il blesse trois fois le génie avant qu'il arrive au puits.

Les frères le suivent et veulent y descendre; mais le premier et le deuxième se font remonter tout de suite parce qu'il y fait trop chaud. Badi, qui a demandé qu'on n'ait pas égard à ses cris, arrive au fond. Palais magnifique, bien pourvu de tout. Il se cache pour surprendre le maître du palais et voit des colombes, qui se plongent dans l'eau et se changent en servantes : elles mettent tout en ordre. Surviennent dix colombes de différentes couleurs et, avec elles, une onzième, toute blanche. Plongée dans un plus petit bassin, elle devient une belle jeune fille; c'est l'aînée du génie.

On découvre Badi, on lui fait grand accueil et il reste quarante jours. Le quarantième, il apprend enfin que le génie, Morhagian, est le père de la princesse : mais elle refuse de dire où il se trouve et renvoie Badi à sa sœur. Nouveau séjour de quarante jours et envoi à la troisième. Ici aussi Badi reste quarante jours et apprend où est le génie : la jeune fille ajoute qu'il coupera le prince en deux. C'est ce qui arrive ; mais la princesse le recoud et lui rend la vie en appliquant de l'eau sur la couture. Ayant obtenu de Badi la promesse de l'épouser, elle consent à lui apprendre que son père dort les yeux ouverts (1), qu'il faut marcher sur son corps pour prendre le sabre suspendu au-dessus de sa tête et le frapper sur le cou, en ayant soin de ne pas le frapper deux fois, ce qui le guérirait. (N° 348.) Badi se conforme à ces avis et le génie meurt maudissant sa fille. Ayant vu un beau cheval, il veut l'emmener; mais la princesse lui dit de couper du poil de la queue; qu'il le fera venir à volonté en brûlant de ce poil. (N° 443.) Puis les trois sœurs, destinées à épouser les trois frères, roulent leurs palais en trois balles de peu de grosseur et se rendent au puits.

Les frères, qui s'y trouvaient, retirent les deux aînées qu'on leur dit leur être destinées. La troisième conseille à Badi de remonter avant elle pour échapper à la jalousie de ses frères. Il refuse; mais quand ils ont vu la

(1) Cfr. Velten. Suaheli, 121 et suiv.

troisième jeune fille, ils laissent Badi dans le puits. Pendant qu'on emmène la troisième, les deux aînées avertissent l'abandonné que, dans trois jours, il verra passer six bœufs, trois rouges et trois noirs. S'il enfourche un rouge, il reviendra au jour; si c'est un noir, il sera transporté dans un autre monde sous terre par sept fois.

Les bœufs arrivent et Badi est contraint de monter sur un noir. Transporté dans un autre monde, il demande l'hospitalité à une vieille femme, qui lui donne à manger mais, quand il a soif, ne peut lui présenter qu'une éponge. C'est qu'un animal arrête les eaux d'une source abondante (nº 399); on lui offre chaque semaine une jeune fille et, pendant qu'il la dévore, il coule assez d'eau pour la semaine suivante. C'est maintenant au tour de la fille du sultan d'être exposée. Badi va à son secours, bien qu'elle lui fasse signe de s'éloigner. S'endormant près d'elle, il est éveillé par une larme de la princesse au moment où la bête paraît. Il la tue avec le sabre du génie et la princesse le marque de son sang pour le reconnaître. Mais il se cache et le roi ordonne à tous les hommes de la ville de défiler devant lui et sa fille. Badi, qui a bien dû venir aussi, est reconnu par la princesse, qui lui jette une pomme. (1) Mais il ne veut rien accepter du roi, si ce n'est le moyen de retourner chez lui; le roi le chasse.

Voyant un serpent attaquer les petits d'un rokh (nº 256), il le tue avec son sabre. Les parents reviennent (2) et, reconnaissants, consentent à le remettre sur la terre. Mais il devra prendre avec lui dix quartiers de mouton et en donner un chaque fois que le rokh tournera la tête. La dernière fois, il n'a plus de viande et se coupe le gras de la jambe. (3) Arrivé sur terre, le rokh lui rend ce qu'il a mangé et le guérit.

Badi se cache chez un tailleur, qui doit fournir des vêtements pour le mariage de Rostam. Il y substitue des habits pris de l'une des balles des sœurs, qui apprennent ainsi son retour. Ayant refusé de reporter les habits

(1) H. Gaidoz. La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme. (Éc. d. hautes Ét. Annuaire 1902, 5-33.)

(2) Dans des contes de ce genre, le rokh croit parfois que le héros a voulu tuer ses petits; p. ex. G. de Tassy, Allégories, 460.

(3) Ce trait se retrouve dans plusieurs contes cités au nº 182. — Voir aussi Basset, Nouv. contes berb., 333. — Gött. gel. Anz., 1868, 1382-1383. — Tázerwalt, 128 et 204. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 668. — Cfr. Benfey, 388 et suiv.; Clouston, **1**, 241-242; Rosen, Tuti, **2**, 31 et suiv.; Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 164; Grimm, 47.

et d'aller voir la noce, il appelle le cheval en brûlant un de ses poils et lui demande un équipement rouge; prenant part au tournoi de la fête, il tue Rostam et se sauve à temps pour que son maître le retrouve chez lui vêtu en ouvrier. Trois mois après, noces de Gaiath. Mêmes évènements, si ce n'est que le cheval et l'habillement de Badi sont blancs. Il tue Gaiath, se laisse prendre, raconte ses aventures et épouse la troisième fille du génie. Les deux autres sont mariées à des parents du sultan.

Grimm, 103, 166-170 et 183-184. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 20-27 et 386-387; **8**, 241-246. — Cosquin, **1**, 1-27; **2**, 135-146; 351; cfr. 166-167. — Deutsche Rundschau, **90**, 124. — Rev. d. trad. pop., **9**, 174-176; **10**, 505-510; **12**, 257-259; **15**, 423-424. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 164 et 164-165; **8**, 295; **9**, 86, n° 25. — Bull. de corresp. afr., **2**, 333-334. — Gött. gel. Anz., 1870, 1659. — North Amer. Rev., **123**, 36. — De Mont et de Cock, Wondersprookjes, 117-118 et 269. — Orient u. Occ., **2**, 296-300.

Dragon. Nos 182, 183 et 274. — F. Wachter, Ersch et Gruber, 291-294. — De Reiffenberg, Chronique rimée de Mouskes, **2**, CXLVI-CL et 824. — Salverte, Des sciences occultes, 2e édit., 473-509. — Cosquin, **1**, 72-78 et **2**, 59 et 167. — Clouston, **1**, 155-165. — Brunet, Apocryphes, 303. — Gött. gel. Anz., 1866, 1332 et 1342.

En Orient : G. de Tassy, Allégories, 144 et suiv. et 459-460. — Rev. d. trad. pop., **4**, 143. — Liebrecht, die Ragnar Lodbrokssage in Persien dans Orient u. Occident, **1**, 561-567 ou z. Volkskunde, 65-73. — Germania, **32**, 362-366. — Benfey, Nachrichten de Göttingen, 1868, 36. — D'Herbelot, 218. — Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 308-311. — Dubeux, la Perse, 263. — Rhode, d. griech. Roman, 47. — * New monthly Mag., octobre 1869. — Rosen, Tuti, **2** 301 et suiv. — Ms. Berlin. **20**, 262-264. — Lerch, Orient u. Occ., **1**, 751-754. — Tázerwalt, 81-83 et 200-201. — Nöldeke, Tabari, 11 et 179. — Carra, Abrégé d. merveilles, 47-48 et 319. — Dussaud, Nosairis, 129. — Velten, Suaheli, 114-116. — Basset, Contes berb., 29-30 et 152; 73-74 et 178-181; Nouv. Contes berb., 206-207, 115-118 et 327. — Kunos, Turkish Tales, 113, 143-153 et 241. — Chalatianz, X-XIV et XXXIV. — Feestbundel aan Prof. M. J. de Goeje, 41. — Bull. d. Folklore, **2**, 178-179. — Wünsche, Mid. Bereschit, 331. — Voir aussi la Légende de St Georges.

C'est à tort que Halliwell rapproche du conte des Mille et une nuits l'histoire donnée par Mandeville (The Voiage and Travaile of sir John Maundeville. London. 1866. 317.)

182. — *Le sultan du Yémen et ses trois fils.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 169. — Destains, **6**, 116. — Gauttier, **6**, 301 et **7**, 395. — Habicht, **11**, 120 et **13**, 311. — Loiseleur, 712. — Burton, **11**, 69. — Henning, **23**, 5.

Le sultan du Yémen a trois fils, dont le dernier, issu d'une femme tombée en disgrâce, est relégué avec elle parmi les esclaves du harem.

Les deux aînés veulent un jour aller à la chasse et leur père les équipe avec luxe. Le troisième, voulant aussi chasser, obtient de sa mère ses derniers joyaux et achète un cheval fourbu. Suivant les traces de ses frères, il trouve une chaîne de perles et d'émeraudes, qui avait servi à attacher un oiseau. Les frères la lui enlèvent sans qu'il se défende, ne voulant pas augmenter la défaveur de sa mère. Le père envoie les aînés chercher l'oiseau de la chaîne ([1] et le cadet les suit de loin sur son cheval boiteux.

Il arrive dans une grande ville en désolation, parce que la fille du sultan va être dévorée par un monstre qui, depuis quarante-trois ans, exige annuellement le tribut d'une vierge. (N° 181.) Il tue le monstre et la princesse s'éprend de lui. Pour le retrouver, le sultan fait passer tous les hommes de la ville sous la fenêtre de la princesse : le prince ne se rend pas au défilé. Mais on le découvre; il épouse la princesse et la quitte endormie, après avoir écrit dans le paume de sa main une invitation à le rejoindre au Yémen si possible.

([1]) *Recherche à cause d'une plume* : Velten, Suaheli, 119. — Cosquin, **2**, 301. — *A cause d'un cheveu* : Velten, Suaheli, 111 et 169. — Rev. d. études juives, **33**, 244. — G. Paris, Poèmes et lég. du M. A., 135 et 155. — Cosquin, **1**, LXV-LXVI. — Clouston, **1**, 311. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 320-321.

Dans une autre ville, il sauve une princesse d'un éléphant furieux. Mariage et abandon.

Plus loin, il demande à un vieillard où il trouvera l'oiseau. Suivant ses conseils, il tue sept agneaux et les découpe de façon à avoir quatorze parties égales. Pénétrant ensuite dans le palais, il jette deux portions aux lions qui gardent la première porte (nº 286). Il traverse ainsi sept cours et, dans la huitième où dorment quarante esclaves, il découvre une princesse plongée dans le sommeil, enlève l'oiseau qui est près d'elle, et, sans la réveiller, lui écrit dans la main une invitation à venir le trouver au Yémen.

En route pour le retour, il traverse un désert où un chef arabe le reçoit à merveille, voyant, à l'oiseau qu'il porte, que Dieu le favorise. Revenu dans la capitale de son père, il rencontre ses frères, qui lui enlèvent l'oiseau et le présentent au père, se vantant de dangers qu'ils n'ont pas courus. Le jeune prince, Aladin, se retire auprès de sa mère, qui lui fait abandonner ses projets de vengeance.

La première princesse, s'éveillant, se décide à partir avec son père pour le Yémen; se joignent à elle successivement les deux autres princesses, avec leurs pères, dont on traverse les états. Ensemble ils arrivent au Yémen, y installent un camp magnifique et invitent le roi à venir les voir. On mande les deux aînés, que les princesses ne reconnaissent pas; puis Aladin, qui est reconnu par elles et qui démasque ses frères : on les revêt d'habits de derviches et on les bannit à jamais. Mariage avec la troisième princesse; Aladin succède à son père.

Un jour, à la chasse, il visite une caverne, où se sont réfugiés trois filous; il les ramène et leur fait conter leur histoire. (Cadre des nos 430, 431 et 432).

Contes plus ou moins analogues au nº 182 ou au nº 273 : Stumme, Tunis, **2**, 57-78.— Mercier, Chaouia, 59-68.— Velten, Suaheli, 119-139 (autre forme : 98-111).— G. de Tassy, Allégories, 307 et suiv.— Gött. gel. Anz., 1870, 1421 (Radloff) et 1872, 1509 (Radloff).—Chalatianz, VII-VIII, XX-XI et 10-20.— Landau, d. Quellen d. Dek., 330-331.— Cosquin, **1**, 217 et suiv. —Rev. d. trad. pop., **8**, 67-69.— Arch. f. Littg., **12**, 105-108.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 75-76 et 164.— Cfr. Spitta, Contes arabes modernes, 123 et suiv.

183. — *Le roi et le dragon.*

1. — Man. Paris, 625, nos 3660, 3661 et 3662.

2. — Groff, 1-16.

3. — Basset, Rev. d. trad. pop., **3**, 562-563. — Gaudefroy-Demombynes, *ibid.*, **10**, 139-151.—Traduction berbère, *ibid.*, **3**. 563-565 et **6**, 155.

« Un prince ([1]) possédait une jument magnifique et un poulain sauvage que l'on ne pouvait approcher. Un jour ces deux animaux s'enfuient dans le désert : le prince se met à leur recherche, mais il est sur le point d'être tué par le poulain sauvage quand un dragon fait périr ce dernier et tire le roi de la fosse où il était tombé. Ici se manifeste l'ingratitude humaine : le pri-ce livre son sauveur à des chasseurs de dragons, puis, saisi de remords, le met en liberté. Cependant il a la figure noircie par le souffle de l'animal et ce n'est qu'à grand peine qu'il se fait reconnaître des siens.

» Sur le conseil d'un vieillard (no 274), il envoie ses deux fils à la recherche d'un remède : l'aîné, effrayé des dangers qu'il court, s'arrête dans la première tribu qu'il rencontre ; le second persévère, arrive à une tour où un ermite l'avertit que dans le palais de Chems en Naga (soleil de pureté), fille d'un djinn et d'une femme, croît un arbre dont les feuilles blanchiront le visage du roi. Le jeune homme poursuit sa route, (voit des monuments avec des inscriptions en vers, no 16), arrive au palais mentionné, trouve la jeune fille endormie (de son sommeil de sept jours par mois, no 348), devient amoureux d'elle, prend les feuilles de l'arbre magique et s'en retourne en laissant son nom et une trace de son passage.

» A son retour, son frère, jaloux de son succès, profite du moment où il est endormi (au moyen de bendj, no 13) pour lui enlever les feuilles merveilleuses et l'attacher à un arbre. Il revient vers son père, qu'il guérit, s'attribue l'honneur de la réussite et calomnie son frère. Celui-ci, délivré de

([1]) Nous reproduisons le résumé de M. Basset en y faisant quelques additions.

ses liens (par des passants auxquels il dit qu'il est marchand et qu'on l'a pillé, nº 8), est amené devant le roi, qui veut le faire mettre à mort ; mais il est délivré par Chems en Naga, qui s'est mise à sa recherche. Le frère aîné est tué : le prince quitte sa tribu et va vivre avec la fille du djinn dans le pays de celle-ci. »

Rev. des trad. pop., **3**, 561 et suiv.

(**273**). — *Les trois princes et l'oiseau magicien.* [1]

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 160. — Destains, **6**, 107.— Gauttier, **6**, 292 et **7**, 394.— Habicht, **11**, 114 et **13**, 311.— Burton, **11**, 58.— Henning, **23**, 187.

L'aîné des trois fils d'un roi, ayant entendu parler d'un oiseau qui transforme en pierre ceux qui s'approchent de lui, part à sa recherche, laissant à son frère un anneau qui serre le doigt de celui qui le porte quand il sera en danger. (Nº 27.) Il trouve l'oiseau, qui lui crie : « Qui de vous dira à un pauvre oiseau errant : repose-toi. » Le prince ayant dit : « repose-toi », l'oiseau lui jette de la terre à la tête et le transforme en statue. (Nº 222.)

Le frère, averti par l'anneau, arrive et subit le même sort.

Le troisième, averti à son tour, montre plus de prudence. Il ne répond pas à l'oiseau et, quand celui-ci est rentré dans sa cage et s'y est endormi, il la ferme. L'oiseau s'avoue vaincu et apprend au prince que la terre bleue qu'il lui indique transforme les gens en statues et que la terre blanche leur rend leur première forme.

Le prince délivre ses frères et une foule d'autres personnes enchantées, ainsi que toute une ville du voisinage. (Nº 375.)

[1] *Oiseaux magiciens.* Nos 27, 274 et 375.

Les deux aînés, jaloux de la gloire de leur cadet et des présents que lui ont faits les personnes délivrées, profitent un soir du moment où il dort au bord d'un réservoir [1] pour l'y précipiter et retournent chez eux disant qu'ils ne savent ce qu'il est devenu.

Le prince, jeté à l'eau, invoque Dieu et parvenu au fond, s'y installe dans une niche, d'où il entend une voix dire à quelqu'un qu'en pressant son anneau il peut faire apparaître un génie. Ainsi sauvé, il se fait donner par le génie une suite digne de lui, avec laquelle il retourne chez son père. On ne le reconnaît pas d'abord et il décide son père à ne point punir ses deux autres fils.

Voir nº 182.—Oestrup, 93.

184. — *Gal'âd et Simâs.*

Ce sujet a été traité en détail au tome deuxième de la Bibliographie, nos 150, 151 et 152. Nous donnons ici quelques additions.

Manuscrits. L.- -Q.—W.—Man. Paris, 622, nº 3640 (avec une traduction française du commencement) et nº 3641. — Leide, 1re édit., **1**, 351, nº 463; 2de édit., 338.—Bib. Lindes., 54.—Catalogue Caussin de Perceval, 1836, 72, nº 861.

Éditions. * Chrestomathie Belot, **1**.—Belkassem Ben Sedira, Cours de litt. arabe, * 1re édition et 2e édition (1891.)—* Raux, Recueil de morceaux choisis.

Traductions. La traduction de Hammer par Lamb.— Burton. **7**, 112.— Henning, **15**, 109 et **16**, 5.

Voir Burton. **8**, 85.— Ed. Review, **164**, 189.— Oestrup, 39-42 et 153.

1. — Burton.— Henning.

Note 1. Cfr. Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 474.

(1) Scott, **6**, 120.

2. — Sedira, 158 (2e édit., 200). — Raux. 128. — Burton, 115. — Henning, 112.
Bibl. arabe, **3**, 55.

3. — Sedira, 165. — Raux, 131. — Burton, 119. — Henning, 117.
Bibl. arabe, **3**, 70 et 146. — Oestrup, Contes de Damas, 24-25. — Gött. gel. Anz., 1872, 1510 (Radloff). — Journ. asiat., 1874, **2**, 264-265. — Rev. des trad. pop., **13**, 511. — Reinhardt, Ein arab. Dialekt gesprochen in 'Omân und Zanzibar, 331-333. — B. Waldis, **2**, 2, 177. — Oestrup, 42 et 79. — Muséon, nouv. série, **1**, 473.

4. — Burton, 123. — Henning, 121.

5. — Burton, 125. — Henning, 124.

6. — Sedira, 156 (2e édit., 198). — Raux, 133. — Burton, 127. — Henning, 126.
Bibl. arabe, **3**, 69. — Tawney, **2**, 50. — Jülg, Mongolische Märchen-Sammlung, 160-170.

7. — Raux, 134. — Burton, 129. — Henning, 128.
Rev. d. trad. pop., **13**, 234-235.

8. — Sedira, 161 (2e édit., 205). — Raux, 137. — Burton, 132. — Henning, 131.

9. — Burton, 135. — Henning, 134.
Cfr. Wünsche, Mid. Bereschit, 86.

10. — Sedira, 155 (2e édit., 197). — Raux, 138. — Burton, 137. — Henning, 137.

11. — Burton, 142. — Henning, 143.

12. — Burton, 143. — Henning, 144.

13. — Burton, 145. — Henning, 146.
Bibl. arabe, **3**, 52-53. — Récension égyptienne, 80-81. — Man. Paris, 551, nº 3118, 8º. — Wünsche, Mid. Wajikra, 27-28. — Beelen, Chrest. rabb., **2**, 1, 12-13. — Dussaud, Nosaïrîs, 36. — Romania, **24**, 454. — Arch. f. d. St. der neuer. Sprachen, **93**, 201. — P. L. Jacob, Recueil de farces, 1859, 211-232.

14. — Burton, 148. — Henning, 149.

15. — Burton, 149. — Henning, 151.

16. — Burton, 169. — Henning, 174.
Bibl. arabe, **3**, 72.

17. — Burton, 171. — Henning, 176.

18. — Burton, 173. — Henning, 178-179.

19.— Burton, 173.— Henning, **16**, 5.

20.— Burton, 175.— Henning, 7.

21.— Burton, 178.— Henning, 10.

22.— Burton, 181.— Henning, 14.

Bibliog. arabe, **3**, 66.—Tawney, **2**, 65.—Rosen, Tuti, **2**, 149-151.—Machuel, Méthode pour l'étude de l'arabe parlé, 4e édit., 254.—Rev. d. trad. pop., **13**, 510 et **15**, 129. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **6**, 14 et 17. — Bib. de aut. esp., **51**, 548-549; cfr. 550, 25. — Babrius, édit. Crusius, 128-129, 244, 271 et 292.— Cfr. Velten, Suaheli, 2-3.

23.— Raux, 139.— Burton, 187.— Henning, 21.

Les galants.

Nos 185, 186 et 187.

185. — *La dame du Caire et ses quatre galants.*

1. — Y.— Alger, 554, no 1940.— Leide, 1re édit., **1**, 351; 2e, **1**, 341 ?

3. — * Scott, Tales, 136.—Scott, **6**, 380.— Destains, **6**, 285.— Gauttier, **6**, 400 et **7**, 397.—Habicht, **11**, 192 et **13**. 312.—Burton, **11**, 339 et 484.— Henning, **24**, 113.

Fleur lascive, 17. (L'auteur a très librement modifié le texte *allemand* de Habicht et n'a pu voir le texte arabe du conte, parce qu'il n'est pas imprimé. C'est cette version apocryphe qu'utilise Bédier, 411-413.

Man. Berlin, **4**, 95. (Persan.)

4. — Bibl. arabe, **2**, no 148, 68.— No 251 ci-après.— Syntipas, no 18.— Djahiz, Beautés et antithèses, 263-267.— Oestrup, Contes de Damas, 100-107 et 114-121.

Une dame du Caire, fidèlement attachée à ses devoirs, est un jour l'objet des obsessions d'un vieux cadi, du collecteur du port, du chef des bouchers et d'un riche marchand.

Elle leur donne rendez-vous chez elle vers la même heure de façon qu'à l'arrivée de chacun, elle feint de croire que c'est son mari qui revient et les cache successivement dans la même chambre. A chacun, qui lui apportait des cadeaux, elle avait fait mettre des habits ridicules de couleur différente. Le mari rentre, mange le souper, dont les amoureux n'ont rien eu, et force chacun à son tour à danser devant lui et à lui raconter une histoire.

Cadre des nos 333, 335, 336 et 338.

Tawney, **1**, 17-20, XIII et 571.—Burton, **8**, 144.—Loiseleur, Essai, 139-140; M. N., XXVII; M. J., 198 et 294.—Dunlop-Liebrecht, 246, 490 et 497. — Bédier, 411-413: cfr. 115-116, 202 et 291-292; Rev. d. trad. pop., **11**, 147.—La Fontaine, édit. Regnier, **5**, 60 et suiv.— Clouston, **2**, 300-316.— Pauli, 498.— Bolte, Schumanns Nachtbüchlein, 411-413 et 374. — Bolte, Freys Gartengesellschaft, 286.— Amalfi, Zwei orientalische Episoden in Voltaires Zadig dans Zeit. d. Ver. f. Volksk., **5**, 71-76.— * Fränkel, Die tugendhafte u. kluge Wittwe dans Festschrift Weinhold, 39-49 (Mélusine, **8**, 48 et Bull. d. Folklore, **2**, 393).— Mélusine, **1**, 177-178 et **4**, 480.— Romania, **13**, 174-175.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 163 et **9**, 142.—Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 668 et **51**, 175.—Baudouin de Condé, **3**, 378.— Morlini. Bibl. d. romans, 2e année, **1**, 220-224.— Germania, **1**, 263 et **33**, 247-248. — Euphorion, **7**, 225-233. — De Mont et de Cock, Vlaamsche Vertelsels, 444-446.— Dostojewsky, Memoiren aus einem Totenhaus, éd. Reclam, 218-221.— Piron, Les coffres, Ann. dram., **2**, 382-383.

Sur l'histoire analogue de l'architecte de Bim, voir : Loiseleur, M. J., 638-641.—Zotenberg. Notice sur quelques manuscrits, 169 (tirage à part, 3). —Tawney, **1**, 85 et suiv.—Köhler, Zu der Erzählung Adams von Cobsam « The Wright's chaste wife » dans Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **8**, 44-65 et 437.— Clouston, **2**, 289-300.— G. Paris, Le Conte de la rose dans le roman de Perceforest dans Romania, **23**. 78-140.—Stumme, Tunis, **2**, 80-93.

100 /

186. — *La belle Arouya.*

1. — Cfr. Man. Paris. 626, n° 3664, 2.

3. — Lille, **4**, 120.—Rapilly, **2**, 266.—Pajot, 351.—Loiseleur, 190.

Epouse fidèle d'un vieux marchand ruiné que ses débiteurs ne paient pas, Arouya va trouver un docteur, qui doit mille sequins à son mari et qui veut même lui donner plus si elle lui cède: le cadi et le gouverneur, auxquels elle se plaint successivement, lui font les mêmes propositions. Elle leur donne rendez-vous chez elle et les enferme tour à tour dans trois coffres sous prétexte qu'ils courent le danger d'être surpris. Elle se plaint ensuite au roi Bedreddin (n° 99), qui fait apporter les coffres, d'où les amoureux, peu vêtus, sortent tout honteux. Le docteur doit payer quatre mille sequins ; le cadi et le gouverneur sont déposés.

Bedreddin, qui s'est épris d'Arouya, lui demande de divorcer pour qu'il puisse l'épouser. Mais elle disparaît avec son mari et le roi ne peut se consoler de sa mésaventure.

187. — *Le fou de la cour.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 360.— Henning, **24**, 131.

Un fou de cour refuse de se marier, craignant d'être trompé [1]; mais le roi l'y force. Un jour que le mari s'absente, quatre amoureux se présentent successivement et, chaque fois, la femme envoie dans un cabinet celui qui

(1) Autre fou refusant de se marier, mais pour un autre motif : D'Herbelot, v° Bahalul, 157 ; Cardonne, Mélanges, **2**, 121-122 ; Contes mogols, 1732, **2**, 3-4 : Anecdotes arabes, 354-356 ; Loiseleur, M. J., 664-665.

est près d'elle et qu'effraie l'arrivée du suivant. Le mari revient et annonce qu'il restera trois jours sans s'en aller. Les amants cachés ont peur et, se déguisant, sortent tour à tour : le premier dit être Job ; le deuxième, Khizr ; le troisième, Iskandar aux deux cornes ; le quatrième, Isrâfîl. Le fou saisit ce dernier et le mène au roi, qui l'oblige à tout raconter. On les mutile et le mari répudie sa femme.

188. — *Gânim.*

Nos 188, 189 et 190.

1. — Man. égyptiens. — B. — C. — D. — I. — FF. — Paris, 621, n° 3629 et 624, n° 3658, 6.

2. — α, **1**, 125.—β, **1**, 136.—γ, **1**, 231.—δ, **1**, 265.—ε, **4**, 365.

3. — Galland, **8**, 1.—Caussin, **4**, 462.—Destains, **4**, 1.—Gauttier, **4**, 391 et **7**, 382.—Habicht, **8**, 74 et **13**, 305.—Loiseleur, 391.—Scott, **4**, 29. —Lane, **1**, 436 —Mardrus, **2**, 295,—Weil, **2**, 61.—Burton, **1**, 369.—Payne **1**.—Henning, **2**, 153.

— Bibliog. arabe, **5**, 272.

— Ganem of de slaaf der liefde. Getrokken uit de duizend en één nacht. Met aanteekeningen op al de steden, rivieren en voorname personen er in vermeld, door C.Van Haverbeke. Gent, Snoeck-Ducaju en zoon. 1886. In-18. 76.

— Quissa-i Gânim saudâgar-bacha. (Histoire de Gânim, le fils du marchand.) Lakhnau. 1846. In-8. (G. de Tassy, Hist. de la litt. hind., **3**, 446.)

Gânim trouve dans la riche succession de son père Ayoûb des marchandises empaquetées à destination de Bagdad. Il s'y rend donc et réussit dans son commerce. Assistant un jour hors ville à des funérailles, il s'inquiète pour ses marchandises et s'en va. Mais la porte de la ville est fermée ; il revient au cimetière et grimpe sur un palmier dans une tombe entourée de murs. A peine y est-il que trois eunuques apportent une caisse et s'étonnent

de trouver close la porte qu'ils avaient laissée ouverte. Leurs propos inquiètent un moment Gânim; mais l'incident n'a pas de suite; se reposant avant d'enterrer la caisse, les esclaves causent et deux d'entre eux racontent leur histoire. (N° 160 et 161.)

Quand ils sont partis, Gânim déterre la caisse [1] et y trouve une jeune fille à qui l'on avait fait prendre du bendj. (N° 13.) Il la ranime, la remet dans la caisse et la fait porter chez lui. Les jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre et la jeune fille—Qoût al Qouloûb—finit par lui conter son histoire.

Elle était la favorite de Hâroûne; mais Zobéide, jalouse d'elle, profite d'une absence du calife pour la faire endormir et enterrer où Gânim l'a trouvée.

Dès qu'il apprend qu'elle appartient au calife, il se montre réservé à son égard, bien qu'elle semble décidée maintenant à céder à des vœux qu'elle avait d'abord repoussés.

Quant à Zobéide, elle s'inquiète des suites de son action; sur le conseil d'une vieille, elle fait faire une statue de bois qu'on dépose enveloppée dans une tombe (n° 31) et prend le deuil avec les gens du palais. Hâroûne, à son retour, se désole et, ne sachant que croire, fait déterrer la statue; mais, ainsi que l'avait prévu la vieille, il ne la découvre pas pour ne pas commettre de péché.

Un jour qu'il est assoupi, deux jeunes filles qui le veillent causent entre elles et l'une raconte à l'autre toute l'histoire (n° 222), ajoutant que Qoût est, depuis quatre mois, chez Gânim.

Hâroûne ordonne aussitôt qu'on lui amène les amants. Qoût, voyant la maison cernée, fait évader Gânim couvert de vieux vêtements et portant un chaudron sur la tête. Elle rassemble ensuite des objets précieux de grande valeur sous un faible volume et les fait accepter en dépôt à Ga'far, qui vient la prendre pour la conduire au calife. Pillage. (N° 239.) Amenée au palais, elle est renfermée dans une chambre sombre et servie par une vieille.

---

[1] *Mettre dans un coffre.* N° 5.— N° 136 de Syntipas.— Loiseleur, M. J., 635-636.—Tawney, **1**, 102-104 et 574.—Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 154.

Déterrer. Dunlop-Liebrecht, 25, 26, 223 et 461.— Landau, d. Quellen d. Dek., 123.— Gött. gel. Anz., 1870, 1422 (Radloff.) — Bolte, Montanus Schwankbücher, 582 et 624.

Hâroûne ordonne à son gouverneur de Damas de chercher Ġânim. On pille sa maison et, comme sa mère et sa sœur Fitna ne savent rien de lui depuis un an, on les relâche. (1)

Ġânim, dans ses courses, arrive dans une ville où, fatigué, il se rend dans une mosquée. Quand on l'y trouve, on le nourrit par charité; mais comme il devient de plus en plus malade, on se décide à l'envoyer à l'hôpital de Bagdad. Mais, là, un vieillard, craignant qu'il n'y soit pas soigné convenablement, le recueille.

Sur ces entrefaites, Hâroûne passe un jour devant la prison de Qoût; il lui entend dire que le calife a fait du tort à qui ne lui a fait que du bien et a toujours respecté son honneur; que justice sera faite quand Dieu jugera sur le témoignage des anges. Cette accusation le touche et il promet à Qoût de la donner irrévocablement à Ġânim si elle le retrouve.

Avec tout l'argent qu'il lui faut pour ses recherches, elle se met à agir et distribue des charités en faveur des étrangers, surtout aux chefs des marchés. Du nombre est le vieillard qui a recueilli Ġânim; il la conduit à Ġânim, qu'elle ne reconnaît pas encore; il lui amène aussi la mère et la sœur de Ġânim, qui viennent d'arriver, afin qu'elle les aide, car elles portent des marques d'une condition supérieure. Comme elles parlent de Ġânim, on apprend qui on est. Ensemble elles vont le voir: entendant nommer Qoût, il revient à lui et les reconnaît.

Comblés de soins, grâce à l'argent sauvé par l'intermédiaire de Ga'far, les malheureux reviennent à la santé. Qoût avertit le calife, auquel Ġânim plaît par son éloquence. Mariage de Ġânim avec Qoût et de Hâroûne avec Fitna. Largesses au jeune couple.

Burton, **8**, 133. — Oestrup, 153. — Zotenberg, Notice, 207-208 (tirage à part, 41-42). — Romania, **28**, 353. — Rev. d. trad. pop., **14**, 687-688.

(1) D'après la version de Galland, on leur fait subir un traitement injurieux. Cfr. Nos 30, 117 et 116 et Man. Berlin, **20**, 373.

189. — *Le preneur d'opium.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 138.— Destains, **6**, 92.— Gauttier, **6**, 277 et **7**, 394.— Habicht, **11**, 102 et **13**, 310.— Burton, **11**, 36.— Henning, **23**, 166.

Apercevant une belle jeune fille à sa fenêtre, un preneur d'opium s'en éprend et, ne parvenant plus à la revoir, devient malade. (N° 78.) Une vieille offre ses services ([1]). Se faisant passer pour une sainte femme et gagnant la confiance des parents, elle obtient d'eux d'emmener la jeune fille prétendûment aux noces de sa fille et la conduit au preneur d'opium. (Nos 304 et 416.) Mais la victime voit le danger qu'elle court, envoie l'amoureux chercher des vivres et, seule avec la vieille, la tue et s'échappe.

A la suite de sa plainte, on n'a pas retrouvé le preneur d'opium. Il s'est enfui et travaillant pour gagner sa vie à démolir un mur, y trouve un trésor de cent dînârs. Avec cet argent, il achète une caisse qu'on offre en vente à condition de ne pas savoir ce qu'elle contient. ([2])

Il y trouve Qoût al Qouloûb, favorite du sultan, que sa femme jalouse, profitant de son départ pour la chasse, a invitée à un festin et endormie avec de l'opium. (N° 13.)

L'acheteur, effrayé encore de sa première aventure, la respecte. Le calife, à son retour, tache de se consoler en faisant bâtir un palais. Qoût envoie son acheteur y travailler et lui donne un collier pour qu'il le flaire et pense à elle; en réalité, elle veut faire savoir ainsi au calife où elle est.

Le vizir, en effet, fait remarquer au calife le manège de l'ouvrier. On le mande et la production du collier explique tout. Le calife reprend Qoût,

([1]) *Entremetteuse.* Nos 23, 37, 59, 78, 82, 85, 144, 175, 177, 263, 277, 304, 327, 416.—Syntipas, nos 23, 61 et 87.—Tawney, **1**, 87 et 287.—G. de Tassy, Bag o Bahar, 214.—Stumme, Tunis, **2**, 82.—Perron, Dârfour, 257.—Basset, Nouv. contes berb., 158.—Rosen, Tuti, **1**, 112 et **2**, 17.— Bibl. d. romans, août 1777, 20.—Wolf, Studien, 112.— Romania, **22**, 136-138.

([2]) Nos 190 et 196.— Benfey, 202.— Rev. des études juives, **33**, 240.

récompense l'acheteur et l'admet à son service. Étant mort sans postérité, le peuple exige que le vizir devienne sultan et le preneur d'opium, ministre. Ses jugements, nos 231 et 232.

Encadré dans le no 279.
* Hertz, Paschaens Datter (Elberling, 18-19).

190. — *Le Calife pêcheur et Calife le pêcheur.*

1. — Man. égyptiens. — I.— Paris, 551, no 3118, 16.— Berlin, **20**, 154, no 9186. (Deux versions différentes.)

2. — α, **2**, 359.— β, **4**, 56.— γ, **4**, 94.— δ, **4**, 357.— ε, **4**, 318.

3. — Hammer, **2**, 285.—Lane, **3**, 484.—Mardrus, **9**, 251.—Weil, **2**, 47.— Burton, **6**, 296 et 333 (d'après ε).— Payne, **7**.— Henning, **14**, 108.— Hanley, 206.

— . . . Histoire de Calife le pêcheur et du Calife Haroun er-rechid conte inédit des Mille et une nuits Texte turc accompagné de notes explicatives et de la traduction française en regard par Charles Clermont-Ganneau Drogman-chancelier du Consulat de France en Palestine Licencié ès-lettres, Membre de la Société asiatique, etc. Jérusalem Typographie de Terre sainte. 1869. In-18. 128. (D'après le texte turc imprimé à Constantinople, édition en 6 volumes. — Collaboration de Noël Temple Moore, 117.)

Quelques légers changements, 11, 123 et 124.

Un pauvre pêcheur, Calife, retire un jour de l'eau trois singes l'un après l'autre; suivant les conseils du dernier, il prend un grand poisson, qu'il va offrir au banquier juif à qui ce singe vaut dix dînârs par jour. (No 233.) Il ne devra pas accepter d'argent pour ce poisson, mais il exigera que le banquier dise deux mots pour consentir à l'échange de son singe contre celui du pêcheur ainsi qu'à l'échange de leurs chances de bonheur.

Le banquier croit d'abord que le pêcheur entend par les deux mots la profession de foi musulmane et le fait battre; mais, quand on s'est expliqué, il consent sans peine à déclarer qu'il accepte l'échange proposé.

Dès lors, pendant dix jours, Calife prend des poissons valant dix dînârs. S'imaginant que le calife voudra lui emprunter son argent et que la police recourra à la bastonade pour lui faire avouer qu'il a découvert un trésor, il se bat lui-même pour s'endurcir. Puis ne sachant où cacher ses richesses, il les porte sur lui ; mais, en pêchant, il les laisse tomber à l'eau et ne peut les retrouver; pendant ce temps, on lui vole ses habits.

Fait comme un démon du désert, il rencontre Hâroûne. Celui-ci avait reçu de son joaillier une belle esclave qui le charmait tellement qu'il en négligeait les affaires de l'empire. Son ministre, pour le ramener peu à peu à ses devoirs de souverain, lui avait conseillé d'aller chasser ou pêcher et c'est alors qu'il rencontre Calife. Le pêcheur, voyant ses grosses joues et sa petite bouche, le prend pour un trompette et s'imagine que c'est lui qui lui a volé ses habits; il accepte celui de Hâroûne que, peu rassuré, il lui offre et le coupe à sa taille. Puis il engage Hâroûne comme aide. Ensemble ils prennent beaucoup de poissons, que les gens de la cour viennent ensuite acheter. Un eunuque, Sandal, auquel il fait crédit, le mande pour le lendemain au palais.

Entretemps Zobéide, jalouse de la favorite, profite de l'absence de Hâroûne pour lui faire prendre de l'opium. (N° 13.) Elle fait courir le bruit de sa mort et lui élève un tombeau; en réalité, elle a ordonné qu'on la mette dans un coffre et qu'on l'offre en vente au premier venu. (N° 189.)

Pour distraire Hâroûne de sa douleur, Ga'far lui amène Calife, qui était venu chercher son paiement. Hâroûne organise une loterie, dont vingt billets donnent droit à des faveurs ou des emplois, y compris le califat, et dont vingt autres entraînent des supplices. Calife tire d'abord un billet qui lui vaut cent coups de bâton, puis un billet blanc, puis un troisième, qui lui fait gagner un dînâr.

Quand il s'en va, Sandal lui réclame la moitié de ce qu'il a gagné. Regrettant de ne pouvoir lui céder une part des coups, il lui donne le dînâr; l'eunuque, touché de cette générosité, lui fait présent de cent dînârs.

Au marché, Calife rencontre le porteur du coffre de Zobéide; il l'achète pour 101 dînârs.

Rentré chez lui, il croit d'abord qu'il renferme un esprit, quand la jeune fille revient à elle et se remue. Elle l'envoie au voisinage chercher de quoi se restaurer, puis le dépêche au joaillier avec une lettre. Il reçoit

de lui tout l'argent nécessaire pour la traiter selon sa condition, ainsi qu'une mule, qu'il enfourche à rebours et qui le désarçonne.

Le joaillier avertit ensuite Hâroûne, qui, s'étant assuré que le pêcheur a respecté l'esclave, lui fait de riches cadeaux. Quant à Zobéide, elle avoue sa faute et en obtient facilement le pardon.

Benfey, 322-323.— Edinb. Rev., **164**, 194.— Burton, **8**, 141.— Oestrup, 29, 150, 153.—Réc. égyptienne, 8.

Générosité. [1]

Nos 191, 192 et 193.

191. — *Le chien généreux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 520.—β, **2**, 174.—γ, **2**, 194.—δ, **2**, 446.—ε, **7**, 380.

3. — Hammer, **3**, 325.— Lane, **2**, 445.—Weil, **4**, 54.—Burton, **3**, 378.—Payne, **4**.—Henning, **7**, 125.

Un homme ruiné et traqué par ses créanciers s'expatrie et, dans une belle ville, suit les gens qui se rendent chez un grand personnage. Malgré le bon accueil qu'on fait aux hôtes, le pauvre est intimidé et se tient dans un coin. On amène quatre chiens magnifiquement ornés et on leur sert des mets de choix dans des plats d'or. L'un d'eux, inspiré par Dieu, fait signe au pauvre de manger et d'emporter le plat d'or. Grâce à ce don, le pauvre rétablit ses affaires. Venant un jour pour rendre la valeur du plat et faire

[1] Voir aussi les nos 87 et suiv., 215, 247 et 248.

au maître du chien un cadeau de reconnaissance, il trouve le palais en ruine et son maître dans la misère, parce que le destin l'a accablé. Mais il refuse de rien recevoir en échange de ce que son chien a donné.

La fin diffère dans Hammer.

192. — *Le noble donateur.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 529.— β, **2**, 184.— γ, **2**, 209. – δ, **3**, 13.— ε, **8**, 186.

3. — Lane, **2**, 459.— Weil, **4**, 45.— Burton, **3**, 400.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 150.

Un joaillier ruiné rétablit ses affaires, grâce à un prêt de 500 dînârs que lui fait un ami. Puis trois inconnus—ce sont le père et les oncles de l'ami — lui apportent 30000 dînârs et des joyaux, qu'ils disent avoir reçus en dépôt de son père. Une femme — la mère de l'ami — achète pour 3000 dînârs une pierre qui n'en vaut que 500. L'ami, enfin, le tient quitte du prêt et lui remet des vers dévoilant que tout ce qu'il a reçu vient de lui, par voie détournée; il ne doit lire ces vers que chez lui, afin de ne pas être humilié.

193. — *'Ikrima.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 168.— β, **3**, 181.— γ, **3**, 273.— δ, **4**, 66.

3. — Hammer, **3**, 467.— Lane, **3**, 222. – Weil, **4**, 102.—Burton, **5**, 297.— Payne, **6**.— Henning, **12**, 13.

4. — Ibn Khall. édit. de Slane, **2**, 207-208.—Tam., **1**, 190-193.—Freytag, Chrest. arab., 44-47 et 183.—Humbert, Anal., 53-60.—Pihan, Choix de fables, 74-86.— * Bresnier, Anthol. ar., 60.— I'lâm, 30-32.— Hammer, Rosenöl, **2**, 50-53.—Rückert, **4**, 159-162.

Houzaïma s'étant appauvri et se voyant abandonné de ses amis, se renferme chez lui et y cache son extrême misère. Le gouverneur de la Mésopotamie, 'Ikrima, lui apporte un soir en secret de l'argent et, refusant de se faire connaître, dit être le réparateur des malheurs des nobles. A son retour, sa femme, qui le soupçonne, obtient la confidence de ce qu'il a fait.

Houzaïma paie ses dettes et se rend chez le calife Soulaïmâne, à qui il conte son aventure et qui le nomme gouverneur de Mésopotamie. A son arrivée, trouvant les comptes d''Ikrima en déficit et celui-ci insolvable, il le fait emprisonner. La femme d''Ikrima envoie quelqu'un lui demander si c'est ainsi qu'il récompense le réparateur des malheurs.

Aussitôt Houzaïma délivre 'Ikrima, s'excuse auprès de lui et le mène au calife, qui avait déjà auparavant manifesté le désir de connaître le réparateur. Le calife remet entre ses mains le sort de Houzaïma. 'Ikrima le fait maintenir dans son gouvernement et en obtient un autre.

---

194. — *Le génie et le marchand.*

1. — Man. égyptiens.— A.— I.— J.—W.— Y.— FF.

2. — α, **1**, 6.— β, **1**, 7.— γ, **1**, 8.— δ, **1**, 7.— ε, **1**, 32.— ζ, **1**.

— * Le livre des Mille et une Nuits. Conte du Marchand et du Génie, présentant les textes arabe et français. Traduit littéralement par M. Tibal, professeur d'arabe. Alger, imp. Remordet et Cie. 1890. In-8 à 2 col., p. 1 à 6.

— * Le Livre des Mille et une Nuits. Conte du marchand et du génie, présentant les textes arabe et français. Traduit littéralement par M. Tibal, professeur d'arabe à Alger. Miliana, imprimerie Legendre. 1893. In-8. 34.

3. — Galland, **1**, 65. — Caussin, **1**, 57. — Destains, **1**, 42. — Gauttier, **1**, 37 et **7**, 358. — Habicht, **1**, 33 et **13**, 295. — Loiseleur, 13. — Scott, **1**, 36. — Lane, **1**, 38. — Mardrus, **1**, 19. — Weil, **1**, 14. — Burton, **1**, 22. — Payne, **1**. — Henning, **1**, 23.

Un marchand se repose en mangeant des dattes. Un noyau qu'il jette tue, sans qu'il le sache, le fils d'un génie ([1]), qui apparaît terrible et veut le mettre à mort. Le marchand obtient la permission de retourner chez lui règler ses affaires et faire ses adieux. (Nos 124 et 125.) A son retour, trois vieillards, accompagnés l'un d'une gazelle; l'autre, de deux chiens; le troisième, d'une mule se sont rencontrés au même endroit. Quand le génie arrive pour exécuter sa vengeance, l'un des vieillards obtient qu'il pardonne s'il lui raconte une histoire extraordinaire. (No 105.) ([2]) Lorsqu'il a fait le récit de sa propre aventure, le génie remet un tiers du sang de son fils; de même pour les deux autres tiers quand les deux vieillards ont aussi raconté leur histoire. (Nos 396, 397 et 398.)

Oestrup, 64-66 et 149. — Basset, Le marchand et le génie dans Rev. d. trad. pop., **16**, 28-36.

195. — *Le génie et le pêcheur.*

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — Y. — FF. — Paris, 623, n° 3651, 11 et 624, n° 3655, 5. — Berlin, **20**, 60, n° 9087 et 69, n° 9107 ?

Un facsimile du man. A dans Zotenberg, Notice, 172 (tirage à part, 6). Cfr. (Wiener) Zeit. f. d. K. d. Morg., **2**, 173.

([1]) N° 13, p. 25-26 et n° 154, p. 268. — Cfr. d'Herbelot, 349. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 48. — Damîri, **2**, 154-155. — Tawney, **2**, 338 et 364.

Peut-on tuer avec des noyaux de dattes ? Voir Forster (Bibliog. arabe, **4**, n° 241), XXVI.

([2]) Cfr. Sitzb. de l'Acad. de Berlin, 1889, 756.

2. — α, **1**, 10.—β, **1**, 11.—γ, **1**, 16.— δ, **1**, 18.— ε, **1**, 69.— ζ, **1**.

—* Le Pêcheur et le Génie, conte arabe extrait des Mille et une nuits, suivi de la Ruse du Chevreau, fable tirée du Dessert des Kalifes, par Ibnou Arab-Schah et d'un morceau inédit de poésie emprunté au divan de Zoheir, avec des notes marginales, texte arabe pourvu de voyelles et autres signes accessoires, autographie par E. Combarel, professeur d'arabe à la chaire d'Oran. Oran. 1857. In-12. XXI et 112. 2 f.

3. — Galland, **1**, 115.— Caussin, **1**, 107.— Destains, **1**, 76.— Gauttier, **1**, 67 et **7**, 359.— Habicht, **1**, 58 et **13**, 296.— Loiseleur, 23.— Scott, **1**, 66. — Lane, **1**, 69.— Mardrus, **1**, 38.—Weil, **1**, 26.—Burton, **1**, 34.—Payne, **1**. — Henning, **1**, 35.

— * Histoire d'un pêcheur, conte des Mille et une nuits. Limoges, E. Ardant. 1884. In-12.

— * Histoire d'un pêcheur, conte des Mille et une nuits.Traduction de Galland. Limoges, imp. et lib. E. Ardant et Cie. 1885. In-12. 69. Vignette.

— Voir Bibliog. arabe, **5**, p. 80.

— Wieland, Wintermärchen. (Par ex. l'édition de Cotta, **18**; celle de Hempel, **4**, 44 et suiv.; celle de Kürschner, **52**, 267 et suiv.)

— Traduction de Wieland par Oehlenschläger; voir Elberling, 59 et suiv. et Nordische Rundschau, **4**, 249-251. (1)

Un pêcheur, qui ne jette jamais son filet que quatre fois, ramène un jour trois fois de suite des objets inutiles, tels qu'un âne mort, etc. La quatrième,

(1) L'ouvrage suivant n'a rien de commun avec le conte des Mille et une nuits :

* History of the Fisherman and the Genius, taken from the real manuscript of the Arabian tales recently discovered in Bagdad, with notes by the celebrated astrologer and cabalist Bar-Koba, written in the year 602 B. C., alluding as a prophecy to the events of the french history from 1848 to the Italian war in 1859 and the revolution in Paris 1861. London, T. Mc Lean. 1859. Fol. 6 feuillets, titre gravé et 3 lithographies.

Ce pamphlet, qui a été détruit et dont on ne connaît que quatre ou cinq exemplaires, prédit la Commune.

il trouve dans son filet un vase de cuivre revêtu du sceau de Salomon (1). Il l'ouvre et il en sort une fumée qui se transforme en un terrible génie (2) : Salomon l'y avait renfermé et fait jeter à la mer dix-huit siècles auparavant, parce qu'il lui avait désobéi. (Nos 16 et 134.) Il déclare qu'il va tuer le pêcheur et ne lui laisse que le choix du genre de mort qu'il préfère. C'est que, pendant le premier siècle de sa captivité, il s'était promis d'enrichir à jamais celui qui le délivrerait; le second siècle, de lui ouvrir seulement tous les trésors de la terre ; après quatre siècles, il se promet de le tuer en lui laissant le choix du genre de mort.

Le pêcheur, ne parvenant pas à le fléchir, recourt à la ruse. Il feint de croire que ce grand génie n'a pu tenir dans le vase : blessé dans son amour-propre, le monstre y rentre et le pêcheur le renferme (3), ajoutant qu'il rejettera le vase et qu'il bâtira au bord de l'eau une maison pour empêcher quiconque de pêcher là et avertir chacun que celui qui retirera le génie n'aura qu'à choisir comment il mourra.

Aux supplications du génie, qui lui fait de grandes promesses, il répond par des histoires. (Nos 156, 173, 197 et 145.)

Le génie cite, pour répondre, l'histoire d'Oumâma (no 281), mais sans la raconter, vu sa situation. Le pêcheur finit par céder à ses serments et le délivre. Lui voyant rejeter le vase à la mer, il se croit d'abord perdu ; mais le génie tient parole et le mène à un lac, où il lui fait prendre quatre poissons de couleur différente mais où il ne pourra pêcher qu'une fois par jour. Puis il disparaît dans le sol, qui s'est ouvert quand il l'a frappé du pied.

Ici commence l'histoire du roi des Iles noires. (No 222.)

Mém. de l'Acad. d. Insc., **10**, 55-56.— Mercure de France, 1806, **26**, 249-254.—Forster (Bibliog. arabe, **4**, no 241), XIII.—Edinb. Rev. **164**, 193. —Burton, **8**, 76 et **12**, XIX.— Oestrup, 66, 67-72, 126-127 et 149.— Fr. Michel, Choix de poésies orientales, 251-252.— Rev. d. trad. pop., **13**, 621.

---

(1) Voir la légende de Salomon.

(2) Nos 16, 134, p. 235 et 154, p. 262, 265 et 268. Cfr. no 233.

(3) Dunlop-Liebrecht, 185-186, 186-187 et 399. —Grimm, 30, 142, 145, 149 et 186-188.— Benfey, 116-117.— Clouston, **1**, 381-397 et **2**, 13-14. — Bolte, Montanus Schwankbücher, 611-612. – Basset, Histoire du sottisier de

196. — *Ghulnaz.*

Voir Bibliog. arabe, **5**, p. 91.

197. — *La goûle.*

Voir n° 8 de Syntipas.

Gouvernement.

Nos 198, 199, 200 et (223.)

198. — *Anoûsirwâne et la jeune fille intelligente.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 198.— β, **2**, 227.— γ, **2**, 270.— δ, **3**, 58.— ε, **8**, 211. — Belkassem ben Sedira, Cours de lit. ar., 2e édit., 185-188. — * Raux, Rec. de morceaux choisis, 75-76.

3. — Hammer, **3**, 354.— Lane, **2**, 523.—Weil, **4**, 69.— Burton, **4**, 51.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 16.

4. — Qalyoûbi, 91-92.

Nasreddin Hodja, 221 et Rev. d. trad. pop., **3**, 354 et 503.—Jülg, Mongol. Märchen, 201.— Dozy, Recherches, 2e édit., **1**, 36.— Pons, Ensayo bio-bibliografico, 36.— Mone, Anzeiger, **8**, 63.— Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **3**, 147.— Germania, **36**, 376.— Zeit. f. Völkerpsych., **17**, 350-351.— Rev. d. trad. pop., **8**, 216-217 et **14**, 87.—De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 96-97. — Loiseleur, M. N., 27.— Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **29**, 121-122. — B. Waldis, **2**. 2, 185.— Brunet, Lég. dorée, **1**, 155.— Romania, **24**, 454 (Wiese).— J. Pimpurniaux, Légendes namuroises, 1837, 211. — Cfr. n° 109 de Kalilah.

Anoûsirwâne s'étant fatigué à la chasse, une jeune fille lui donne à boire de l'eau, qu'elle sucre avec une seule canne et qu'elle saupoudre d'un parfum qui ressemble à de la poussière pour qu'il ne boive pas trop vite ayant chaud. Étonné de la fertilité du pays, il se décide à en augmenter les impôts. Le soir, la jeune fille le fait attendre, disant que trois cannes ne suffisent plus pour un verre; car, lorsque les dispositions du roi changent à l'égard du peuple, il n'est plus béni. Charmé de son intelligence, le roi renonce à son projet et l'épouse.

Fâkihat, n° 4.—Velten, Suaheli, 198-199.—Damîri, 2, 165.—Rev. d. trad. pop., **14**, 214 et 215.

199. — *Anoûsirwâne et la situation de son empire.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 638.—β, **2**, 314.—γ, **2**, 368.—δ, **3**, 146.
— Belkassem ben Sedira, 230-231. (1re édit., 180 ?)
— Raux, 87-88.

3. — Hammer, **3**, 421.—Weil, **4**, 85.—Burton, **4**, 205.—Payne, **5**.—Henning, **9**, 13.

Anoûsirwâne demande un jour, pour l'employer comme remède, une vieille brique d'un village en ruine. On ne parvient pas à s'en procurer, preuve que l'empire est prospère.

C'est que, conformément aux maximes des anciens rois, la religion est protégée par la royauté, qui s'appuie sur l'armée; celle-ci reçoit de l'argent, que lui fournissent ceux qui cultivent et qui, parce que la justice règne, peuvent subsister : sinon, les sujets émigreraient et l'empire serait ruiné. [1]

[1] Qual., 31.—Zotenberg, Hist., des rois des Perses, 482.

Réc. égyptienne, 61-62.— Benfey, 287.— D'Herbelot, Append., 209.— * Elite des bons mots.— Cardonne, Mélanges, **1**, 29-32.—Diez, Kabus, 774-775.—Bret, Fables orientales, 25.—Cfr. aussi le n° 119 de Syntipas.

Il faut payer les soldats. Sa'di, Gulistan éd. Semelet, 90-91; Defrémery, 52; Schummel, 31; Graf, 34.— Boustâne, éd. Oléarius, 24-25.— Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 690; cfr. 136, 138, 148, 223, 224, 229, 234, 244, 302 et 354.—Hammer, Osman. Dichtk., **3**, 425.—Cfr. Syntipas, n° 106.— Malcolm, Hist. de Perse, **1**, 428.— Cardonne, Mélanges, **2**, 99.— Mouh., **1**, 340.— De Gobineau, Trois ans en Asie, 406.

200. — *La liberté préférable à tout.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 612.— β, **2**, 286.— γ, **2**, 330.— δ, **3**, 106.

3. — Hammer, **3**, 411.— Lane, **2**, 570.— Burton, **4**, 141.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 134.

4. — Tibr, 69-71.

Un pèlerin, à qui une vieille bédouine n'a pu procurer que des serpents à manger et de l'eau saumâtre à boire, s'étonne qu'elle ne préfère pas son pays à lui, qui est fertile. La vieille répond qu'elle aime mieux une terre où elle échappe à la tyrannie d'un sultan, maître des biens, de la liberté et de la vie de ses sujets. Seul, un sultan juste peut garantir les deux principaux biens après l'islam, c'est-à-dire, la santé et la sécurité. Quant au gouvernement impitoyable, comme l'a dit Haggâg, Dieu établit des gens comme lui à cause des actions des hommes.

Cfr. Rev. des Deux Mondes, 1839, **5**, 229 ('Iqd).—Rev. d. trad. pop., **13**, 552-553.

(223.) — *Indépendance.*

1. — CC.

3. — * Beloe. — Blaue Bibliothek, **11**, 140.— * Tausend u. ein Tag, **11**, 285.

Recevant un sultan, un docteur qui est assis une jambe étendue, étend aussi l'autre. Son esclave s'étonnant qu'il ait refusé 1000 dînârs que le sultan lui a offerts deux fois, « si j'avais, dit-il, étendu la main, j'aurais à jamais perdu le droit d'étendre les jambes. »

Cfr. Diez, Kabus, 863-864.— Rev. d. trad. pop., **13**, 235-236.

[610]

201. — *Le griffon.* (1)

3. — Caylus, **7**, 442.

— Wieland, * Dschinnistan, **3**, ou Œuvres, édit., Hempel, **30**, 333-339; cfr. 13.

— * Mährchen und Erzählungen für Kinder und Nichtkinder. Riga. Hartknoch. 1796.

— Hartmann, Asiatische Perlenschnur, **1**, 84-100.

A la cour de Salomon, des docteurs disent un jour en présence du griffon du mont Qâf (nº 212) que rien ne peut aller contre les décrets de Dieu. Le griffon, approuvé en cela par la seule chouette, se déclare prêt à empêcher ce que Dieu a résolu.

Dieu fait alors savoir à Salomon qu'il décide que le fils du roi d'Occident épousera la fille du roi d'Orient. Aussitôt le griffon enlève la jeune fille,

(1) Sur le griffon, voir nº 373.

qui vient de naître, l'emporte au mont Qâf et l'y élève comme sa fille dans un nid semblable à un château établi au haut d'un arbre immense, que quatre cents hommes n'auraient pu embrasser et haut à proportion.

Quand la jeune fille est nubile, le prince d'Occident se décide un jour à aller chasser au loin : il s'embarque et une tempête le jette au pied du mont Qâf. S'avançant sans ses compagnons, il arrive à l'arbre et aperçoit la jeune fille. Les deux enfants s'éprennent l'un de l'autre et la jeune fille suggère de garnir l'intérieur d'un chameau mort et dessèché de plantes aromatiques et de s'y cacher : que sa mère le lui apportera.

Le griffon cède, en effet, aux vœux de sa fille et lui apporte le chameau ; dès lors, les amoureux peuvent s'unir en secret pendant les absences quotidiennes du griffon, qui se rend à la cour de Salomon.

Quand l'épouse va devenir mère, Dieu avertit Salomon, auquel le griffon, sur sa demande, affirme que la jeune fille n'est pas encore mariée. Le roi l'envoie, avec deux oiseaux, chercher la princesse. Effrayée du retour du griffon, elle fait cacher le prince dans le chameau et, sous prétexte que, si le griffon la prenait sur son dos, elle aurait le vertige et tomberait, elle obtient de lui qu'il l'emporte dans le chameau. Là, elle donne le jour à un fils. Quand le griffon arrive à la cour, du chameau sortent les époux et l'enfant, à la grande risée de tous.

Depuis, le griffon ne sort plus du mont Qâf et la chouette se cache dans des lieux écartés. (1)

N° 63 de Kalîlah. — Hammer, Rosenöl, **1**, 244-249. — Basset, contes berb., 27-28 et 149-151 ; Nouv. contes berb., 205.—Bull. de corr. afric., **3**, 413-416.— Grünbaum, Neue Beiträge z. semit. Sagenk., 233-236.— Sachau, Fellichi, 71 (Acad. de Berlin, 1895.)— Rev. d. trad. pop., **10**, 626.— Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **1**, 315 et 433.— Cfr. W. Irving, Alhambra, 122-149.

(1) D'après Damîri, **1**, 146 et le Mous., **2**, 93, la chouette se cache le jour parce qu'elle craint le mauvais œil à cause de sa beauté.

202. — *Habbal.*

1. — Zotenberg, Notice, 196, 199 et 200. (Tirage à part, 30, 33 et 34.)

2. — L'histoire de Sa'îd et de Sa'd publiée à Baïroûte en 1872 par Halîl Sarkîs ? ?

3. — Galland, **10**, 314.— Caussin, **6**, 268.— Destains, **5**, 55.—Gauttier, **5**, 48 et **7**, 383-384.— Habicht, **8**, 186 et **13**, 306.— Loiseleur, 551.— Scott, **5**, 90.—Weil, **3**, 173.— Burton, **10**, 189. (D'après un texte hindoustani, XVI.) — Payne, **12**.—Henning, **21**, 34. (D'après Burton.)

De deux amis, l'un, Saadi, prétend que l'argent ne s'acquiert qu'avec de l'argent et que si l'on donnait à l'un de ces ouvriers qui, de père en fils, ne peuvent sortir de leur condition, un petit capital, il deviendrait riche. L'autre, Saad, croit qu'on peut s'enrichir grâce à d'autres circonstances.

Voulant expérimenter la chose, Saadi remet deux pièces d'or à un pauvre cordier, Hassan, qui en prend une partie et cache le reste dans son turban ; mais un milan le lui enlève (1). Saadi, informé de son aventure, lui donne encore deux cents pièces d'or. Il les cache, sauf dix, dans un pot de son, que sa femme vend, ne sachant ce qu'il contient.

Les deux amis revoient encore Hassan ; Saad, à son tour, lui donne un morceau de plomb. La nuit, un pêcheur a besoin de plomb et en cherche dans le voisinage. Le cordier lui offre son morceau ; par reconnaissance, le pêcheur lui apporte son premier coup de filet, comme il le lui avait spontanément promis : c'est un grand poisson, dans les entrailles duquel la femme de Hassan, en l'accommodant, trouve un diamant. (N° 68.)

Les enfants de Hassan s'amusent bruyamment avec cette pierre qui brille dans les ténèbres (n° 443) ; une voisine juive vient se plaindre du tapage, voit le diamant et avertit son mari, qui finit par l'acheter pour 100000 pièces d'or.

Avec ce capital, Hassan fait travailler pour lui et s'enrichit encore plus.

Un jour Saadi et Saad, voulant le voir, le retrouvent dans sa grande

---

(1) N° 120.— Syntipas, n° 20.—Loiseleur, M. N., 298.— Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **22**, 72.—Tawney, **1**, 530-531.

maison et acceptent son hospitalité. Il les mène à sa maison de campagne, où un esclave découvre un nid de milan, qui est le turban enlevé jadis. La nuit, pour nourrir les chevaux, un esclave va acheter du son : on lui remet le pot où se trouvaient les pièces d'or.

Saadi est alors convaincu de la véracité de Hassan, dont il n'avait pu croire les récits et reconnaît que Saad a raison. Hassan, avec leur permission, donne l'argent retrouvé aux pauvres. Quant au diamant, Hâroûne dit à Hassan qu'il le conserve dans son trésor.

Oestrup, 151.— Sur l'origine antique d'un récit inséré dans l'histoire de Cogia Hassan par M. Edm. Le Blant dans C. R. de l'Acad. des Insc., 1879, 235-240 ou Rev. polit. et litt., 1879, **2**, 425-427.—Rev. critique, 1879, **2**, 246. — Basset, Contes berb., 232.— Rev. d. trad. pop., **13**, 478-480.— Journ. asiat., 1874, **2**, 277-278. (Radloff.) — Cfr. Miss Edgeworth, Murad le chanceux, dans Bibl. brit., **28**, 532.

203. — *Habib et Dorrat elgoase.*

1. — E.—C C.

3. — Chavis, **40**, 315.— Destains, **6**, 317.— Rapilly, **4**, 232.
Caussin, **9**, 57.— Pourrat (Bibliog. arabe, **4**, n° 36), **4**, 189.
Gauttier, **7**, 64 et 398-399. (D'après un manuscrit de Langlès, IV.) — Habicht, **12**, 58 et **13**, XXXII et 312-313.
Burton, **12**, 162. (D'après le manuscrit E, XXIII.) — Henning, **22**, 154. (D'après Burton.)

Habib, (1) dont la naissance tardive a été annoncée par une voix mystérieuse à son père Salama, chef de la tribu des Benou Halal (2) et de

(1) Nous suivons la traduction de Gauttier.

(2) Ce nom peut faire croire que notre conte est un roman hilâlite; mais on n'en trouve pas trace dans le résumé si complet qu'Ahlwardt a donné de ces romans au tome **20** du catalogue des manuscrits de Berlin, p. 155 et suiv.

soixante six autres tribus, est d'abord instruit jusqu'à l'âge de sept ans par un précepteur, qui se trouve être un génie, et qui, sans accepter de rémunération, le quitte. Son élève se désole, mais sa voix lui enjoint d'apprendre les arts de la guerre.

Un étranger se présente pour cette mission; on la lui confie quand il a montré sa supériorité dans une lutte avec Salama. C'est un autre génie, Alabous (ʿabboûs), qui instruit parfaitement son élève; il lui annonce que le destin lui garde, après des épreuves, pour femme Dorrat algawas (Gawwâs), reine des îles Bellour, dont le père, désespérant d'avoir des descendants, avait accepté l'offre d'un génie et avait épousé sa fille. Dorrat, née de ce mariage, règne sur les hommes et sur beaucoup de génies.

Alabous le quitte. Habib rencontre alors Dorrat, qui est venue le voir et qui, rappelée par son vizir, lui annonce de graves épreuves. Elle part sur le dos de son ministre changé en oiseau et est accompagnée de quarante suivantes, qui ont également pris la forme d'oiseaux.

Habib obtient de ses parents de pouvoir se rendre auprès de Dorrat. Il part avec vingt cavaliers, qui, jaloux de lui, veulent le tuer. Mais, sur le conseil de l'un d'eux, qui désire le sauver, ils l'abandonnent dans le désert et rapportent la triste nouvelle aux parents, disant que la chaleur les a empêchés de ramener le corps de Habib.

L'abandonné aperçoit un point noir vers lequel il veut se diriger. Il s'attache au pied d'un oiseau dont les pattes sont grosses comme des palmiers (nº 373) et est transporté au point qu'il voyait. C'est une montagne, où se trouve une caverne qu'habite Alabous et où il garde les trésors de Salomon.

Réconforté par lui, il reçoit une épée trempée par les génies. Se conformant à ses instructions, il déterre des clefs (sous une porte, déchiffre une inscription et soulève sans peine un rideau après en avoir couvert de coton les 80 agrafes : le tout au milieu de hurlements de monstres (nº 27), qui ne le font pas même trembler quand, ayant fermé une porte qu'il devait laisser ouverte, ils font un retour offensif et qu'il n'est sauvé que grâce à la trempe divine de ses armes.

Au milieu d'autres dangers (bêtes féroces, tonnerres, cataractes), il avance toujours et arrive à une mer agitée où, comme le lui a dit Alabous, un navire le prendra s'il l'appelle. Il attend quatre jours, mourant de faim mais encouragé par les paroles qu'une femme, sortant de la mer, adresse à une autre et qui lui annoncent le succès dans l'avenir. Le navire paraît enfin et, sur l'appel de Habib, une chaloupe vient le prendre.

Une tempête écarte le navire de sa voie et le jette dans la mer verte, qu'habitent des génies. Habib se fait lier à une corde, avec laquelle on le retire quand il a, grâce à son épée, fendu la tête du chef des génies.

Dès lors la navigation est paisible. Habib, qui s'est donné à connaître à ses compagnons, aborde aux îles Bellour. Visite aux parents; punition des dix-neuf cavaliers; mort de Salama, auquel Habib succède avec Dorrat. L'empire, à leur mort, est partagé entre les enfants issus de leur mariage.

Burton, **12**, 192 et 197-198.

Haggâg.

Nos 204 et 205 [1]

204. — *Haggâg et le jeune Alide.*

1. — Y.— Paris, 346, nº 1931, 10; 494, nº 2738, 8; 624, nº 3655, 17; 626, nº 3664, 3. — Alger, 428, nº 1553; 553, nos 1931 et 1932. — Gotha, **4**, 451, nº 2732, 2 et 455-456.

3. — Scott, **6**, 259.— Burton, **11**, 179.— Henning, **24**, 68.

Un pauvre Alide, qui s'est présenté à l'audience de Haggâg et qui se dit successivement de différents pays, l'a irrité par la liberté et l'impertinence de ses paroles. Haggâg renonce à le faire mourir et lui donne même de riches présents, parce qu'il répond correctement à ses questions de théologie et de science.

Scott, **6**, 424.— Burton, **11**, 483.— Cfr. nº 387 et Damîri, **1**, 120-121.

---

[1] Au nom de Haggâg se sont rattachées beaucoup d'histoires et d'anecdotes; voir, p. ex., nos 50, 200 et 263.— Réc. égyptienne, 65-66 et 92. — Burton, **8**, 269.

205. — *Haggâg et les coureurs nocturnes.*

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, **6**, 188-189.

3. — Burton, **9**, 33.— Payne, **10**.

4. — Cardonne, Mélanges, **2**, 136-139. (D'après Halbat ; ne se trouve pas dans l'édition de 1299.) — I'lâm, 25.— Hammer, Rosenöl, **2**, 39-40.— Cherbonneau, Exercices pour la lecture des manuscrits arabes, 59-61.— Mornand, La vie arabe, 130-132.

Haggâg ayant ordonné de mettre à mort quiconque se trouverait dans les rues après l'heure du souper, on arrête trois jeunes gens, dont l'un dit que les grands inclinent la tête devant son père et lui donnent leur sang et leur argent; l'autre, qu'on accourt au feu hospitalier de son père; le troisième, que son père se jette dans les rangs et les maintient. On croit que ce sont des enfants de grandes familles et on les épargne. Mais Haggâg découvre qu'il s'agit d'un chirurgien-barbier, d'un marchand de fèves et d'un tisserand. Il pardonne aux jeunes gens à cause de leur esprit de répartie.

Cfr. De Slane, Ibn Khall., **4**, 389. — Gawzi, 110-111. — Djahiz, Beautés et antithèses, 52-53.

206. — *Haïfâ.*

1. — Y.— Berlin, **20**, 52-53, nos 9067 et 9068.

3. — Scott, **6**, 352 (Aleefa.) — Destains, **6**, 259. — Gauttier, **6**, 380 et **7**, 396 (Alifa.) — Habicht, **11**, 178 (Alifa.) — Burton, **11**, 243.

Munk, Hermes, **33**, 313-315. (Résumé d'après le n° 9067.)

Un vieux sultan de l'Inde, qui n'a pas d'enfants, obtient enfin une fille, Haïfâ: comme on lui prédit qu'elle sera la cause de sa mort, il l'établit dans un château bâti au milieu d'un lac.

Un jour le fils du sultan du Sind, Yoûsouf, ayant dû quitter son père qu'il a mécontenté, arrive au château, y lance une lettre au moyen d'une flèche et est reçu par la princesse. Les jeunes gens s'éprennent et vivent unis jusqu'au jour où le père de Yoûsouf le rappelle. Après avoir fait une visite à son père, il revient pour être témoin de l'accueil amical que Haïfâ fait à un homme, qui est son cousin. Comme il ignore cette parenté, la jalousie le pousse à abandonner Haïfâ et à lui écrire une lettre de reproches.

La princesse s'étant justifiée par l'intermédiaire d'un eunuque qu'elle lui dépêche, Yoûsouf revient; mais le sultan de l'Inde a tout appris, parce que l'eunuque a laissé tomber de son turban les joyaux qu'on lui avait donnés, ainsi qu'un écrit relatant ce qui s'est passé. Refusant de donner le consentement qu'on lui demande, il déclare la guerre au sultan du Sind et est tué dans une bataille. Dès lors, rien ne s'oppose plus à l'union des amants.

Yoûsouf informe Ma'moûne, le calife alors règnant, de son aventure; parmi les cadeaux qu'il lui envoie figurent dix esclaves poètes, danseuses et musiciennes. Malgré l'admiration qu'elles lui inspirent, il les rend à Yoûsouf, parce qu'elles regrettent vivement leur patrie.

Burton, **11**, 484.

207. — *Haïqâr.*

1. — E. — L. — M (le début comme la version slave; voir Zeit. d. deut. morg. Ges., **50**, 152.) — Q. — W. — CC. — Paris, 624, n° 3656, 4. — Gotha, **4**, 404 et **5**, 55. (Meissner, 171-172.) — Copenhague (Oestrup, 138.) — Deux man. d'Agoub (Gauttier, **7**, 353; Habicht, **12**, XXIII et **13**, 294.)

2. — ∂, **5**, appendice, 1-20. (Bulletin crit., 1891, 327-328.) D'après le man. L.

— * Publié à part à Baïroûte, mais modifié et augmenté de poèmes. (Voir ∂, **5**, app., 6 et 8.) La troisième édition est de 1888, in-8, 40.

— * The Story of Ahikar from the Syriac, Arabic, Armenian, Ethiopic, Greek and Slavonic versions. With an introduction and

the greek, armenian, syriac and arabic texts edited by F. C. Conybeare, J. Rendel Harris, and Agnes Smith Lewis. London. Clay. 1898. In-8. LXXXVIII et 216.

C. R. Academy, **56**, 213-214.—* Nestle. Expos. Times, **10**, 276-277. — * Lidzbarski, Theol. Zeit., 1899, 606-609. — * B. Asiat. quart. rev., **8**, 216.—Chabot, Rev. crit., 1899, **1**, 4-5.

3. — Chavis, **39**, 266.— Hanley, 143-165.

Caussin, **8**, 167.— Pourrat, **4**, 61.

Gauttier (1), **7**, 313; cfr. IV et 404. — Habicht, **13**, 71; cfr. XXX et 315.

Burton, **12**, 1. (D'après le man. E.) — Henning, **22**, 5. (D'après Burton.)

Résumé de 3 par Meissner, 172-175.

Haïqâr, vizir sage et puissant de Sinḥârîb, roi d'Assyrie et de Ninive, n'avait pas d'enfants bien qu'il eût soixante femmes. En ayant demandé aux faux dieux avant de s'adresser au vrai Dieu, il n'en obtient pas; mais il lui est révélé d'adopter son neveu Nâdâne. Il s'élève donc et quand il se sent vieillir, il le recommande au roi pour qu'il le mette à sa place et, à cette occasion, il lui donne de sages conseils. (2)

Nâdâne au pouvoir abuse de sa position, bat les esclaves de son oncle, vend ses biens et le calomnie: aussi Haïqâr met à sa place son frère cadet, Banoûdardâne.

(1) La traduction publiée par Gauttier a été faite par Agoub, d'après ses manuscrits. Agoub l'a aussi éditée à part (Le Sage Heycar, conte arabe, traduit par J. Agoub. Paris, imp. de Firmin Didot. 1824. In-8. 41) et réimprimée dans ses * Mélanges de littérature orientale et française, 1835, 61-121.

C. R. Reinaud, Journ. asiat., 1825, **1**, 251-253. — L. R., Bullet. de Férussac, **2**, 229-230.— Nouv. Annales d. voyages, **25**, 430-431.— F. H., Rev. encyclop., **23**, 155. — * Gazette de France, 2 septembre 1824.

(2) Meissner, Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 172 et 186.

Nâdâne, voulant se venger, imite l'écriture de Haïqâr (¹) pour faire deux lettres, dont l'une offre au roi de Perse Ahîs (ou Akîs) de lui livrer sans combat dans la plaine de Nasrîne le royaume et dont l'autre fait la même proposition à Pharaon, roi d'Egypte. Ces deux lettres sont jetées dans le palais de Sinhârîb.

Nâdâne fabrique aussi une prétendue lettre de Sinhârîb à Haïqâr, lui enjoignant de feindre de l'attaquer dans la plaine de Nasrîne, afin que les envoyés de Pharaon, actuellement à la cour, assistent à cette manœuvre militaire. (Cfr. nº 10.)

Haïqâr tombe dans le piège et le roi le condamne à mort. Trop interdit pour se justifier, il obtient que son corps soit remis à sa famille. Se conformant à ses instructions, sa femme, Asgafni, offre aux soldats du bourreau, Aboû Soumaik, un festin où ils s'enivrent. Haïqâr obtient alors du bourreau, qu'il a caché un jour que le père du roi actuel, Sarhâdoûme, l'avait condamné à mourir jusqu'à ce que sa colère soit passée, qu'à son tour il le laisse se cacher dans une cave au seuil de sa porte (²); on tuera à sa place un esclave criminel.

Nâdâne succède à son oncle que tout le monde croit mort et se livre à tous ses mauvais instincts. Mais pendant que le peuple et même le roi déplorent la fin tragique de Haïqâr, Pharaon profite de ce que le roi est privé de son sage conseiller pour sommer Sinhârîb de lui bâtir un palais entre le ciel et la terre (³) et de lui répondre à certaines questions difficiles (⁴); l'enjeu du pari, ce sont les revenus de trois ans de l'Assyrie ou, le cas échéant, de l'Egypte.

Sinhârîb ne trouve pas d'aide chez Nâdâne ni chez ses sages. Comme il sent vivement ce qu'il a perdu avec Haïqâr, le bourreau saisit l'occasion pour avouer sa désobéissance et faire rentrer la victime en grâce. (⁵)

(¹) Cfr. Bibl. de aut. esp., **51**, 496-497, exemplo 204.

(²) Cfr. Frey, Gartenges., 262-263.— Mohdy, nº 8.

(³) Meissner, 182, 188, 190-191 et 194-195; Lidzbarski, 674.—Velten, Suaheli, 18-19.— Grimm, 341.— Cfr. Gal'âd, nº 1.—Nº 26 de Syntipas.

(⁴) Meissner, 189-190.—Nº 112 de Syntipas.— La reine de Saba.— Grässe, Lehrb. e. Litgesch., **2**, 3, 1, 466 et suiv.—L'empereur Héraclius a fait aussi poser des questions difficiles à Mou'âwiya. (Mous., **1**, 44.)

(⁵) *Ministres rappelés.* Meissner, 196. — Benfey, 55-56. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 633-634. — Frey, Gartengesellschaft, 262-263.— Syntipas, nº 126.

Après un repos de quarante jours, Haïqâr se met à l'œuvre. Il fait prendre deux aiglons, confectionner deux cordes de 2000 aunes de long et construire deux caisses. Il met les enfants sur le dos des aiglons, aux pattes desquels sont attachées les cordes et les fait monter tous les jours un peu plus haut. Il les exerce à crier en l'air qu'on leur apporte des pierres, de l'argile et de la chaux pour bâtir le château ; qu'ils perdent leur temps à ne rien faire. Encore quarante jours et tout est prêt.

Prenant alors le faux nom d'Abîqâme, Haïqâr se rend à la cour de Pharaon et réussit d'abord à résoudre les questions.

Pharaon, entouré de ses grands, est vêtu de pourpre; il demande à quoi il les comparera. « A l'idole Bel et, ses courtisans, aux prêtres du dieu. » Le lendemain, il dit que Pharaon couvert de rouge et ses amis de blanc, c'est le soleil avec ses rayons. Habillés de blanc le jour d'après, ils sont comme la lune et les étoiles. Enfin, Pharaon en rouge avec ses serviteurs en habits de différentes couleurs lui paraît ressembler au printemps avec ses fleurs. (1).

Pharaon lui demande qui Sinhârîb rappelle. Haïqâr le compare à Dieu et ses grands au tonnerre et à la foudre. A ce trait, Pharaon s'étonne et force Haïqâr à lui dire son vrai nom.

Il lui demandera seulement encore de lui faire entendre le lendemain ce que ni lui ni ses sujets n'ont jamais entendu. Haïqâr lui écrit une lettre où Sinhârîb lui demande en prêt une grosse somme. (2)

Haïqâr triomphe ensuite sans peine de l'épreuve de la construction du palais dans les airs, les Egyptiens ne pouvant fournir les matériaux.

Nouvelles questions. Comment se fait-il que l'étalon du roi, en hennissant à Ninive, a fait avorter de terreur les juments de Pharaon ? Haïqâr, pour toute réponse, bat un chat (3) en disant qu'il le punit d'avoir étranglé cette nuit à Ninive un coq, don de son roi; ce qui force Pharaon à reconnaître l'impossibilité de ce qu'il a prétendu. (4)

---

(1) Meissner, 174, 178, 180 et 182; Lidzbarski, 674.

(2) Meissner, 174, 178, 181, 183, 185 et 195; Lidzbarski, 675.

(3) Meissner, 185.

(4) *Réduction à l'absurde.* Meissner, 195. — Nos 232 et 375. — Tawney, **2**, 42.—Basset, Nouv. contes berb., 38-39 et 271. —Velten, Suaheli, 27-29.— Burton, **11**, 186.—Rev. d. ét. juives, **35**, 65-67.—Stumme, Tunis, **2**, 130-131.

Allégorie de l'architecte qui a bâti un palais avec 8760 pierres et y a planté douze arbres à trente rameaux et portant chacun une grappe blanche et une noire. (Dieu qui a fait l'année.) (1)

Haïqâr doit alors faire deux cordes de sable. Il creuse à l'orient du château deux trous dans les murs et les remplit de sable, si bien que les ouvertures bouchées semblent être des cordes. (2)

Chargé de recoudre une meule brisée. il prend un caillou et demande qu'on lui en fasse les outils nécessaires. (2)

Pharaon s'avoue vaincu. Retour de Haïqâr et récompense du bourreau. Le ministre obtient aussi la grâce de son neveu, qu'il met dans un cachot et auquel il reproche son ingratitude. (3) Nâdâne, bourrelé de remords, gonfle et meurt.

Dans ses discours, Haïqâr fait allusion à différentes fables, dont nous avons donné le résumé au tome **3** de la Bibliographie, 39-41.

Voici quelques additions.

1. — Traduction par Henning, **22**, 33.

2. — Henning, 33.

3. — Henning, 33.— Babrius, édit. Crusius, 39-40, 167-168 et 273-274.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **37**, 196, n° 469 et **48**, 184.—Warnke, d. Quellen des Esope der Marie de France, 198-199.

4. — H., 34.

5. — H., 34.—Crusius, 158-159 et 295-296.

6. — H., 35.

7. — H., 35.

8. — H., 35.— Mallet, Esprit d. journaux, 20e année, **6**, 315-316.— Bib.

—Decourdemanche, Sottisier de Nasr-eddin-Hodja, 111-112.— Clouston, Flowers, 67.—La Marmite, 1900, n° 37.—Rev. des Deux-Mondes, 1875, **10**, 834-835.— * Hansen, Dithm. Märchen, n° 7.

(1) Bibliog. arabe, **5**, 192 et 195.—Meissner, 175, 178-179, 181 et 182-183; Lidzbarski, 674.— Das Räthsel vom Jahre von E. Windisch dans Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 353-357. — Schier, Mélanges de litt. orient., 4.

(2) Meissner, 184 et 195.—Wünsche, Midrasch Echa, 50.

(3) Meissner, 183; Lidzbarski, 675.

de aut. esp., **51**, 548.—Jahr. f. rom. u. engl. Lit., **6**, 12.—Romania, **25**, 150. —Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 698.—Warnke, 237-239.—Academy, **2**, 151.

9. — H , 35.

10. (La fable n° 42, Bibliog. arabe, **3**, 73.)—H., 33.

11. ĉ, 19.—Henning, 33.

Le bouc emmène ses amis à la boucherie, mais ne peut néanmoins se sauver.

Burton, **8**, 270 et **12**, 193.— Oestrup, 16, 56-57, 138 et 153.— Kirby, Athenæum, 1890, **2**, 738-739. — Keller, Li romans des sept sages, CLXXXVIII.—* Benfey, Ausland, 1859, n° 22.— Maspero, Contes pop. de l'Egypte ancienne, XXII-XXIV et 185-196.—Basset, Loq. berbère, LVII. — Rev. d. trad. pop., **14**, 187.— ĉ, Append., 7.— Meissner, Quellenuntersuchungen zur Haikârgeschichte dans Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 171-197. — Lidzbarski, Zum weisen Achikâr, *ibid.*, 671-675.

Pour les versions, voir * Kuhn, Byzant. Zeitschr., **1**, 127 et suiv.

Version arabe. Meissner, 181-187.

Version syriaque. Man. Berlin, **23**, 438-439 et 815; cfr. 726.— Meissner, 175-179.— * Hoffmann, Auszüge aus syr. Acten pers. Märtyrer, 1880, 182. —* E. J. Dillon, Contemporary Rev., 1898, mars.—* Lidzbarski, Geschichten aus den neu-aram. Hands. d. Berl. Bibl., 1896, 1.— Zeit. d.Ver. f.Volkskunde, **7**, 106.—Meissner, 181-187; Lidzbarski, 671-675.—Duval, La litt. syriaque, 1899, 94-95.

Version grecque. Meissner, 187.

Version slave et ses dérivés. * Jagić, Byzant. Zeitschr., **1**, 107 et suiv.— Potanin. (Orient. Bibliog., **9**, 187, n° 3330.)— Rambaud, Russie épique, 381-384 et 428.—* Gaster, Ilchester Lectures (Bibliog. arabe, **2**, 5-6), 111-115. — * Gaster, Liter. pop. romånå, 104-113 et 211-213.

Version éthiopienne. Cornill (Bibliog. arabe, **1**, n° 78), 19-21. — Steinschneider, Manna, 109 et Cat. cod heb. bibliothecæ acad. Lugduno-Batavæ, 112.— Meissner, 187.— Muséon, nouv. sér., **2**, 480.

Version arménienne. Man. arm. de Paris, n° 69.—Man. Berlin, **10**, 65, nos 83 et 79, n° 99.— Muséon, nouv. sér., **2**, 464.

Version malaie. Basset, Loq. Berbère, LVII.

Vie d'Esope. Eberhard, Fabulæ romanenses græce conscriptæ. 1872, 225-310.—Steinhöwels Aesop édit Oesterley, 4-76.—La Fontaine, édit. Regnier, **1**, 28-54.— Traduction de ce texte en arabe par Gabriel Taouil, Man. Munich, Aumer, 414.—Meissner, 179-181, 187; Lidzbarski, 674.– Fabricius-Harles, Bibl. græca, **1**, 618 et suiv.—Welcker, Kleine Schriften, **2**, 228-263: Aesop eine Fabel.—Keller (Bibliog. arabe, **2**, 4), 366-374.—Zündel (Bibliog. arabe, **2**, 6), 450. – Landsberger (Bibliog. arabe, **3**, nº 10), CVIII et suiv. — Clouston, Flowers, 299-312.— Krumbacher, Byzant. Litteraturgesch., 473.— * R. Gottheil, An unkwown hebrew version of the sayings of Aesop dans Jew. quart. Rev., **2**, 533-539.

Tobie. Meissner, 184-185 et 191-194; Lidzbarski, 673.— Nöldeke, Gött. gel. Anz., 1880, 885-886.— Bickell, Athen., 1890, **2**, 700.— * Cosquin, Rev. biblique, 1899, 50-82 et 510-531.— * Halévy, Tobie et Akhiakar dans Rev. sémitique, 1900, janvier.— * Théod. Reinach, Un conte babylonien dans la littérature juive, le Roman d'Akhikhar. Paris. 1899. — Fl. de Moor, Tobie et Akhiakar. Dans Muséon, nouv. sér., **2**, 445-489.

Légende juive. Meissner, 194-196.

Inde. Meissner, 196.

Enigmes.

Nos 113, 114 (Damîri, **2**, 350), 345, 365 et 387. — Syntipas, nº 112.

Hammer, Enc. Uebersicht, 253-254.— Flügel, Haji Khalfa, **1**, 160, 402-404, 419 et 501; **2**, 301-302; **3**, 108, 203 et 444; **4**, 297-298; **5**, 49, 62, 236, 247-248, 256, 258, 411 et 636-639; **6**, 30 et 162.— Man. Berlin, **19**, 553-558 et **20**, 11 a, 360 a et b, 361 a, 361 b, 373 et 375 b.— Bibl. Lindes., 166, 167 et 189.— Man. Munich, Aumer, 405. — Vet. Auct., **4**, 2, 315, nº 38.—Wahl, Neue arab. Anthologie, 104-105 et Michaelis, Neue or. Bibl., **9**, 139-142.— Fundgruben, **1**, 75-77 et Heidelb. Jahrbb., 1810, 323-324.— Damîri, **2**, 8 et 197.— Maïdâni-Freytag, **2**, 800-801.—Pons, Ensayo ('Iqd), 56.— Schier, Mél. d. litt. or., 4. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **37**, 218. — Snouck, Feestbundel de Goeje, 28-31.—Stumme, Tunis, **2**, 152-155. – Houwara, 136-137. —Tâzerwalt, 195-196 et 206.— Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 406.—Velten, Suaheli, 52-53 et 162.—Büttner, Schriftstücke, 132 et suiv.—Basset, Contes berb., 125-126 et 211; Nouv. contes berb., 190, 250-251 et 362; Rev. d. trad. pop., **14**, 125. – Perron, Dârfour, 420 et suiv.—Hammer, Redekünste, 33-34 et 116.— Man. Berlin, **4**, 26, 81, 91, 131, 138, 884 et 1002-1003.—Hammer,

Osm. Dichtkunst, **2**, 347, 394 et 561; cfr. 20; **3**, 343; **4**, 73, 281 et 562. — Man. Berlin. **6**, 25, 27, 55, 323, 324 et 345. —* Wünsche, die Räthselweisheit dei den Hebräern. 1883. — Cassel, Targum Esther. 21-23. — Man. Berlin, **2**, 1, 79. — R. Köhler, Zeit. d. deut. morg. Ges., **29**, 633-636. — Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **22**, 125-126. — Fischer u. Bolte, Die Reise der Söhne Giaffers, 207. — Dunlop-Liebrecht, 519 (Hâtim).

Voir aussi la 26e maqâme de Harîri. En général, *J. B. Friedreich, Geschichte des Räthsels. Dresden. Kuntze. 1860. Gr. in-8. VIII et 248. 1 th. 15.

208. — *Hâkim* (1) *et le riche marchand.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 571. — β, **2**, 227. — γ, **2**, 269. — δ, **3**, 57. — ε, **8**, 210. — * Sedira, 146.

3. — Hammer, **3**, 353. — Lane, **2**, 523. — Weil, **4**, 68. — Burton, **4**, 50. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 45.

4. — Halbat, 72-73. (Nouv. Bib. univ. d. romans, thermidor an 6, **2**, 119-120; Hartmann, Früchte, **1**, 322-324.) — I'lâm, 145.

Hâkim ayant demandé à boire à un marchand, celui-ci le prie d'accepter son hospitalité et fait apporter cent tapis, cent plats, etc. Il n'était pas prévenu de la visite, mais ayant cent esclaves, il lui a suffi d'emprunter quelque chose à chacune d'elles. Hâkim, heureux que Dieu rende un de ses

(1) Il ne s'agit pas ici du fameux Hâkim. Le Halbat, qui cite comme source le Masâlik al ansâr (Flügel, H. Kh., **5**, 506), nomme le héros de l'anecdote Âmir biahkâmillâh Aboû 'Ali almansoûr. L'I'lâm a en vue le même personnage, puisqu'il cite la même source, mais il l'appelle Hâkim biamrillâh Abou 'Ali Mansoûr.

Cfr. Bibliog. arabe, **4**, 216.

sujets assez riche pour pouvoir recevoir le calife et les siens avec son superflu, fait chercher au trésor toutes les monnaies frappées cette année là (3.700,000 dirhems) et les donne à son hôte.

Hâroûne. [1]

Nos 209, 210 et 211.

209. — *Les aventures de Hâroûne.*

1. — Cfr. Zotenberg, Notice, 194, 199 et 200. (Tirage à part, 28, 33 et 34.)

2. — Cfr. Spitta, Gram. des arab. Vulgärdial. von Ægypten, 444. — Green, Modern arab. Stories, 6.

3. — Galland, **10**, 229.— Caussin, **6**, 194.— Destains, **5**, 1.— Gauttier, **5**, 1.—Habicht, **8**, 149.—Loiseleur, 537.— Scott, **5**, 48.—Weil, **3**, 150.— Burton, **10**, 167.— Payne, **12**.— Henning, **21**, 5.

Hâroûne, étant un jour d'humeur sombre, se déguise et sort avec Ga'far. Il rencontre un mendiant aveugle, qui le prie de lui donner un soufflet et

(1) Sur les contes des Mille et une nuits où Hâroûne joue un rôle, voir Oestrup, 99 et suiv.

Ces contes sont innombrables dans la littérature arabe; qu'il suffise de citer ici ceux des Mille et une nuits.

Ce sont les nos 2, 5, 18, 26, 33, 55, 58, 72, 76, 87, 88, 89, 91, 92, 94, 95, 96, 106, 115, 116, 117, 119, 135, 147, 148, 155, 162, 165, 166, 174, 175, 177, 188, 189, 190, 202, 218, 233, 242, 244, 245, 269, 276, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 305, 314, 371, 374, 383, 384, 387, 389, 433, 435 et 443. — Syntipas, nos 111 et 164.— Mohdy, no 2.

Fausse attribution, Fâkihat, no 48.

un jeune homme, qui bat cruellement une cavale. Il voit aussi un palais récemment construit et appartenant à un cordier qui était pauvre jadis mais qui s'est enrichi, on ne sait comment.

Il fait dire à ces trois personnes de venir le trouver le lendemain pour lui raconter leur histoire.

Ces histoires sont les nos 72, 371 et 202.

Travertissement. Hâroûne. Nos 96, 106, 155, 174, 175, 177 et 302. Cfr. nos 239, 279 et 385 et Barlaam, n° 11.

* Rogers, Buddhaghosha's Parables. (Weber, Lit. Centralbl., 1870, 532-534; Liebrecht, Heidelb. Jahrbb., 1870, 315; Clouston, **2**, 319; Cosquin, **2**, 195.) (1) —Weber, (Bibliog. arabe **4**, n° 19 L).—Dubois, Pantcha-tantra, 401.—* Taylor, A Chinese Haroun al Raschid dans China Rev., 1887, 328-338. – Stumme, Tripoli, 174-175.— Spitta, Contes ar. mod., 38 et suiv. —Artin, Contes pop. inéd. de la vallée du Nil, 265.—Tâzerwalt, 114-119 et 203.— Olearius, Boustâne, 57.— * Lindau, Türkische Geschichten (E. Schmidt, Charakteristiken, **2**, 314.) — Cifar (Bibliog. arabe, **1**, n° 68), 309.—Tales of the Zenana, **2**, 165.

Il peut y avoir quelque chose d'historique dans ces déguisements. On en attribue à Néron, à Pierre le cruel de Castille, à Sébastien I, à Jacques V d'Ecosse, à Mahmoûd le gaznévide (Rev. d. trad. pop., **7**, 640) et à Djazzâr (Lockroy, Ahmed le boucher, 200-201.)

Les rois d'Arabie se déguisaient-ils, comme le dit Sa'di (apud Chardin, édit. Langlès, **5**, 107) ? D''Oumar on rapporte qu'il fut le premier à faire des promenades nocturnes (Damîri, **1**, 46, ligne 20; cfr. Djahiz, Beautés et antithèses, 287-288 et 288-289.) On parle aussi des courses de nuit de Nâsir lidînillâh (Damîri, **1**, 89).

(1) Autres comptes-rendus de Rogers : Cowell, Academy, **1**, 137-138.— Feer, Rev. crit., 1870, **1**, 373-380. — Masson, Polybiblion, **5**, 248-250. — * Calcutta, Rev., n° 104.

210. — *Hâroûne et les rieurs.*

3. — Lille, 5, 79.— Rapilly, **3**, 1. — Loiseleur, 238.

D'un cabinet qu'il a sur le Tigre, Hâroûne aperçoit un vieillard et un jeune homme qui rient. Il les mande et leur fait répéter les histoires qui excitaient leur hilarité.

Ces histoires sont les nos 12, 65 (Bibliog. arabe, **5**, 137) et 323.

211. — *Hâroûne et Touhfat al qouloûb.*

1. — Man. de Breslau.— Man. Berlin, **20**, 104-107.

2. — ε, **11**, 400.

3. — Habicht, **14**, 204. (Rückert, Allg. Litz., 1828, **2**, 366-368.)—Burton, **9**, 291.—Payne, **11**. –Henning, **19**, 99.

Un conteur de Hâroûne, Abdallah ibn Nâfi', se voyant moins bien traité par son maître, se rend dans l'Inde, où il gagne la faveur de Gamhoûr, roi de Qasgar et de son fils Mouhammad : c'est à ce dernier qu'il conte l'histoire.

Hâroûne sort un soir déguisé avec Ishâq ibn Ibrâhîm, Ga'far, Masroûr, Fâdl et Yoûnis et arrive chez son fournisseur d'esclaves, Sa'îd alnahhâs. (N° 269.) Ishâq achète une esclave, Touhfat al qouloûb, qui n'a pas consenti jusqu'alors à se laisser vendre et qui l'accepte pour acheteur. Il la met dans son école de musique et la surprend un jour jouant du luth avec plus de perfection que lui-même : elle cachait son talent parce que, élevée par un marchand et tombée au lot d'un fils dissipateur, l'un de ses héritiers, elle a voulu éviter ainsi d'être vendue au premier venu.

Charmé de son art et de sa beauté, que des soins ont rendue encore plus remarquable, il la mène à Hâroûne, qui se prend de passion pour elle et néglige Zobéïde. Celle-ci demande un jour à Touhfat de moins accaparer son mari et elle y consent tout de suite.

Le jour même Iblîs [1] l'emporte pour lui faire visiter le pays des génies. Dans ce monde, plein de merveilles, elle reçoit des reines et des rois le meilleur accueil; on la comble de dons magnifiques et Iblîs lui enseigne certains secrets de la musique. La reine des génies, enfin, accompagnée de génies changés en oiseaux pour occuper moins de place, vient la voir et, ravie de son talent, lui confère la lieutenance par un diplôme.

Pendant ce temps Hâroûne s'afflige, ne sachant comment elle a pu disparaître de chambres fermées par lui-même.

Mais un génie, Maïmoûne, qui avait déjà troublé une fête par ses querelles, s'éprend de Touhfat et l'enlève. La reine Qamariyya fait essayer la persuasion pour obtenir sa mise en liberté : Maïmoûne déclare qu'il ne cédera pas même à la force, puisque, s'il est vaincu, il tuera Touhfat. Qamarriyya, recourant à la ruse, envoie son père Ṣaïsbâne, qui feindra d'abord de se laisser vaincre. Pendant ce temps, Qamariyya et d'autres, sous la forme humaine, abordent au château insulaire de Maïmoûne. Touhfat les aperçoit, exige que sa gardienne, qui est la fille du génie, la porte à celles qu'elle appelle ses cousines et obtient qu'on lui obéisse en menaçant de se tuer. Comme la fille reconnaît les génies à leur odeur, Qamariyya la tue pour qu'elle ne puisse pas prévenir son père et s'empare du château.

Ṣaïsbâne, averti de ce qui se passe, met en déroute Maïmoûne, qui se tue à son tour.

Visite de la reine suprême. Avant de renvoyer Touhfat, on la mène au mont Qâf (nº 212) faire visite à Al 'Anqâ, fille de Bahrâm Goûr.

Retour auprès de Hâroûne, qu'on éveille pour lui donner l'heureuse nouvelle. Les cadeaux magnifiques que les génies ont apportés sont la source des richesses des Abbassides et des Barmécides.

Oestrup, 151.— Réc. égyptienne, 28 et 30.
Pour les visites chez les génies, cfr. nº 241.

---

[1] Cfr. nºs 226 et 227.

L'histoire, telle que la donne Habicht, n'est pas complète, car elle comprend encore deux parties, dont on trouvera le résumé aux pages 105 et suivantes du tome **20** des manuscrits de Berlin. La deuxième partie rapporte les aventures d''Anqâ, fille de Bahrâm Goûr, enlevée également par des génies [1]; la troisième raconte le mariage d''Anqâ avec le prince Mouhammad.

Jusqu'à quel point a-t-on pu admettre dès le temps de Hâroûne la véracité de récits de ce genre? On ne peut guère argumenter d'autres histoires des Mille et une nuits (p. ex. nº 96), non plus que d'une historiette qui nous montre Hâroûne en rapport avec un djinn poète (Naf., 32-33) ou d'une autre qui lui fait épouser une djinne (Basset, Nouv. contes berbères, 131 et suiv. et 341 et suiv.) Mais il est bon de rappeler ici un fait que rapporte un historien sérieux (De Slane, Ibn Khall., **3**, 373) : un poète fit croire à Hâroûne qu'il avait vécu un certain temps chez les génies et qu'il avait profité de l'occasion pour leur faire prêter serment de fidélité à son successeur désigné; aussi Hâroûne le combla-t-il de présents.

212. — *Hassan de Basra.*

Voir au nº 373.

213. — *Hassan l'affligé.*

1. — FF.

214. — *Hassan le poète.*

1. — FF.

---

[1] *Voix du sang*, 105 a ; voir nº 8.

215. — *Hâtim al Tâyi* (¹).

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 444. — β, 2, 95. — γ, 2, 83. — δ, 2, 341. — ε, 7, 146.
— Sedira, * 1re édit., 196 : 2e, 250-251.
— * Raux, 47-48.

3. — Hammer, 3, 270. — Lane, 2, 295. — Weil, 2, 323. — Burton, 3, 157. — Payne, 3. — Henning, 6, 153.
— Basset, Rev. d. trad. pop., 12, 146-147.

4. — Maçoudi, édit. B. de Meynard, 3, 329. — Kitâb al agâni, 16, 101. — Traduction de ces deux textes, Basset, 149-150.

Une forme où le nom de Hâtim n'est pas donné : Mous., 1, 149 (et Sedira, 2e édit., 124-125.) — Basset, 151. — Tam., 2, 212.

Cfr. Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 81-82. — Mir Haider (Basset, 150-151.)

A la tombe de Hâtim, où se trouvent des bassins et des statues qu'on croit entendre la nuit, un roi himyarite demande l'hospitalité du mort. Il voit en rêve Hâtim frapper son chameau ; s'éveillant, il l'égorge et on le mange. Le lendemain, il part sur la monture d'un de ses compagnons qu'il prend en croupe ; mais un homme lui amène une chamelle. C'est le fils de Hâtim, que son père a averti en rêve (cfr. n° 87) d'avoir à remplacer la bête qu'il a fait tuer.

Burton, 8, 136. — Oestrup, 109. — Rev. critique, 1873, 1, 307. — Basset, Rev. des trad. populaires, 12, 146-152.

(¹) On attribue à Hâtim de nombreux traits de générosité, qu'il serait trop long de rapporter ici. Qu'il suffise de renvoyer aux Mélanges de Cardonne, 1, 163-180 ; Hoffmann dans Ersch et Gruber, 110-112 et Schefer, Chrestomathie persane, 2, IX et 190-204.

Dans les Mille et une nuits on trouve encore une allusion à l'anecdote

216. — *Hind.*

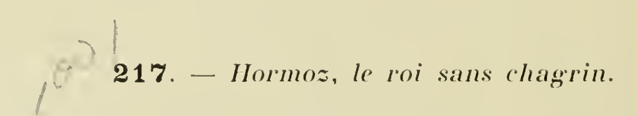
1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 586.—β, **2**, 243.—γ, **2**, 292.—δ, **3**, 82.—ε, **8**, 250.

3. — Hammer, **3**, 378. —Burton, **4**, 85.—Payne, **4**.—Henning, **8**, 85.

Grâce à l'entremise d'une de ses femmes, Mâriya, qui sacrifie son amour pour 'Adi fils de Zaïd, Hind, fille du roi Nou'mâne ibn Moundir, épouse 'Adi, dont elle s'est éprise. Quand, plus tard, Nou'mâne met son gendre à mort, Hind fonde un monastère où elle va finir ses jours.

Burton, **8**, 140.



217. — *Hormoz, le roi sans chagrin.*

3. — Lille, **3**, 255.—Rapilly, **2**, 165.—Loiseleur, 162.

La joie règnant partout dans le royaume de Hormoz, le roi Bedreddin (n° 99) pénètre auprès de lui comme joaillier, se fait ensuite connaître et obtient de lui la confidence qu'il est malheureux. Avant de lui conter son

---

bien connue du cheval que Hâtim tue pour recevoir un hôte qui venait le lui demander au nom de l'empereur grec. (Caussin, **9**, 2; Gauttier, **7**, 237; Habicht, **13**, 291-292.)

Il y a aussi un roman de Hâtim, pour lequel on a seulement emprunté le nom du personnage dont il est ici question. (Clouston, **1**, 117 — Analyse de ce roman dans * Clouston, A group of Eastern Romances. Glasgow. 1889, 455-471.)

histoire, il lui fait voir une belle princesse, sa femme, qu'il aime et dont il est aimé: elle a l'air riant, mais, chaque fois que Hormoz s'approche d'elle, elle pâlit et ferme les yeux comme si elle était morte. (1)

Ayant eu, il y a cinq ans, l'envie de voyager, il a quitté Astracan avec la permission du roi son père. De l'aveu de son gouverneur Husseyn, il prend l'incognito et arrive à Carizme.

Là, il voit un terrain occupé de distance en distance par des tours très hautes et très étroites, dont chacune renferme un jeune homme récitant des vers amoureux. C'est que la princesse Rezia joue parfois au mail en public sans mettre de voile et que les jeunes gens qui la voient s'éprennent et meurent de désespoir ou doivent être renfermés comme fous. (2)

Malgré l'opposition de Husseyn, Hormoz court au mail, mais il arrive trop tard et, le lendemain, le roi défend à sa fille de se montrer encore. Pour la voir, le prince gagne le jardinier du palais (nos 59 et 60) qui le prend comme aide et lui couvre la tête d'une vessie arrangée de façon qu'il paraisse teigneux. (3) Au repas, il fait de la musique et est surpris par le grand vizir, qui en parle au roi. Le roi le fait danser et chanter devant lui et l'admire; sa fille l'entend également; quand elle l'a ensuite mandé chez elle, il se trémousse avec tant d'animation que la vessie tombe. Le roi le condamne à mort; mais comme on lui annonce que le roi de Gazna, irrité de s'être vu refuser Rezia, s'est ligué avec le souverain de Candahar et marche contre lui, il veut se concilier le ciel par de bonnes œuvres et met le prisonnier en liberté.

Hormoz retourne à Astracan, où il trouve son père mourant. Il lui succède et rend son peuple heureux. Il envoie Husseyn au roi de Carizme pour demander la main de sa fille; mais on la lui refuse, parce qu'elle vient d'être promise au roi de Gazna, plusieurs fois vainqueur.

Hormoz fait alors la connaissance d'Avicenne, qui a établi magiquement des bains aux portes d'Astracan et qui renouvelle ce miracle devant lui.

---

(1) G. de Tassy, Bagh o Bahar, 47. — Contes péruviens, 1783, **1**, 131 et suiv.

(2) No 112. — Tawney, **1**, 104 et 574. — Dunlop-Liebrecht, 155 et 417.

(3) *Teigneux*. Rohde, d. Griech. Roman, 421-422. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **8**, 253 et suiv. — Germania, **15**, 179-180. — Gött. gel. Anz., 1870, 1417 (Radloff.) — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 196 et **9**, 85, 10. — Rev. d. trad. pop., **16**, 217. — Cosquin, **1**, 15, 22 et 133 et suiv. — Tâzerwalt, 86-92 et 158.

(N° 69.) Avicenne lui fait apporter Rezia par l'un de ses quarante esclaves. Elle lui pardonne parce que cet enlèvement la soustrait au roi de Candahar, qui l'a disputée victorieusement à son allié.

Hormoz envoie de nouveau Husseyn demander la main de Rezia, qu'il traite avec le plus grand respect. Mais le père refuse et veut faire exécuter l'ambassadeur : Avicenne le sauve ainsi que sa suite.

Les rois de Carizme et de Candahar marchent contre Hormoz. Avicenne sème la discorde entre eux ; bataille où le roi de Candahar périt avec tous les siens. Hormoz prend alors sans peine le sultan de Carizme, qui, touché surtout de la façon dont Hormoz a traité sa fille, se réconcilie avec lui et la lui accorde.

Mais Avicenne s'éprend de Rezia à son tour; ne parvenant point à s'en faire aimer, il se venge en lui infligeant l'infirmité qu'on a vue plus haut et disparaît.

Le Sage, La princesse de Carizme. (Œuvres choisies, **12**, 433-526.— Cfr. Ann. dram., **7**, 481-483.)

218. — *Ibrâhîm et Gamîla.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **2**, 534.—β, **4**, 242.—γ, **4**, 360.—δ, **5**, 132.

3. — Hammer, **3**, 117.-- Lane, **3**, 588.— Burton, **7**, 276.— Payne, **9**.— Henning, **16**, 128.—Hanley, 324.

Ibrâhîm, fils de Hasîb, sultan d'Egypte, achète un vendredi, seul jour où son père qui l'aime le laisse sortir (cfr. n° 18), un livre où il voit le portrait d'une jeune fille, dont il s'éprend. (N° 112.) Apprenant que le peintre habite Bagdad, il s'y rend et le hasard le lui fait rencontrer. Le peintre est cousin de Gamîla, fille d'Aboû Laït, et l'a demandée en mariage ; il a même dû quitter la ville de Basra, qu'elle habite, sous peine d'être mis à mort; mais il a fait son portrait et l'envoie partout, dans l'espoir que celui qui en deviendra amoureux lui permettrait de la voir, ne fût-ce qu'une fois de loin.

Arrivé à Basra, Ibrâhîm gagne par ses libéralités le cœur du gardien du khan où il est descendu. Malgré le danger auquel ils s'exposent ainsi, le gardien et sa femme l'adressent à un bossu, tailleur de Gamîla. Il le paie deux fois largement pour avoir raccommodé une petite déchirure (n° 129); le tailleur reconnaît qu'il est amoureux ; sans se soucier du péril, il l'adresse à un autre bossu, son frère, qui est chargé de la garde du jardin inaccessible de Gamîla. Un batelier, grâce à de riches présents, consent à l'y mener.

Le bossu se laisse toucher par la politesse d'Ibrâhîm et, malgré l'éventualité de la colère de Gamîlâ, qui est décidée à ne pas se marier, il l'introduit dans le jardin, où se trouve notamment un bassin dont les eaux font un bruit harmonieux en tombant de la bouche de statues. (1)

Le lendemain, vis-à-vis du pavillon de Gamîla, Ibrâhîm assiste à la fête qu'elle célèbre avec ses jeunes filles et est aperçu par elle. Elle ne laisse rien voir à ses compagnes et veut d'abord le poignarder; mais, frappée de sa beauté et apprenant qui il est, elle se réjouit, car c'est à cause de la passion que la renommée de sa beauté lui a inspirée qu'elle a repoussé les hommages de tous les prétendants. Pour tout autre, elle eût fait crucifier le portier, le tailleur, le gardien du khan et sa femme.

D'accord avec elle, Ibrâhîm la quitte et la nuit suivante, l'enlève. Elle s'était présentée à lui au rendez-vous vêtue en guerrier, ce qui l'avait beaucoup effrayé. (Nos 18 et 271.) Près de Bagdad, ils rencontrent le bateau du peintre, qui fait si bien qu'Ibrâhîm prend du bendj (n° 13) et s'endort.

Revenu à lui, Ibrâhîm se trouve dans des ruines et, voulant se cacher d'une patrouille, tombe sur un cadavre et se souille de sang (n° 64); on va le mettre à mort, quand une troupe le délivre : c'est celle d'un envoyé que son père a député à Hâroûne pour le prier de lui renvoyer son fils.

On se met aussi à la recherche de Gamîla; on la retrouve chez le peintre, qui allait la faire périr. Hâroûne condamne le peintre à avoir les mains coupées et à être pendu; ses biens sont confisqués au profit d'Ibrâhîm. Du père de Gamîla qui vient se plaindre de son enlèvement, Hâroûne obtient le consentement à son mariage avec Ibrâhîm.

Oestrup, 151. – Réc. égyptienne, 7.

---

(1) *Statues animées par l'eau ou le vent.* Nos 153, 233 et 277.— 'Antar, **1**, 17.—Orient u. Occident, **3**, 361.—Rev. d. trad. pop., **11**, 279 et 280.—Karl Braun-Wiesbaden, Skizzenbuch. Stuttgart. 1875. 24 et 28 (Wilhelmshöhe.) — Gazette d. Beaux-Arts, 1875, **2**, 315.—Journ. d. Savants, 1899, 273.

Ibrâhîm ibn al Mahdi.

Nos 219 et 220.

219. — *Ibrâhîm et Ma'moûne.*

1. — Man. égyptiens.— FF.

2. — α, **1**, 148. — β, **2**, 98. — γ, **2**, 88. — δ, **2**, 348. — ε, **7**, 159.

3. — Hammer, **3**, 279. — Lane, **2**, 298. — Weil, **2**, 327 (cfr. Weil, Gesch. d. Chalifen, **2**, 271-272.) — Burton, **3**, 227. — Payne, **4**. — Henning, **6**, 161. — * Raux, 55-63.

4. — Maçoudi, édit. B. de Meynard, **7**, 68-72. — Humbert, Ar. anal. ined., 60-72. — B. de Meynard, Journ. asiat., 1869, **1**, 262-270. — Tam., **1**, 183-188. — I'lâm, 113-116. — Qalyoûbi, 113-119. — D'Herbelot, 446. — Mohdy, no 5. — Keller, Das Kitab Bagdâd von.... Taifûr, (3). — Les auteurs cités par B. de Meynard, 261 et 269.

Ibrâhîm, dont la tête a été mise à prix par Ma'moûne pour s'être fait proclamer calife, est recueilli généreusement par un nègre, puis par la femme d'un soldat auquel il vient d'échapper et trahi enfin par une de ses anciennes esclaves. Ma'moûne lui pardonne et, ayant remercié Dieu de lui avoir inspiré la clémence, le comble de bienfaits. Il récompense aussi ou punit ceux qui ont secouru Ibrâhîm ou qui lui ont nui dans sa fuite.

Burton, **8**, 136.

220. — *Mariage d'Ibrâhîm.*

1. — Man. égyptiens. — Berlin, **19**, 526.

2. — α, **1**, 525. — β, **2**, 179. — γ, **2**, 202. — δ, **3**, 5. — ε, **7**, 392.

3. — Hammer, **3**, 331. — Lane, **2**, 452. — Burton, **3**, 390. — Payne, **4**. — Henning, **7**, 138.

4. — Maçoudi, éd. B. de Meynard, **7**, 16-25. — B. de Meynard, Journ. asiat., 1869, **1**, 213-219. — Tazyîne, 270-273. — Tam, **1**, 195-198. — I'lâm, 118-120. — Hammer, Rosenöl, **2**, 204. — Cfr. Halbat, 71-72.

Ayant aperçu une main blanche à une fenêtre, Ibrâhim se joint à deux invités, qui le prennent pour un autre convive, alors que le maître de la maison croit qu'il est l'ami des invités ([1]). Après avoir montré son esprit, il se fait connaître et épouse la dame à la main blanche, qui est la sœur de l'amphitryon.

---

221. — *Igtirâr* (Le monde trompeur).

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 636. — β, **2**, 311. — γ, **2**, 364. — δ, **3**, 142.

3. — Voir les traductions à chacun des numéros.

Cette collection comprend les nos 349; 350; 351; 352; 199; 321; 324; 353; 354; 355; 356; 357; 138; 139; 358; 359; 325 et 350. Elle est complète dans tous les textes qui la donnent.

Réc. égyptienne, 14.

[1]) Cfr. nos 225 et 285.

222. — *Les îles noires.*

1. — Voir nº 195.

2. — α, 1, 18. — β, 1, 20. — γ, 1, 30. — δ, 1, 35. — ε, 1, 107. — ζ, 1.
Pour le surplus, voir nº 195.

3. — Galland, 1, 177. — Caussin, 1, 166. — Destains, 1, 120. — Gauttier, 1, 206 et 7, 363-364. — Habicht, 1, 190 et 13, 298. — Loiseleur, 36. — Scott, 1, 107. — Lane, 1, 94. — Mardrus, 1, 78. — Weil, 1, 40. — Burton, 1, 61. — Payne, 1. — Henning, 1, 58
Pour le surplus, voir nº 195.

4. — ∴ Scott, Bahar-Danush, 1, 94 et suiv. — Une imitation en turc (Krafft, Man. Vienne, Orient. Akad., 54, CLXX, nº 7.).

Comme on l'a vu au nº 195, grâce à la protection d'un génie qu'il a délivré, un pêcheur prend chaque jour quatre poissons de couleur différente. Il les porte au roi. Quand on les rôtit, le mur de la cuisine s'ouvre [1] et une belle jeune fille, touchant la poêle, demande aux poissons s'ils sont fidèles au traité. Quand ils ont dit oui, elle renverse la poêle et les poissons sont carbonisés.

Le lendemain, même scène en présence du vizir, à qui on a conté le fait et qui veut en être témoin. Le jour suivant, le roi, averti, y assiste et voit, au lieu de la jeune fille, un esclave noir qui prononce la même formule et agit de même.

Le roi mande alors le pêcheur qui le mène, avec sa suite et son armée, au lac qui s'étend entre quatre montagnes. Ce pays, si proche de sa ville, lui étant inconnu, le roi veut savoir à quoi s'en tenir et, ayant chargé son vizir de ne laisser pénétrer personne dans sa tente, part en secret. Au bout de deux jours et demi de voyage solitaire, il voit un palais noir, où il pénètre sans rencontrer personne. Guidé par ses gémissements, il découvre dans une chambre un jeune homme vêtu de beaux habits et assis sur un trône.

[1] Tawney, 2, 117. — Basset, Nédromah et les Traras, 207 et 209.

C'est le roi des îles noires dont le corps, dans sa partie inférieure, est changé en pierre. (1)

Il lui raconte son histoire. Marié à sa cousine, il apprend un jour par la conversation de deux esclaves qui l'éventent pendant qu'il semble assoupi (nº 188) que sa femme l'endort chaque nuit au moyen de bendj (nº 13) et qu'elle s'en va. Il la suit (nº 371) et la voit se rendre auprès d'un noir qu'elle aime et qui la traite ignominieusement (2).

Il frappe le noir et, croyant l'avoir tué, retourne chez lui. Sa femme, qui ignore son intervention, lui demande la permission de pleurer son père et ses frères et de bâtir un pavillon de deuil : elle y introduit le noir qui, à moitié mort, ne parle plus et ne peut que boire; elle va le voir tous les jours. Aux paroles de son mari, elle comprend un jour que c'est lui qui a frappé son amant; à l'aide d'eau et de formules magiques (nº 2), elle le change partiellement en pierre et, tous les jours, après l'avoir battu, lui remet un cilice sous ses beaux habits.

Le roi se décide à sauver son nouvel ami. Il s'introduit auprès du noir, le tue, jette le cadavre dans un puits et, se revêtant de ses habits, se met à sa place. Quand vient la femme, il déguise sa voix et, à sa grande joie, lui parle. Il lui dit qu'il ne peut guérir à cause du traitement qu'elle a fait subir à son mari ainsi qu'à la ville, dont elle a changé les habitants musulmans en poissons blancs, les mages en rouges, les chrétiens en bleus et les juifs en jaunes (3), tout en métamorphosant les quatre îles noires en quatre montagnes.

Avec de l'eau, sur laquelle elle prononce des formules et qui se met à bouillir, elle guérit son mari et le chasse; avec de l'eau du lac et des formules, elle rend aux habitants leur première forme.

Le roi la tue alors et emmène le roi des îles noires; l'enchantement ayant cessé, il se trouve à une année de marche de son royaume. Quand il y est

(1) Nº 154 b. — G. de Tassy, Allégories, 395. — Clouston, **1**, 168. — Rev. d. trad. pop., **11**, 549. — Contes mogols, 1782, **3**, 217.

(2) Tawney, **1**, 169. — G. de Tassy, Allégories, 473. — Cfr. Green, Modern arab. stories, 119-131.

(3) Mém. de l'Acad. d. Ins., **10**, 57-58. — Journ. asiat., 1836, **1**, 578 — Burton, **8**, 77. — De Goeje (Bibliog. arabe, **4**, nº 19 C), 9. — Stumme, Tunis, **2**, 35. — G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 270. — Castets, Turpin, 7 et 75. — Interméd. des chercheurs et des curieux, 1887, 727-728.

rentré, il épouse l'une des filles du pêcheur; donne l'autre en mariage au roi des îles, qui lui succédera; fait du fils du pêcheur son trésorier et, de son ministre, le roi des îles noires.

Burton, **12**, XIX-XX.

Métamorphose en pierre. Nos 2, 21, 233, 273, 375 et 443.

Tawney, **1**, 123 et **2**, 578 et 600. — G. de Tassy, Bag o Bahar, 203 et 204. — Rev. d. trad. pop., **4**, 535. — Benfey, 141 et 418. — Man. Berlin, **20**, 194. — Qazwînî, **1**, 246 et 253. — I'lâm, 152-153. — Hammer, Rosenöl, **2**, 126-129. — Rev. d. trad. pop., **13**, 241-242. — Rückert, **4**, 41-42. — Trumelet, Saints de l'Islam, 79 et 223. — Basset, Nouv. contes berb., 306 et 316-320. — Velten, Suaheli, 234-238. — Clouston, **1**, 168-169. — Cosquin, **1**, 78 et 79. — Arch. f. Littg., **12**, 106-107. — Zeit. f. Völkerps., **18**, 104. — Rev. d. trad. pop., **13**, 617-618. — Grimm, 18, 100, 108 et 353-354. — Dunlop-Liebrecht, 121 et 201-202. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 232. — Pentamerone, trad. Liebrecht, **1**, 116 et suiv. — De Mont et de Cock, Vl. Wonderspr., 268. — Benfey, Kl. Schriften, **3**, 155. — Forschungen z. rom. Philol. Festgabe f. H. Suchier, 317. — Cab. des Fées, **19**, 355. — Contes péruviens, 1783, **2**, 123 et 155. — * Thomson, The Doom of a City. (Acad., **24**, 364.)

223. — *Indépendance.*

Voir ci-dessus, p. 29.

224. — *Iram aux colonnes.*

Voir Bibl. arabe, **5**, 36.

Ishaq ibn Ibrâhîm. [1]

Nos 225, 227 et 228.

---

[1] Autres anecdotes sur Ishaq, nos 55 et 142.

225. — *Mariage d'Ishaq.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 588. — β, **2**, 215. — γ, **2**, 296. — δ, **3**, 83. — ε, 259.

3. — Hammer, **3**, 381. — Burton, **4**, 90. — Payne, **3**. — Henning, **8**, 88.

4. — Agâni, **5**, 126-127. — Halbat, 68-70. - I'lâm, 146-147. — Hammer, Rosenöl, **2**, 230-232.

Ishaq, voulant se donner congé du service du calife, se rend à la campagne. Il suit une belle esclave qu'il rencontre et entre avec deux convives qui le prennent pour un invité, alors que le maître de la maison le croit l'ami des invités. (N° 220.) Pris d'abord pour un parasite aimable, puis blâmé par l'un des convives, il donne des preuves de son talent en accordant le luth (n° 75) et en chantant; il finit par avouer qui il est. Il obtient l'esclave à condition de rester caché un mois chez son hôte. Le calife le fait chercher en vain et, à son retour, comble de présents l'hôte généreux et l'esclave, qu'il fait chanter devant lui.

226. — *Ibrâhîm et le diable.*

1. — Man. égyptiens. — FF.

2. — α, **2**, 174. — β, **3**, 188. — γ, **3**, 284. — δ, **4**, 73.

3. — Burton, **5**, 311. — Payne **6**. — Henning, **12**, 28.
Mag. encyclopédique. (Hammer, **1**, XLVI.)
En turc, Krafft, Man. Vienne, Orient. Akad., 54, CLXX, n° 9.

4. — Agâni, **5**, 36-38. — Halbat, 183-185. — I'lâm, 53-54. — Hammer, Rosenöl, **2**, 98-103. — Tam., **1**, 51-53. — Tazyîne, 490-492. — Cfr. Maçoudi, éd. B. de Meynard, **6**, 340-342.

Ibrâhîm, père d'Ishaq, ayant obtenu un jour de congé, refuse de recevoir qui que ce soit. Un vieillard pénètre auprès de lui et le charme par sa musique, puis il disparaît sans que personne l'ait vu ni entrer ni sortir : c'est Iblîs.

Les poètes et le diable. — Nos 227 et 211. — Goldziher, Abh. z. arab. philol., **1**, 1 et 14. — Nöldeke, (Wiener) Zeit. f. d. K. d. Morg., **10**, 340. — de Slane, Ibn Khall., **3**, 41. — Journ. asiat., 1869, **1**, 307. — Halbat, 183. — I'lâm, 62. — Hammer, Rosenöl, **2**, 108-109. — Tam., **1**, 53. — Qazwîni, **2**, 163-164. — Agâni, **5**, 40.

227. — *Ishaq et le diable.*

1. — Man. égyptiens. — FF.

2. — α, **2**, 183. — β, **3**, 197. — γ, **3**, 299. — δ, **4**, 87.

3. — Hammer, **3**, 483. — Mardrus, **9**, 229. — Burton, **5**, 332. — Payne, **6**. — Henning, **12**, 50.

4. — Halbat, 185-187. — I'lâm, 61-62. — Hammer, Rosenöl, **2**, 103-108. — Tazyîne, 492-494.

Ishaq, retenu chez lui par la pluie, souhaite de voir une esclave qu'il aime; elle apparaît, bien qu'il ne l'ait pas fait appeler et, sur sa demande, Ishaq va chercher dans la rue un chanteur; il trouve un aveugle qui les étonne par son art et par la façon dont il décrit ce qui se passe devant lui : c'est Iblîs, qui disparaît mystérieusement.

No 226. — Burton, **8**, 140.

228. — *Ishaq et les roses.*

1. — FF.

4. — Halbat, 242. — 1 lâm, 103.

Ishaq ne parvient pas à improviser une poésie sur une rose, comme le lui demande le calife Ma'moûne. Il rencontre un ouvrier qui chante des vers à ce sujet, les lui achète et les récite au calife, qui le récompense magnifiquement.

Landberg, Bâsim le forgeron, XVI.

229. — *Jahia et Maimouné.*

3. — Caylus, 8, 53. — Bibl. d. romans, 1re année, 9, 203-240.

Le corroyeur Jahia de Constantinople se rend à Scutari à une noce avec un ami, Mohammed. Ils vont chez des camarades et, le vin venant à manquer, Jahia se risque à aller en chercher. Il rencontre un vieillard respectable, précédé et suivi d'un esclave. C'est le cheik Ebulkiar, réputé pour ses vertus; n'ayant jamais soupé seul, il cherche un hôte pour ce soir.

Jahia accepte son invitation, va s'excuser auprès de ses amis et se rend chez son hôte. Il est reçu dans un palais somptueux et y soupe; quand il s'est couché, Maimouné, que le vieillard lui destine, l'avertit du danger qu'il court et lui dit de feindre de dormir, sans répondre aux appels de son hôte. Elle lui montre quatorze prisonniers du vieillard. Quand il s'est remis au lit, arrive le vieillard, qui ordonne de tuer un jeune homme et dévore son cœur ; ce qu'il fait pour se guérir des insomnies qu'une maladie lui a laissées et, aussi, pour s'enrichir des dépouilles de ses victimes.

Pendant qu'il dort, Jahia et Maimouné s'aident des branches d'un arbre pour fuir par le jardin et se rendent à Constantinople, où la mère de Jahia reçoit avec joie Maimouné. Mais celle-ci, craignant la vengeance du monstre, que son hypocrisie et ses richesses rendent redoutable, refuse d'épouser Jahia avant qu'il soit mort.

Mohammed, que Jahia appelle à son aide, refuse, ne pouvant croire à de tels crimes. Maimouné s'habille alors en homme et va se faire inviter par le vieillard. Jahia, inquiet, se rend à Scutari, rencontre le vieillard et saisit une occasion pour tuer l'esclave, dont il prend les habits. Caché dans le palais, il entend des cris : c'est Maimouné, vêtue en homme, qui a tué la jeune fille qu'on lui a assignée. Jahia fait mourir le vieillard; on délivre les prisonniers et on s'empare des richesses de l'hypocrite. Retour à Constantinople: mariage de Jahia avec Maimouné.

Cadre des nos 379 et 126.

Jugements.

Nos 230, 231 et 232.

230. — *Rien.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 30.

Aboûlqâsim a été nommé juge pour avoir décidé le cas suivant.

Un marchand de Basra a vendu des marchandises à quelqu'un qui lui offre une certaine somme et « rien en plus ». Ayant reçu l'argent, il réclame ce rien. Aboûlqasîm lui fait mettre la main fermée dans un vase d'eau et, quand il l'a retirée, il lui demande ce qu'elle contient. « Rien » C'est son paiement.

Burton, **11**, 479. - Cfr. Tawney, **2**, 63.

231. — *Jugement à la Salomon.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 152. — Burton, **11**, 51.

Deux femmes d'un même mari ont, en même temps, un enfant, l'une un garçon, l'autre une fille. Chacune réclame le garçon et les juges, embarrassés, ont recours au vizir.

Le vizir fait peser le lait des deux femmes et reconnaît que le lait plus lourd de l'une prouve qu'elle est la mère du garçon. L'autre réclamant, il décide de faire couper l'enfant en deux. La fausse mère accepte et on la pend.

Encadré dans le n° 189.

Lait. Rückert, **6**, 83.— Cfr. Velten, Suaheli, 63-64.

232. — *Réduction à l'absurde.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 54.

4. – Damîri, **1**, 138. (Réc. égyptienne, 98.)

Un homme, avec sa vache et son veau, en rencontre un autre avec une jument et un poulain; il lui prend le poulain, le disant né de sa vache.

Le vizir fait apporter une souris et un sac de terre, qu'il veut charger sur la souris. « Impossible ! » crient les deux. — « Aussi impossible que de voir naître un poulain d'une vache. »

Encadré dans le n° 189.

Cfr. n° 207.

233. — *Kaslâne le paresseux.* (1)

Nos 233 et 234.

1. — Man. égyptiens.— Berlin, **20**, 59-60.

2. — α, **1**, 173.—β, **2**, 125.—γ, **2**, 126.—δ, **2**, 393.— ε, **7**, 226.

3. — Caussin, **9**, 345. – Pourrat, **4**, 298.— Habicht, **13**, 260 et 316.— Lane, **2**, 362.— Mardrus, **10**, 303.—Weil, **2**, 316.— Burton, **3**, 282.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 19.— Hanley, 143.
— Basset, Rev. d. trad. pop., **14**, 20 et suiv.
— En Suahéli. (Gött. gel. Anz., 1870, 1659.)

Zobéide ne trouvant pas une pierre pour son diadème, Hâroûne en fait chercher une dans le trésor et chez les marchands. Ceux-ci lui conseillent de s'adresser à Kaslâne de Basra. Masroûr se rend donc chez lui et est magnifiquement reçu dans un palais où règne un luxe inouï.

Kaslâne est amené au calife et lui offre des objets précieux : des arbres d'or dont les feuilles et les fleurs sont des joyaux ; une tente de velours chargé de perles, etc., avec des oiseaux et des animaux de pierres précieuses ou de métal. Avec la permission du calife, il remue les lèvres et les créneaux s'inclinent devant lui pour reprendre ensuite leur place. De même, par un clin d'œil, il fait apparaître des cabinets fermés, d'où des voix d'oiseaux lui répondent. (Nos 5 et 376.)

Il lui raconte alors son histoire. Il est le fils d'un pauvre barbier-chirurgien. Pendant quinze ans, il se livre à une paresse sans mesure : brûlé par le soleil, il ne songe pas même à se mettre à l'ombre. Le père mort, sa mère le nourrit par son travail. (N° 19.) Un jour, elle vient le trouver avec cinq dirhems et, le menaçant de le laisser mourir de faim, elle le force à se résigner qu'on l'habille et à sortir, pour la première fois de sa vie, en s'appuyant

(1) *Paresseux.* N° 152.— Gesta, 726.— Grimm, 244-245 et 374.— Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., **90**, 1-12.—De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 238-239.

sur elle afin d'aller trouver un marchand charitable, Aboûl Mouzaffar qui se rend en Chine : on le priera d'acheter quelque chose pour ces cinq dirhems, afin de tenter ainsi la fortune. (1)

En Chine, Aboûl Mouzaffar oublie la commission; il se la rappelle quand il a déjà navigué trois jours vers Basra et veut retourner en Chine; mais les commerçants le dissuadent en doublant le bénéfice des cinq dirhems.

Dans une île, il achète pour les cinq pièces un singe (n° 190), que maltraitent ses compagnons de captivité. Dans une autre, ce singe se jette à l'eau avec les plongeurs et ramène des perles. Les habitants d'une troisième, qui sont des Zendjs anthropophages (2), ont saisi les navigateurs et en ont dévoré quelques-uns ; le singe délivre le maître, qui lui offre mille dînârs, ainsi que les autres, qui lui font la même promesse.

Au retour d'Aboûl Mouzaffar, Kaslâne, aidé de sa mère, fait un effort pour aller le trouver et recevoir son singe et son argent. Renonçant à sa paresse, il se met à commercer et son singe lui rapporte chaque jour mille dînârs. Aussi devient-il fort riche.

Un jour, Dieu le permettant, le singe lui parle : c'est un génie rebelle, qui lui conseille de demander en mariage la fille du chef des marchands de fourrage. Il y va, lui remet 1000 dînârs, lui disant que c'est là son rang et sa noblesse (3); il ajoute encore 3000 dînârs, que lui demande son futur beau-père et, vu la puissance de l'or qui fait donner raison au riche qui se trompe et tort au pauvre qui dit la vérité (4), on l'agrée.

Mené dix jours après à sa fiancée, il voit dans le trésor, comme le lui avait dit le singe, un coffre aux quatre coins duquel il y a des drapeaux talismaniques; un bassin plein d'argent; à côté, onze serpents ; dans le bassin, un coq blanc. Il tue le coq, abat les drapeaux et renverse le coffre : c'est le singe qui le lui avait demandé. Aussitôt le génie rebelle enlève la

(1) Basset, 24-25. — Pour Whittington, voir Keightley, Tales, 241-266.— Clouston, **2**, 65-78.— Benfey, 172.— Schumanns Nachtbüchlein, 383-384.— Rev. d. trad. pop , **3**, 36-44. — * Amer. Notes a. Queries, **3**, 12 — Gött. gel. Anz., 1868, 1392.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 267.— Meletaon, 204-236.— De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 228-230. — Von Horn, Des alten Schmiedjakob's Geschichten, **1**, 219 et suiv.— Cfr. Benfey, Kl. Schriften, **3**, 130.

(2) Basset, 26.— N° 373.

(3) Basset, 28-29. (Parole de Mouizz lidînillâh.)

(4) Basset, 29. — Fâkihat, n° 16.

jeune femme, que ce talisman protégeait, comme le lui dit le père qui accourt et qui chasse son gendre. (1)

Errant hors ville, il voit un serpent brun et un serpent blanc qui se battent. Il tue le brun ; le blanc disparaît, puis revient avec dix autres, qui mettent le brun en pièces. (2)

Il entend alors une voix lui promettant le bonheur ; c'est celle de l'un des quatre frères du serpent, qui sont tous des génies musulmans. Le génie le confie ensuite à un génie infidèle qui l'emporte au ciel, où il voit les étoiles aussi grandes que des montagnes et entend les anges louer Dieu. Il ne doit pas prononcer le nom de Dieu (n° 270); mais il voit arriver un être lumineux, vêtu de vert et armé d'une lance qui jette des étincelles ; ce génie lui dit de prononcer la profession de foi de l'islam et touche le rebelle, qui se réduit en cendres.

Kaslâne tombe dans la mer. Des chinois le recueillent dans un bateau et le mènent à leur roi, qui sait l'arabe. Ville de Hinâd, dont les habitants infidèles ont été changés en pierre. (N° 222.) Au bout d'un mois, il se rend au bord d'un fleuve. Survient un cavalier, frère du serpent, qui le revêt de ses habits et le prend en croupe; il l'envoie ensuite par une route entre deux montagnes à la ville d'airain. (3) Il en fait le tour et reçoit du génie une épée qui le rendra invisible. (N° 212.) Surviennent des hommes qui ont les yeux dans la poitrine (n° 373) : ce sont les frères du serpent, qui lui annoncent que sa femme est dans la ville et lui conseillent de suivre un canal qui y mène de l'eau. (4) Il pénètre, retrouve la femme sur un trône et aperçoit des arbres d'or, dont les fruits sont des pierres précieuses.

Amoureux de la jeune femme, le génie lui a dit tous ses secrets. Elle peut donc engager son mari à aller chercher sur une colonne une figure d'aigle avec des écritures inconnues. Grâce à ce talisman, il pourrait détruire la ville ; s'il l'enfume avec du musc, il se fera obéir des génies. Comme il peut se rendre invisible (5), il s'empare sans peine de l'aigle et, profitant de son pouvoir, fait lier le rebelle, sort avec sa femme par le canal et retourne à

(1) Basset, 31.

(2) Basset, 31.—N° 443.—Mélusine, **9**, 69.— Feestbundel de Goeje, 38.

(3) Basset, 35-36.— Bibliog. arabe, **5**, p. 32 et suiv.

(4) Cfr. Hauff, die Karavane. (Die Errettung Fatme's.)

(5) Caussin, 393.

Basra. Là, il ordonne aux génies d'enfermer le singe dans un flacon de cuivre, qu'on bouche au moyen de plomb. (1)

Vie heureuse des époux; cadeaux de Hâroûne en échange de ceux qu'il a reçus.

Burton, **8**, 136.—Oestrup, 150.—Basset, Rev. d. trad. pop., **14**, 20-37.

Cette histoire, qui est moderne (Basset, 20) et qui fait l'effet d'être fort abrégée (Basset, 35), semble n'être que la combinaison du nº 234 avec les éléments dont se sert l'auteur que nous avons appelé le second égyptien. (Réc. égyptienne, 16 et suiv.)

Quant au début, il pourrait bien être la transformation d'un conte que donne le Farag ba'd alsidda de Tanoûhi et qui a été souvent reproduit. (Mous., **1**, 61-63.—Tam., **2**, 156-162.— I'lâm, 63-66.) (2)

234. — *Mahmoûd du Caire.*

1. — Y.

1. — Scott, **6**, 20. — Destains, **6**, 20. — Gauttier, **6**, 176 et **7**, 392. — Habicht, **11**, 74 et **13**, 309. — Loiseleur, 695. — Burton, **10**, 375.— Henning, **23**, 25.

Mahmoûd ayant toujours été fort pauvre, se promet que, la première fois qu'il aura dix pièces d'argent, il les dépensera pour son plaisir. C'est ainsi qu'il achète un jour un singe sans trop savoir pourquoi. Amené chez lui, il se change en un jouvenceau qui lui donne de l'argent pour un festin et, ensuite, pour un beau logement. Il l'envoie aussi au sultan demander la main de sa fille.

(1) Basset, 37.—Voir la légende de Salomon.

(2) « Hâroûne se fait amener en toute hâte comme prisonnier un Ommiade de Damas dont on lui a présenté les richesses et le pouvoir sous un jour défavorable; apprenant comment il s'est immédiatement soumis à ses ordres, il le reçoit avec bienveillance et le renvoie sans retard à Damas. »

Richement vêtu, il présente au sultan de magnifiques parures et fait sa demande. Le vizir conseille à son maître d'exiger qu'il lui donne un diamant aussi beau que le plus précieux du trésor. Mahmoûd en promet deux et, grâce à son ami, lui en apporte dix ; dès lors, le vizir conseille le mariage. (N° 19.)

On célèbre les noces ; mais le mariage ne devra être consommé que quand l'ami le permettra. Après trois nuits, émoi au palais : il ne s'apaisera, dit l'ami, que si Mahmoûd lui apporte un bracelet que sa femme porte au bras droit.

Mais à peine l'a-t-il remis à son ami qu'il s'endort et se retrouve dans sa pauvre demeure. Errant désespéré autour du palais, il apprend d'un vieux jongleur que c'est un génie pervers, contre lequel le bracelet enchanté protégeait la princesse ; elle sera maintenant en son pouvoir. (Cfr. n° 377.) Mais il lui donne un billet qu'il remettra en un lieu déterminé à un grand personnage qu'il verra venir. C'est le prince des génies qui, averti par le jongleur, mande l'ami, lui réclame le bracelet dont il n'a pas encore abusé et, sur son refus, le lui fait enlever ; puis on lui tranche la tête.

Mahmoûd, muni du bracelet, retourne au palais et succède à son beau-père, qui n'avait pas d'héritiers mâles.

Tourmenté un jour d'idées sombres, il entre dans un hospice de fous ; on lui conte alors différentes histoires. (Nos 176, etc.)

Burton, **10**, 476-477.

235. — *Le sultan Kayyish.*

1. — Y.

C'est un roman de chevalerie, racontant les luttes impossibles de dix héros contre 15000 hommes, dit Burton, **12**, 316.

236. — *Khaïledjân ibn Hâmân.*

1. — I (Turc.)

Aventures de voyage.

237. — *Khodadad et ses frères.*

1. — Man. Berlin, **4**, 988, n° 1031, 6 (Persan.)

3. — Galland, **8**, 184. — Caussin, **5**, 101. — Destains, **4**, 115. — Gauttier, **4**, 29 et **7**, 378. — Habicht, **6**, 154 et **13**, 304. — Loiseleur, 423. — Scott, **4**, 130. — Weil, **3**, 40. — Burton, **10**, 140. (D'après un texte hindoustani.) — Henning, **20**, 147. (D'après Burton.)

— Bibliog. arabe, **5**, 272.

— * The adventures of Khodadad by the hon. C. Stuart Saville dans Colburn's new monthly Mag., février et mars 1840 ?

Le roi de Harran, qui n'a pas d'enfant, rêve que, s'il mange des grains de grenade, il en aura (N° 18.) En effet, quarante-neuf de ses femmes lui donnent chacune un fils; la cinquantième, Pirouzé, qui avait d'abord paru faire exception et que le roi avait reléguée chez son cousin, le prince Samer de Samarie, donne le jour à Khodadad, que le roi prie le prince Samer d'élever.

Parfaitement formé et passant même pour un prodige, Khodadad arrive à l'âge de dix-huit ans et se fatigue de son inaction; sans se faire connaître, il s'engage dans les armées de son père, qui l'accueille bien à cause de sa bonne mine et peut-être de la voix du sang. (N° 8.) Bientôt ses exploits lui valent la faveur du roi, qui lui confie notamment le poste de gouverneur des quarante-neuf princes.

Ceux-ci, jaloux de Khodadad, conviennent un jour de lui demander la permission d'aller à la chasse; ils disparaîtront quelque temps, afin que le roi se fâche contre le gardien et le punisse, peut-être de mort.

Khodadad, contre lequel le roi s'irrite, va à la recherche des princes. En route, il aperçoit un château d'où une femme éplorée lui crie de s'éloigner s'il veut échapper à un nègre anthropophage qui la tient captive. Le nègre survient et Khodadad le tue; il délivre la femme, ainsi que ses frères, qu'il trouve dans les prisons du château avec d'autres malheureux. (N° 13.)

La captive est la princesse de Deryabar. Son père, égaré un jour à la chasse, voit dans une cabane un géant noir sur le point de tuer une femme. Il parvient à le mettre à mort et ramène à sa cour cette femme et son fils: c'est l'épouse d'un chef de quelques familles sarrasines. Devenu grand, ce fils demande la princesse en mariage et, pour se venger du refus qu'il subit, tue le roi et se met à sa place. Le grand vizir, resté fidèle, emmène la jeune fille; mais il périt dans une tempête et, seule sur le rivage, la princesse est recueillie par un prince, qui l'épouse. Le royaume ayant été surpris par le roi de Zanguebar, le prince et la princesse réussissent à s'embarquer; mais des corsaires les prennent et il se livre au sujet de la captive un combat dans lequel ils périssent tous, sauf un. Celui-ci jette le prince à la mer et veut conduire la princesse au Caire, où il a promis une esclave à un sien ami. En route, le nègre du château les fait prisonniers et tue le corsaire. C'est pendant le délai accordé par le nègre qu'est survenu Khodadad.

Khodadad épouse la princesse de Deryabar et fait ensuite connaître aux princes qu'il est leur frère. Craignant que les nouveaux exploits de Khodadad n'augmentent encore sa faveur auprès de leur père et ne lui vaillent la couronne, ils le poignardent la nuit. La princesse, voyant qu'il respire encore, court chercher un chirurgien; à son retour, son mari a disparu. Le chirurgien la prend sous sa protection et la conduit à Harran, où, entretemps, Firouzé s'était d'ailleurs rendue. Il la met au courant de tout et le roi, averti à son tour de la perfidie des princes, les jette en prison.

Il fait aussi élever en l'honneur de Khodadad un cénotaphe autour duquel des guerriers, puis des solitaires et, enfin, de belles jeunes filles font des processions, en exprimant, à la dernière, le regret que ni le courage, ni la prière et la science, ni la beauté ne puissent lui rendre la vie. (N° 137 de Syntipas.)

Après huit jours de prière, le roi décide de mettre à mort ses fils, dont la perfidie a aussi indigné le peuple. Mais l'arrivée d'une armée suspend l'exécution. Au moment où le roi de Harran va être battu, une troupe de cavaliers accourt et lui rend la victoire. C'est Khodadad, qui, emporté par un paysan, a été promptement guéri par lui et qui, ayant appris l'attaque, a recruté un corps de cavaliers parmi les gens des villages.

Khordadad est déclaré héritier du trône et obtient la grâce de ses frères.

Cfr. n°s 181 et suiv. — Forster (Bibliog. arabe, **4**, n° 241), XXVII. — Burton, **8**, 96 et **10**, XIII et XVI. — Oestrup, 153.

Ce conte, traduit par Pétis de la Croix, a été subrepticement introduit par l'éditeur dans les Mille et une nuits; il aurait dû figurer dans les Mille et un jours. (Zotenberg, Notice, 192-193 ou tirage à part, 26-27. — Gauttier, **4**, 29. — Habicht, **6**, IV et 196. — Loiseleur, M. N., 414.)

238. — *Ma'dîkarib.*

1. — FF.

4. — I'lâm, 7-9. — Oberleitner, Chrestom. arab., **1**, 236-242. (Rödiger, Hall. Allglitz., 1827, **4**, 562 et suiv.) — Hammer, Rosenöl, **2**, 6-9. — Reinhardt, Ein arab. Dialekt gesprochen in 'Omân und Zanzibar, 302-306. — Gawzi, 75. (Seulement l'épisode du rusé.)

'Oumar demande à 'Amr fils de Ma'dîkarib quel est le plus lâche, quel est le plus rusé et quel est le plus courageux de ceux qu'il a connus.

Le plus lâche est un guerrier qui tombe mort quand il entend Ma'dîkarib se nommer.

Le plus rusé est un guerrier qu'il rencontre démonté et auquel il promet de ne l'attaquer que quand il se sera remis en selle; le guerrier déclare qu'il ne remontera pas sur sa bête.

Le plus courageux est un jeune homme qui lutte avec lui sans se laisser vaincre et avec lequel il fait alors alliance. Ils vont ensemble enlever la cousine du jeune homme. Ils sont poursuivis par le père et les frères, mais le jeune homme tue les frères l'un après l'autre, puis son oncle, qui, en même temps, frappe mortellement son adversaire. Ma'dîkarib doit alors sacrifier la jeune fille pour ne pas être tué par elle.

Salut grâce à une promesse dont l'auteur ne voit pas la portée. Harmouzâne sera épargné aussi longtemps qu'il n'aura pas bu le verre d'eau qu'on lui donne : Mous., **2**, 80. — I'lâm, 4-5. — Gawzi, 81. — Man. Berlin, **19**, 473, n° 8492, 16. — Man. Gotha, **4**, 443, note. — Freytag, chrest. arab., 58-59. — Wolff, Das Buch d. Weisen **2**, 269-271. — Wahrmund, Gram., 3e partie, 10 et Schlüssel, 56-57. — D'Herbelot, 399-400 et 682. — Galland, Paroles remarquables, La Haye, 1694, 2-4 ou d'Herbelot, Append., 202. — Blanchet, 140-141. — Platen, **1**, 138-139. — Rückert, **6**, 25-26.

Amâne jusqu'à ce qu'on se rhabille : Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 130. — Naf., 39.

Cfr. Enxemplo 59 et 80. (Bib. de aut. esp., **51**.) — North. Amer. Rev., **123**, 52.

Ma'n épargne le prisonnier qui, en buvant de l'eau, est devenu son hôte : Mouh., **1**, 148. — Tam., **2**, 145. — Rosen, Chrest., 14. — Humbert, Anal. ar. ined., 137. — Pihan, Choix de fables, 166-167. — Cardonne, Mél., **1**, 149-151. — Diez, Kabus, 450-451. — Journ. encyclop., 1785, **6**, 513-514. — Cfr. Naf., 55. — Lettres sérieuses et badines, **3**, 125. — Marmier, Nouvelles danoises, 1876, 207.

239. — *Mahmoûd.*

1. — Y. — Man. de Gauttier.

3. — Scott, **6**, 366. — Destains, **6**, 271. — Gauttier, **5**, 427 et **7**, 388. — Habicht, **10**, 79 et **13**, 308. — Burton, **11**, 314. — Henning, **24**, 89.

4. — Becker, La vie en Afrique, 1887, **2**. 262-265. — Spitta-Bey, Contes ar. mod., 94-100. — Rev. d. trad. pop., **8**, 29.

La femme d'un roi de l'Inde étant fort malade, ses deux fils, prenant deux chemins différents pour être plus sûrs de réussir, vont en Syrie chercher l'eau de la vie qu'ils savent se trouver chez un rabbin.

Celui-ci tue le premier prince, voulant faire œuvre méritoire en mettant à mort un musulman.

Il épargne plus tard l'autre, dont la bonne mine le touche et qu'il trouve, d'ailleurs, plus profitable de réduire en esclavage. Le prince découvre le cadavre de son frère et prend la résolution de le venger. Aimé de la femme du juif, qui, née musulmane, désire retourner à son ancienne religion, il tue un jour le juif, prend l'eau de la vie, emmène la femme, qu'il veut épouser, guérit sa mère et monte sur le trône de son père, qui est mort dans l'intervalle.

Il n'obtient toutefois du père de la femme le consentement à son mariage que quand il a appris un métier, celui de tisseur de tapisseries : le futur beau-père croit, en effet, le métier de roi trop chanceux.

Parcourant un jour la ville déguisé en derviche, il a faim, entre chez un pâtissier et s'assied sur un coussin qui s'abîme avec lui dans un souterrain, où il trouve des cadavres (1). Le pâtissier voulant le tuer, il lui dit qu'il l'enrichira en fabriquant des tapis qu'il pourra vendre. Il en fait un qu'il rend assez précieux pour que, seul, le vizir puisse l'acheter et a soin d'y tisser, en langage des fleurs, le récit de sa mésaventure. Le vizir fait arrêter le pâtissier et, à sa grande stupéfaction, lui raconte l'histoire de son prisonnier. Le peuple rase la maison et délivre le roi, qui punit sévèrement le monstre (2).

Dans le conte rapporté par Becker, il est question d'un esclave qui est choisi comme roi, parce que, se trouvant dans la foule, il est atteint trois fois par un citron jeté pour consulter le sort.

Eau de Jouvence. Nos 27, 134 et 286. — Tawney, **1**, 182, 185, 376-378, 499 et 578; **2**, 190, 243, 317, 584, 630 et 639. — Oesterley, Baitál Pachisi, 50, 76, 106, 124 et 150. — Journ. asiat., 1844, **1**, 245 et 248. — Hammer, M. N., **1**, 156. — Flügel, H. Khal., **3**, 437 et 462. — Man. Berlin, **20**, 250. —

(1) V. Chauvin, Mahmoud dans Wallonia, **8**, 5-12 et à part.

(2) Le résumé d'après Gauttier.

Qazwîni, **1**, 270. — Goldziher, Abhandlungen, **2**, LXVI. — Dussaud, Nosairîs, 133. — Basset, Nouv. contes berb., 336-338. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 432 et 433. — Rozenzweig. Jos. u. Sul., 195. — Semelet, Gulistan, 144-147. — Man. Berlin, **6**, 387 et 397. — Schenkel, Bibel-Lexikon, **2**, 50. — Kunos, Turkish Tales, 127 et 158. — Gött. gel. Anz., 1868, 1654 et 1655 (Radloff.). — Dunlop-Liebrecht, 161. — Grimm, 19, 107, 183-184, 412 et 413; d. arme Heinrich, 175. — Liebrecht, Gervasius, 23 et 103. — Clouston, **2**, 407-412 et 497-499. — Cosquin, **2**, 301. —Wolf, Studien, 547. — G. Paris, Poèmes et légendes, 53. — Arfert, Unterschobene Braut, 33. — Orient u. Occ., **3**, 375, n° 47. — Gött. gel. Anz., 1866, 1331. — Archiv. f. Litg., **12**, 143 et 144. — Germania, **11**, 389 et **30**, 203. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 86, n° 22. — * H. Zimmern, Lebensbrot und Lebenswasser im Babylonischen und in der Bibel. (Arch. f. Religionwiss., **2**). — E. Beauvois, La fontaine de Jouvence et le Jourdain dans les traditions des Antilles et de la Floride (Muséon, **3**, 404-429.) — Mélusine, **10**, 51. — Westermann's Monatsh., **65**, 706. — Lettres sér. et bad., **3**, 180-181. — Contes mogols, **3**, 319. — Cab. d. Fées, **12**, 345 et **13**, 539. — La légende d'Alexandre. — Journ. des savants, 1899, 75 et 276. — *Herbe :* N° 77. — Paléfate, chap. 27 ; cfr. 44 et 49. — Rhode, d. Griech. Roman, 126. — Tawney, **2**, 144, 277-278 et 637. — Dunlop-Liebrecht, 163. — Cosquin, **1**, 80. — Lucas, Voyage en Turquie (Scheible, Schatzgräber, **2**, 199-200). *Pomme ou fruit :* Krumbacher, Byzant. Litteraturgesch., 439. — Liebrecht, Gervasius, 63. — Rev. de l'hist. des rel., **37**, 274-275. — Basset, Nouv. contes berb., 335-336. — Tawney, **2**, 270. — Rosen, Tuti, **1**, 196 et suiv. *Oiseau :* Dunlop-Liebrecht, 415.

Apprendre un métier. Nos 116 et 369. — No 115 de Syntipas. — Green, Mod. arab. Stories, 109-114. — Diez, Kabus, 586 et suiv. — Loiseleur, M. N., 67 et M. J., 330. — Cassel, Die Hochzeit von Cana, 59. — Rev. d. trad. pop., **16**, 108.

Raser ou brûler les maisons. Nos 58, 63, 65, 106, 120, 177, 188, 252, 270 et 327. — Mélusine, **9**, 92-93. — Wallonia, **8**, 11-12. — Qalyoûbi, 68. — Velten, Suaheli, 23. — Hist. de l'expédition d'Egypte, **3**, 261. — Renan, Averroès, 36. — Alarawiyah, 102 et 177. — Les livres bleus anglais relatifs à la guerre du Transvaal, notamment celui qui a été distribué aux Chambres le 29 juin 1901. — Puymaigre, Folklore, 233.

Choix d'un roi. On prend le premier venu : Nos 28, 196 et 252. — No 8 de Barlaam. — Tâzerwalt, 123. — Pein, Lettres familières sur l'Algérie, 99. — Bull. de Corr. afr., **3**, 421. — Semelet, Gulistan, 181-182; Defrémery, 130; Schummel, 102; Graf, 81. — Clouston, Flowers, 32. — Cab. d. Fées, **13**, 122. — Carmoly, Mille et un contes, 191. — Dunlop-Liebrecht, 99. — Elberling, 84.

La désignation se fait par un oiseau : No 30. — D'Herbelot, 422. — Fundgruben, **2**, 112. — Scott, **6**, 424. — Rosenweig, Jos. u. Sul., 189 et 204. — Barb, Naurus, 61. — Zéïdouna, 390. — Man. Berlin, **20**, 172 et 178. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **36**, 241. — Rochemonteix, Contes nubiens, 12 et 78-79. — Grimm, 387. — Frazer, Golden Bough, 2e édit., **1**, 244. — Cfr. Benfey, Kl. Schriften, **3**, 81. — Basset, Nédromah, 69 et 93. — Montanus, Schwankbücher, 610.

Ou par un éléphant : No 89 de Syntipas. — Tawney, **2**, 102.

On recourt aussi au sort : Jülg, Märchen d. Siddhi-k., 62-63; ou même à l'élection, p. ex. no 90 de Syntipas.

Dans l'Inde on croit d'ailleurs que les rois portent des marques de leur rang : Tawney, **2**, 11, 13, 288, 289, 319, 330, 331, 333, 376, 430 et 499. Cfr. Benfey, Kl. Schriften, **3**, 91. En Perse, ils ont un reflet de la majesté divine : Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 130, 138, 167 215, 220, 245, 284, 378, 389, 392, 397, 474 et 590; ou ils sont sensibles à la musique : Clouston, Flowers, 8.

La difficulté de trouver un roi que supposent ces différentes idées est probablement un souvenir des conséquences de la situation malheureuse des rois des temps primitifs. Voir Frazer, Golden Bough, **1**, 233 et suiv.

240. — *Les trois fils de Mahmoûd.*

1. — FF.

Les deux fils aînés de Mahmoûd ayant dissipé l'héritage de leur père, le troisième, Housaïne, descend chercher des trésors dans une pyramide. Il en ressort à Tébriz, s'éprend de la princesse et reçoit l'assurance qu'il l'épousera parce qu'il bat un roi ennemi. Mais on met obstacle au mariage et il ne triomphe des résistances que grâce à des prestiges employés par un ami. (No 376 et 377.)

Retour des frères. L'aîné a eu une aventure, qui est l'histoire du n° 441 (ou du n° 115 de Syntipas) [1]. Le second a visité la ville des amoureux. (Dix anecdotes.)

Housaïne a encore des aventures, notamment avec des chrétiens. Son fils, Moûrâd, s'éprend de la reine des amazones, qui répond à ses sentiments.

241. — *Naissance de Mahomet.*

Voir au n° 373.

242. — *Malheur volontaire ou non.*

1. — CC.

3. — Beloe. — Blaue Biblioth., **11**, 1. — Bibliothek des Frohnsinns, **1**, 5. — Mag. pittoresque, **8**, 50-51.

De trois individus qui sont malheureux, l'un à cause d'un voisin, l'autre à cause de sa femme et le troisième à cause de son fils, Hâroûne fait battre les deux premiers qui pourraient être heureux, l'un en déménageant, l'autre en répudiant sa femme; quant au troisième, qui ne peut rien faire pour échapper à son sort, il lui fait des présents.

243. — *Mâlik fils de Mardâs.*

1. — FF.

Voyages de Mâlik avec sa fille Alhansâ.

---

(1) La forme de notre n° vaut mieux.

Ma'moûne (1).

Nos 244, 245 et 246.

244. — *Naissance de Ma'moûne.*

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, **7**, 261.

3. — Burton, **9**, 117.

4. — I'lâm, 118. — Hammer, Rosenöl, **2**, 199-201.

Ma'moûne voyant Zobéide marmotter des paroles, croit qu'elle le maudit. Il insiste pour savoir ce qu'elle a dit. Elle a maudit l'insistance : un jour elle a joué aux échecs avec Hâroûne pour une discrétion et il a insisté, malgré ses prières, pour qu'elle fasse, sans vêtements, le tour du château. Gagnant à son tour, elle a insisté pour qu'il s'unisse avec l'esclave la plus vile du château et Ma'moûne est né de cette union. Et tout cela a eu pour cause l'insistance; Ma'moûne, à son tour, a tout lieu de regretter celle qu'il a mise à faire parler Zobéide.

Burton, **8**, 130.

245. — *Le baiser.*

1. — F F. — Paris, 551, no 3118, 17.

4. — I'lâm, 107. — Lees, The Tárikh al-kholfáa.... by the celebrated.... al-Osyooti, 327-328.

Hâroûne surprend Ma'moûne feignant d'envoyer un baiser à une esclave; au lieu de se fâcher, il la lui donne.

(1) Voir aussi nos 47, 163, 179, 206, 219, 228 et 255. — Mohdy, nos 17 et 19.

246. — *Ma'moûne et la Kilâbite.*

1. — F F.

4. — I'lâm, 107-108. — Perron, Femmes arabes, 575-576.

Ma'moûne rencontre à la chasse une Kilâbite qui puise de l'eau. Elle lui parle avec élégance et elle est si bien au fait des généalogies qu'elle reconnaît le calife à la description qu'il fait successivement de ses gentils et de ses agnats. Ma'moûne l'épouse.

Ma'n (1).

Nos 247 et 248.

247. — *Les flèches d'or.*

1. — Man. égyptiens. — F F.

2. — α, **1**, 444? — β, **2**, 95. — γ, **2**, 94. — δ, **2**, 342. — 2, **7**, 149.

3. — Hammer, **3**, 272. — Lane, **2**, 297. — Weil, **2**, 323. — Burton, **3** 220. — Payne, **3**. — Henning, **6**, 154.

4. — Tam , **2**, 188. — I'lâm, 99.

Ma'n altéré reçoit de l'eau de trois jeunes filles et, n'ayant rien d'autre à leur donner, leur remet à chacune des flèches à pointes d'or. Dans des vers, elles louent la générosité qu'il y a à fournir aux ennemis de l'or qui sera utile, qu'ils soient blessés ou tués.

Cfr. D'Herbelot, 633. — Blanchet, Apologues et contes orientaux, 145. — Palmblätter, **2**, 145, no 62. — Rückert, **4**, 204.

(1) Les traits de générosité attribués à Ma'n sont très nombreux. Voir sur Ma'n la chrestomatie persane de Schefer, **2**, 18-19.

248. — *Les concombres.*

1. — Man. égyptiens. — FF.

2. — α, 1, 455? — β, 2, 96. — γ, 2, 85. — δ, 2, 343. — ε, 7, 150.
— Sedira, * 198; 2de édit., 252-254.
— * Raux, 49-51.

3. — Hammer, 3, 273. — Weil, 2, 324. — Burton, 3, 222. — Payne, 3. — Henning, 6, 155.

4. — Mous., 2, 215. — I'lâm, 98-99. — N° 134 de Syntipas.

A la chasse, Ma'n rencontre un homme qui ayant fait pousser des concombres précoces dans un terrain d'abord infertile, lui dit sans le connaître qu'il en porte à Ma'n, dont il sait la générosité : il lui demandera mille dînârs et, s'il refuse, il se contentera de cinq cents, de trois cents, de deux cents, de cent, de cinquante et même de trente; s'il refuse encore, il s'en ira et laissera son âne dans le harem de Ma'n. Celui-ci, rentré chez lui, donne ses instructions et on lui amène l'arabe, qui ne le reconnaît pas au milieu de sa cour. Il fait ses demandes et elles sont toutes rejetées. S'apercevant alors devant qui il est, il ajoute que son âne est à la porte. Ma'n, charmé de son esprit, lui fait donner chacune des sommes qu'il avait demandées successivement.

Le manuscrit de Strasbourg a quatre anecdotes au lieu de deux. Il est probable que les dernières sont celles qui suivent, dans l'I'lâm, celles que nous avons données plus haut, à savoir :

1° *Ma'n fait gracier un rebelle.* I'lâm, 99-100. — Mous., 1, 122. — Tam., 2, 145-147. — Freytag, Chrest. arabe., 39-40. — Humbert, Ar. anal. ined., 139-142. (Journ. asiat. 1838, 2, 430-431.) — Pihan, Choix de fables, 167-171. — Rosen, Chrest. arabe, 38-39. — Derenbourg, Chrest. arabe, 16-17.

2° *Il est impossible de mettre Ma'n en colère.* I'lâm, 100-101. — Freytag, 65-67. — Rosen, 31-33.

249. — *Le marchand chrétien.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — I. („ C'est une histoire de Qamar al-Zamân, placée sous le règne du sultan Mahmoud, et différente du conte connu sous ce titre „, dit Zotenberg, Notice, 187 ou tirage à part, 22.) — Y.

2. — α, **1**, 75. — β, **1**, 82. — γ, **1**, 156. — δ, **1**, 170. — ε, **2**, 137. — ζ, **2**, 19.

3. — Galland, **4**, 88. — Caussin, **2**, 413. — Destains, **2**, 179. — Gauttier, **2**, 199 et **7**, 369. — Habicht, **3**, 131. — Loiseleur, 180. — Scott, **2**, 221. — Lane, **1**, 297. — Mardrus, **2**, 20. — Weil, **1**, 160. — Burton, **1**, 241. — Payne, **1**. — Henning, **2**, 12.

Un jeune homme charge plusieurs fois un courtier chrétien de vendre du sésame et ne vient pas réclamer l'argent des ventes. Le courtier l'utilise pour ses affaires et, reconnaissant, l'invite à dîner. L'invité se sert de la main gauche en mangeant : c'est que sa droite a été coupée pour cause de vol.

En effet, quand il était à Bagdad, on lui a vanté l'Egypte et, à la mort de son père, il s'y rend avec des marchandises. Sur le conseil du chef des crieurs, il vend à crédit. Un jour il s'oblige pour les achats que fait une jeune fille, parce que son vendeur exige de l'argent comptant. (N° 129.) Il se lie alors avec la jeune fille et, chaque fois qu'il va la voir, il lui remet cinquante dînârs et fait encore d'autres dépenses pour elle. Ruiné enfin, il sent un jour une bourse sur un soldat dans une foule et, presque inconsciemment, la lui enlève. On lui coupe la main; la jeune fille lui rend tout ce qu'il lui avait donné et quand, peu après, elle meurt, elle lui laisse tous ses biens. Le jeune homme fait alors des voyages de commerce avec le courtier.

Encadré dans le n° 105. — Burton, **8**, 78.

250. — *Ma'roûf.*

1. — Man. égyptiens. — F F.

2. — α, **2**, 595. — β, **4**, 309. — γ, **4**, 457. — δ, **5**, 231.

3. — Hammer, **3**, 222. — Lane, **3**, 614. — Weil, **4**, 346. — Burton, **8**, 1. — Payne, **9**. — Henning, **17**, 115. — Hanley, 324.

— * Les Mille et une nuits inédites. Aventures de Ma'roûf l'audacieux, par Ed. Thierry et Aug. Cherbonneau. Dans Rev. de l'Orient, **9**, 231-242; 370-388; **10**, 432-443 et 521-535.

4. — Artin Pacha, Contes populaires inéd. de la vallée du Nil, 251-264.

Un savetier du Caire, Ma'roûf, a pour femme une vraie mégère, qui lui fait supporter une foule de caprices et qui, un jour, le traîne de tribunal en tribunal, parce qu'il ne lui a pas procuré exactement les mets qu'elle lui a demandés. S'étant réfugié dans un édifice en ruine, il prie et le génie qui habite paisiblement ce lieu depuis longtemps, lui apparaît : il a pitié de lui et le transporte dans une ville distante du Caire d'une année de marche.

Il y retrouve un ami d'enfance, qui, pour lui donner du crédit, le traite en riche marchand et lui prête de l'argent. Ma'roûf en abuse pour contracter des emprunts considérables et distribuer des largesses, qu'il accompagne de hâbleries sur sa fortune. Il parle toujours d'une caravane qu'il attend, si bien que le roi, qui est fort avare, le mande et, lui voyant briser avec dédain une perle précieuse du trésor, lui donne sa fille en mariage, contre l'avis du vizir, qui avait demandé en vain à l'épouser.

Le trésor épuisé par les prodigalités de Ma'roûf et la caravane n'arrivant toujours pas, le roi décide sa fille à confesser son mari. Elle y réussit ; mais, comme elle l'aime, elle lui fournit de l'argent et lui dit de se cacher à l'étranger jusqu'au jour où, le roi étant mort, elle pourra le faire revenir.

Ma'roûf, arrivé près d'un village, prie un fellah de lui chercher de quoi manger et, pendant ce temps, pour le dédommager, laboure à sa place. Il trouve un anneau d'or scellé dans une table de marbre : c'est le trésor de Ṣaddâd (cfr. nos 16 et suiv.), dans lequel il découvre, entre autres choses, un anneau qui lui soumet un puissant génie. (No 19.)

Se faisant servir par lui, il lui enjoint de transporter tous ses trésors chez le roi son beau-père, paie ses créanciers et se livre de nouveau à de folles prodigalités. C'est une caravane, formée de génies, qui lui a apporté les trésors et qui disparaît ensuite. (Nos 18 et 141.)

Le roi, poussé par le vizir qui lui rend suspecte la puissance de son gendre, l'enivre un jour, lui arrache son histoire, lui fait prendre son anneau par le vizir et ordonne qu'il soit porté au désert.

Mais le vizir, à son tour, refuse de donner l'anneau au roi et l'envoie rejoindre son gendre. Puis il veut épouser la princesse sans tenir compte des délais légaux. (No 154, p. 260.) La princesse feint de bien le recevoir, et, sous prétexte qu'elle a honte en présence du génie, lui dit de mettre de côté l'anneau et s'en empare. Elle fait revenir son mari et son père. Punition du vizir. Le roi étant venu à mourir, la princesse lui succède; mais elle meurt aussi et Ma'roûf règne à sa place.

Arrive une vieille : c'est la femme de Ma'roûf, qui, abandonnée, a vécu de mendicité et qu'un génie a maintenant amenée. Trompé par son humilité, Ma'roûf lui pardonne; mais, comme il la néglige pour d'autres, plus jeunes qu'elle, elle devient jalouse et cherche à s'emparer de l'anneau. Heureusement le jeune fils de Ma'roûf, qui est fort intelligent, se doute de quelque chose; il la suit et, avec son petit sabre, lui tranche la tête.

Ma'roûf fait du fellah son vizir et épouse sa fille.

Burton, **8**, 79 et 85. — Oestrup, 103, 107, 127 et 151. — Nöldeke, Zeit. d. deut. morg. Ges., **42**, 69. — Réc. égyptienne, 8 et 10. — Clouston, **2**, 152.

251. — *Masroûr.*

1. — Man. égyptiens. — Man. Berlin, **20**, 49, no 9059. — Gotha, Pertsch, **1**, 164, no 7 ?

2. — α, **2**, 377. — β, **4**, 75. — γ, **4**, 118. — ε, **10**, 72.

— * Une édition égyptienne sans date.

— Edit. égyptienne 1305. In-8. 48. (Orient. Bibliog., **2**, 166, no 2696.)

3. — Hammer, **2**, 316. — Mardrus, **10**, 265 (et Rev. blanche, 15 janvier 1902). — Burton, **6**, 352. — Payne, **8**. — Henning, **14**, 119.

Le marchand chrétien Masroûr, ayant rêvé qu'un oiseau lui enlevait une colombe, cherche un interprète et, dans ses courses, entend chanter dans un jardin. Il y est bien reçu par une dame qui, en plusieurs fois, lui gagne toute sa fortune aux échecs. Elle exige ensuite de grands cadeaux, mais y renonce, grâce à l'intervention d'une sienne esclave, et vit avec lui jusqu'au retour de son mari, qui est juif.

La dame, Zaïne al mawâsif, s'était teinte au moyen de safran pour lui faire croire qu'elle était malade de chagrin à cause de son absence. Sur son conseil, Masroûr s'associe avec lui pour faire le commerce et, quand il est reçu chez son associé, feint de ne pas la connaître. Mais la familiarité d'un oiseau, les mots que Zaïne prononce dans son sommeil et les privautés que le mari surprend en les épiant après une sortie lui font découvrir la vérité. Il emmène donc sa femme à dix journées de marche ; Masroûr, averti par des vers qu'elle a écrits sur les portes, la rejoint ; mais elle le fait partir et comme le mari s'aperçoit qu'ils correspondent, il la conduit à vingt jours de marche plus loin encore. Nouvelle correspondance : le mari s'éloigne de nouveau et fait enchaîner sa femme, qu'on a revêtue d'habits grossiers.

Le maréchal qui l'a enchaînée est si frappé de sa beauté qu'il récite à ce propos des vers, que le cadi entend. En l'absence du mari, il fait forcer la porte par le maréchal ; s'étant mieux vêtue, elle comparaît devant le cadi, à qui elle dit qu'elle est musulmane et que le juif n'est pas son mari ; qu'associé de son père, il a, à sa mort, emporté 15,000 pièces d'or et que, quand elle l'a suivie pour obtenir restitution, il l'a retenue comme esclave.

Le cadi lui demande sa main ; elle répond favorablement et va ensuite chez les trois autres cadis, qui lui font la même proposition. (N° 185.) Le juif revient ; mais sa femme se met sous la protection du cadi, qui fait battre le mari. Les trois autres, le menaçant d'une peine, le forcent à reconnaître que Zaïne n'est pas à lui et que ses richesses lui appartiennent.

Le juif ayant cédé, Zaïne s'esquive la nuit et les quatre cadis, qui l'ont suivie, meurent de chagrin, ainsi que certains notaires ; d'autres sont seulement malades.

Zaïne séjourne quelque temps dans un monastère où il y a un grand patriarche et quarante moines. Tous s'éprennent d'elle quand ils sont

envoyés par le prieur qui leur a demandé d'intercéder pour lui : mais elle se sauve et ils meurent tous de chagrin.

Zaïne revient enfin et se réunit à Masroûr, qui se fait musulman et l'épouse. Sachant que le juif va arriver, elle quitte la maison et fait creuser au cimetière israélite par sa fidèle servante une tombe, à côté de laquelle le juif tombe évanoui, la croyant morte ; comme Zaïne l'avait ordonné, la servante enterre le juif encore vivant.

Oestrup, 107 et 152.— Réc. égyptienne, 8.

252. — *Maugraby le magicien.* (1)

3. — Chavis, **41**, 94. — Rapilly, **5**, 1. — Jacques Cazotte, Œuvres badines, etc. Paris, 1816, **2**, 117-485.

Habed il Kalib, roi de Syrie, qui n'a pas d'enfants, accepte de Maugraby une pomme qui rend les femmes fécondes (nº 18) et prend la fille de son vizir comme 61e épouse, sous la promesse de livrer son premier-né à Maugraby, si c'est un fils.

C'est un fils qui naît et on lui donne une éducation parfaite, surtout au point de vue religieux. Quand Habed il rouman a atteint sa quatorzième année, Maugraby vient le réclamer. Le vizir lui fait couper la tête ; mais on ne retrouve qu'une citrouille fendue en deux et un sac de paille de riz qui prend feu. Le lendemain, on essaie d'étouffer le magicien qui se présente au roi quand il se rend à la mosquée pour implorer l'aide de Dieu ; mais le corps qu'on croit fouler aux pieds n'est plus qu'un sac de pois, qui disparaissent en roulant de tous les côtés. On recourt alors à un autre magicien ; il fournit une corde qu'on doit jeter à Maugraby et nouer avant qu'il ait pu parler. Il se présente sous la forme d'un âne ; mais quand le

(1) *Les maugrabis (ou maghrébins) sont sorciers.* Nos 19 et 154.— Spitta, Contes ar. mod., 9, 98 et 126.—Trumelet, Saints de l'Islam, 77.— Gobineau, Trois ans en Asie, 26-27.— Araw., 38.

bouffon a jeté la corde, il est, pendant un certain temps, changé en ânon galeux, dont les oreilles se retouvent sur l'astrologue.

Le roi appelle le maître de son fils; Maugraby se métamorphose en hibou et enlève le prince qui jouait avec des amis après l'avoir changé en souris.

Maugraby maltraite le prince auquel il a rendu sa forme et qu'il a transporté au désert; puis il le change en mulet. L'ayant ainsi forcé a être plus obéissant, il le rétablit et le mène à un jardin délicieux, où il pénètre après avoir ouvert un rocher en brûlant des parfums. (N° 19.)

Là, il cherche à gagner son cœur dans l'intérêt de ses plans funestes et à se faire reconnaître pour son père. Il l'instruit et l'amuse au milieu d'animaux dociles et d'enchantements, qui consistent à tout faire travailler sans qu'on y mette la main. Un jour, il part, le chargeant d'étudier douze des quarante livres de magie, seul moyen qu'il ait pour pénétrer avec son maître dans le Dom Daniel de Tunis, temple sacrilège où l'on rend hommage à Satan (1).

Laissé seul, le prince s'assimile sans peine les douze livres; arrivé au treizième et ne pouvant le comprendre, il se rappelle que son précepteur lui avait enseigné de prier quand il se trouvait aux prises avec quelque difficulté. Il le fait donc et, en rêve, il reçoit d'un esprit les explications nécessaires : il doit prendre la valeur numérique de chaque lettre de la première ligne et lire les lignes du livre dans l'ordre qu'indiquent les chiffres obtenus.

Il apprend alors, dans ce grimoire, à reconnaître si un animal n'est pas un homme métamorphosé et à lui rendre la parole. Suivant le conseil de l'esprit, il pénètre chez le magicien, fait parler un ara et, sur ses indications, entre, en frappant une statue, dans une caverne où pendent par les pieds des cadavres et des gens à demi-morts; il parvient à en ranimer cinq, qui lui content leur histoire.

Halaiaddin, prince de Perse. Birminvansha étant monté sur le trône de Perse à l'âge de dix-sept ans est, au moment où il va épouser la fille d'un sultan, détrôné par son vizir. Pendant sa fuite, il trouve dans une grotte un pèlerin qui dit haïr les hypocrites et qui, après l'avoir hébergé, lui offre de le rétablir sur son trône s'il lui donne le fils à naître de son mariage. Il accepte et, retournant avec le pèlerin, qui est Maugraby, il est rétabli par le vizir et ses complices, que des rêves affreux ont terrifiés. Il retrouve sa fiancée, qui lui est restée fidèle; du mariage naît Halaiaddin, que

(1) Cfr. Cab. d. fées, **38**, 176.

Maugraby vient un jour réclamer. Parce qu'on ne veut le lui donner que comme élève et non comme fils, il le change en lévrier, le maltraite et le comble d'amitiés. Ayant étudié les livres magiques, il se transforme en oiseau pour échapper; mais Maugraby le surprend et le met dans la caverne où Habed vient de le trouver.

Yamalladdin, prince du grand Katay. Un astrologue annonce à un barbier que son fils sera roi. En effet, quand l'enfant est devenu grand, un esprit, qu'il évoque en frappant par hasard une dalle au bain, l'envoie en Chine, où on va nommer un empereur et lui procure une bourse qui ne se vide pas. A la grande muraille, il s'écarte malheureusement de sa caravane et rencontre un faux derviche (c'est Maugraby), qui lui promet la couronne et la main de la princesse s'il s'engage à lui remettre l'aîné qui naîtra de son mariage et dont il fera son successeur quand il renoncera à sa profession. Transporté magiquement en Chine, l'oiseau que le grand vizir avait fait dresser pour qu'il vole sur sa tête (n° 239) s'obstine à s'attacher à Yamalladdin. Emprisonné, il est entouré, grâce à Maugraby, du mobilier enlevé magiquement au vizir. Puis les ministres et les prêtres sont terrifiés par des prestiges qui font croire aux uns qu'ils sont exposés dans de froids déserts et, aux autres, qu'ils sont transportés dans des régions torrides. Ils cèdent; Yamalladdin devient roi, se marie et a un fils, que Maugraby vient réclamer à l'époque convenue. Il l'emporte, le maltraite et lui fait apprendre la magie; quand il emploie sa science pour s'échapper, son tyran le reprend et le torture.

Baha-ildin, prince de Cinigaé. La mère de Baha-ildin ne parvenant pas à le mettre au monde et étant elle-même en danger de mourir, on promet l'enfant à Maugraby, qui, par un élixir, la guérit. Il vient plus tard le réclamer et l'emmène après l'avoir changé en papillon, puis en coq. Il le traite comme ses autres victimes et quand le malheureux s'est métamorphosé en oie pour lui échapper, il se transforme en aigle et le reprend, pour le torturer comme les autres.

Badvildinn, prince de Tartarie. Maugraby, sous la forme d'un génie gigantesque caché dans un arbre, enrichit un bûcheron de Samarkand; puis, se déguisant en marchande de parfums, excite l'amour de la fille du bûcheron pour l'héritier du trône, au point qu'elle en devient malade. Il la rapproche du prince, dont il empêche le mariage avec la princesse de la Chine. Les amoureux étant unis, la fausse marchande leur assure une descendance qu'ils semblaient ne pas pouvoir espérer; elle obtient, en

échange, le premier né qu'on transporte au temple d'Astaroth. Lorsqu'il a atteint l'âge voulu, Maugraby le réclame, le change en toupie, le maltraite et, quand sa victime essaie de le tuer, le soumet aux cruels supplices dont il a l'habitude.

Shahadildin, prince de Damas. Une vieille, qui vit de l'exploitation de la piété des gens et à qui, à la demande du clergé, on a défendu de continuer son métier, veut se venger. Maugraby, vêtu en arménien, loue ses services et lui fait concevoir l'espérance qu'il l'épousera et qu'il mariera aussi sa petite-fille à un prince. Prenant alors la forme d'un rabbin, il donne au juif Samuel. trésorier du roi de Damas, la preuve des prévarications des administrateurs des fondations pieuses; on les punit et on rase leurs maisons. (N° 239.) Mais le calife, poussé par les condamnés, évoque l'affaire comme étant de son ressort et veut faire mettre à mort le roi de Damas, dont un des parents du vizir du calife convoite l'emploi. Grâce à Maugraby, la vieille prouve au roi qu'elle a des pouvoirs surhumains; elle pourra donc le sauver. Pour cela, elle fait revenir un chapelet que le roi avait enfermé après en avoir marqué les grains. En échange de son salut, il consent à ce que son fils épouse la petite-fille de la vieille. Maugraby se rend à Bagdad, et pêche un poisson comme en convoite la fille malade du calife; mais une arête l'étouffe et Maugraby, qui, sous l'apparence d'un bouffon, s'est introduit au palais et y a fait des cures, est appelé et guérit la princesse; il obtient en échange la vie du roi de Damas. Quand le prince de Damas a épousé la petite-fille de la vieille, Maugraby s'est fait promettre le premier fils à naître pour l'adopter, puisque son mariage projeté avec la grand'mère ne lui donne pas l'espoir d'avoir une descendance. Au temps voulu, Maugraby enlève l'enfant en le mettant dans un panier, qui n'est autre chose que la vieille transformée et le soumet à tous les sévices accoutumés.

Sœur des planètes. Quand les princes se sont raconté leur histoire, ils se rendent auprès de l'ara, qui leur fait part de ses aventures. Cet oiseau était la fille unique du roi d'Egypte. Elevée d'abord par une musulmane, elle est tombée ensuite aux mains d'une gouvernante qui n'est qu'une émissaire de Maugraby et qui la persuade de se livrer à des pratiques de sorcellerie. Ainsi, elle se procure des songes agréables au moyen de bouquets et elle fait venir un génie — c'est Maugraby — dont elle s'éprend. Elle rompt avec le mahométisme en brûlant le Coran et, au moment où se célèbre son mariage avec un cousin, Maugraby l'enlève magiquement. Transportée en son château, elle assiste à des scènes de débauche, dont elle ne sait si ce sont

des rêves et qui ont pour but de la corrompre. Avertie en songe par sa première maîtresse, elle profite d'une absence de Maugraby pour mander un génie qui, moyennant qu'elle lui rende la liberté, lui explique comment elle pourra détruire les enchantements de Maugraby. Celui-ci revient, la change en oiseau sans lui faire perdre la raison et ne lui rend sa forme humaine que pour la nuit.

Naissance de Maugraby. On se concerte alors pour tenter le salut. La princesse raconte que Yandar, reine des génies, petite-fille de Kokopilesobe (nº 25), a épousé un orphelin d'Harenaï, ville d'Afrique, nommé Hal-il-maugraby, après lui être apparue en songe ; ensemble, ils ont fondé le Dom Daniel, qui est une vaste école de sorcellerie. De leur mariage est né Maugraby, qui, en s'emparant surtout de fils de roi et les corrompant, s'efforce d'étendre son empire sur le monde entier. Pour triompher de lui, il faudra, sans se laisser ébranler par les épreuves, soif, faim, fatigue, chaleur, et sans succomber aux prestiges qui semblent offrir tout ce qu'il faut pour satisfaire ces besoins, se rendre au lieu où, dans la cuisse d'un mouton, se trouve le talisman de la vie de Maugraby (nº 100), et prendre à un colosse d'or son anneau et une urne qu'il tient sur ses genoux et où sont déposées les cendres de Hal-il-maugraby et de Yandar. En les mêlant avec celles de Maugraby, on fera cesser les enchantements et on rendra la forme humaine à des milliers de malheureux que le magicien avait changés en brutes.

Pour arriver à ce résultat, il faut saisir d'abord un oiseau de Salomon, dont les plumes ainsi que le corps et le cœur, réduits en cendres, permettent de se transporter partout et de vaincre les charmes. Arrivés au dôme, les princes devront ne pas se laisser tromper par des prestiges effrayants, qui protègent différentes portes, dont chacune devra être gardée; la flèche, notamment, dont le chef de l'expédition, Habed, sera menacé, ne pourra rien contre lui.

Les princes font ce qui leur est dit. Tout réussit. Maugraby revient; on le brûle et ses cendres, mêlées avec celles de ses parents, font cesser les enchantements et détruisent le Dom Daniel.

Les gens rendus à leur forme naturelle reprennent ce qui leur appartenait. Le reste est pour Habed. Grâce à ces trésors, le retour se fait sans difficulté. En Syrie, la princesse est accueillie affectueusement; elle écrit à son père pour lui demander son pardon ; au lieu de répondre, il le lui apporte en personne. Consciente de sa déchéance, elle fait à la Mecque un pèlerinage sous la direction de Habed ; au retour, ils se marient.

Benfey, 412 et 496.—Burton, **8**, 238, 242 et 274 et **12**, XVI.—* Southey, Thalaba the destroyer.—Wächter, Ueber Robert Southeys orientalische Epen. Halle, 1890, 19-20.—* A. J. Church, Stories of the Magicians : Thalaba and the Magicians of the Domdaniel, Rustem and the Genii, Kehama and his Sorceries. London, Seeley. 1886. Post-8. 310.

On a toujours cru que ce conte est tout entier de l'invention de Cazotte (Biog. de Michaud, 1re édition, s. v., 478; Loiseleur, M. N., XXXI; Collin de Plancy, Rapilly, **1**,VIII.) Quand Hammer (**1**, XXXVII) affirme que c'est une imitation embellie de la traduction de Galland, il semble bien vouloir dire la même chose. Habicht (**12**, XXIII; cfr. **13**, XXXII-XXXIII et 314) rapproche le conte de Bénazir (nº 100), qui ressemble, en effet, au nôtre, mais que Cazotte n'a pu connaître, puisqu'il a paru pour la première fois dans la traduction de Gauttier; à moins que Chavis ne lui ait narré quelque histoire de ce genre. (Cfr. Burton, **8**, 242.) En tout cas, Maugraby est le seul conte de la Continuation qui ait été admis dans l'édition des œuvres complètes de Cazotte (1816) : l'éditeur doit avoir eu des raisons pour mettre cette histoire à part.

253. — *Le médecin juif.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — Y.

2. — α, **1**, 85.— β, **1**, 92.— γ, **1**, 170.— δ, **1**, 187.— ε, **2**, 186.— ζ, **2**, 73.

3. — Galland, **4**, 187. — Caussin, **3**, 2. — Destains, **2**, 252. — Gauttier, **2**, 249 et **7**, 369. — Habicht, **3**, 175. — Loiseleur, 197. — Scott, **2**, 284. — Lane, **1**, 320. — Mardrus, **2**, 68. — Weil, **1**, 175. — Burton, **1**, 265. — Payne, **1**. — Henning, **2**, 41.

Le médecin juif soigne un jeune homme et s'aperçoit qu'il a été battu et qu'on lui a tranché la main droite.

C'est le fils unique d'un homme qui a neuf frères sans enfants. Entendant toujours vanter le Caire, il désire accompagner ses oncles et va jusqu'à Damas, où il se lie avec une jeune fille, qui vient le voir dans son magasin. Un jour elle lui en amène une autre et lui demande s'il ne la trouve pas

plus belle qu'elle. Il en convient et elle la lui laisse; mais, le lendemain, il lui arrive de la pousser et sa tête tombe. Il l'enterre et se réfugie au Caire, où il reste plusieurs années. Revenu à Damas, où il avait continué de payer le loyer de sa maison, il trouve un collier enterré et le fait vendre. Le chef du marché le met à l'épreuve en lui indiquant un prix inférieur à la valeur, qu'il accepte [1]. Il est dénoncé au magistrat qui croit qu'il l'a volé et qui lui fait couper la main. Mais le gouverneur de Damas le mande et lui avoue qu'il s'agit de sa fille, qui s'est corrompue pendant un séjour qu'elle a fait en Egypte [2]; elle a, à son tour, corrompu sa sœur et l'a amenée un jour au jeune homme. Pour le dédommager, il lui donne en mariage une de ses filles, qui n'est pas la sœur germaine des autres.

Encadré dans le n° 105.

Merveilles.

Nos 254, 255 et 256.

254. — *Le trésor de Tolède.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 416.—β, **2**, 97.—γ, **2**, 86.—δ, **2**, 345.—ε, **7**, 153.
— Gorguos, **2**, 67-70 et 286-287.
— Sedira, * 1re édit., 194-196; 2e, 247-249.
— * Raux, 51-52.

3. — Hammer, **3**, 275.—Weil, **2**, 325.—Burton, **3**, 223.—Payne, **3**.—Henning, **6**, 157.
— Rev. d. trad. pop., **4**, 232-233. (Traduction par Basset.)

---

(1) Cfr. Dunlop-Liebrecht, 415 et Cabinet des fées, **22**, 159.
(2) Cfr. Bibliog. arabe, **5**, 213.

4. — Les auteurs cités et traduits par R. Basset, La maison fermée de Tolède. Oran, imp. Fouque. In-8. 19. (Tirage à part du Bull. de la Soc. d'archéol. et de géogr. d'Oran, 1898.) C. R. Romania, **28**, 155. — Ibn Rosteh, Bib. geog. ar., **7**, 79. — Tornberg, Ibn-el-Athiri Chron., **4**, 449. — de Slane. Ibn Khal., **3**, 479 et suiv. — Carra, Abrégé d. merv., 121-122.

A Tolède, il y avait un palais fermé, auquel chaque roi ajoutait une serrure. Le 25e, qui était d'une autre famille, exige qu'on l'ouvre. On y trouve des images de cavaliers arabes et une inscription annonçant la conquête du pays l'année où on l'ouvrirait : ce qui se réalise.

Enumération des trésors conquis : un psautier grec; d'autres livres; une poudre pour transmuter les métaux; la table de Salomon; le miroir où ce roi voyait tout ce qui se passe dans le monde, etc.

Burton, **8**, 136. — Oestrup, 109. — Knust, El conde Lucanor, 329. — * Lope de Vega, Bamba. — Eichendorff, Herkules'Haus. — Rev. d. trad. pop., **13**, 705. (Calderon.) — Zeit. f. rom. Philol., **5**, 140-141.

Damîri, **2**, 80. — Athir, **4**, 440. — Al-Makkari, Analectes, **1**, XXXIII, 154-155, 157, 167, 171 et 172. — Dozy, Recherches, 2e édit., **1**, 41, 58 et 63. — Pons, Ensayo, 33 (nos 36 et 37), 235, 237, 382 et 411. — Mélusine, **9**, 69. — Man. Berlin, **20**, 125, 1, l. 1 et 138, 2, l. 7 et 9. — Cfr. no 228 de Syntipas.

255. — *Les Pyramides.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 578. — β, **2**, 235. — γ, **2**, 281. — δ, **3**, 69.

3. — Hammer, **3**, 365. — Weil, **4**, 70. — Burton, **4**, 67. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 65.

4. — Ibn Batoutah, édit. Defrémery et Sanguinetti, **1**, 82-33 [1]; cfr.

[1] Le procédé pour briser les pierres des pyramides a consisté à les asperger de vinaigre quand on les a chauffées, comme l'a fait Annibal. (Tite-Live, 21, 37. — Rev. d. trad. pop., **6**, 192.)

Annales d. voyages, **134**, 179. – Carra, Abrégé d. merv., 210-211 (Mélusine, **9**. 70 et 91; Journ. d. sav., 1899, 78 et 276-277.) – Rev. d. trad. pop., **13**, 236-237. — Norden, Egypte, édit. Langlès, **3**, 300-306; cfr. 278-279 et 306-308; Goldziher, Abhand., **2**, LXIX.

Ma'moûne ne peut réussir à faire démolir les pyramides, où il cherche des trésors. On parvient seulement à pratiquer une ouverture, où on trouve autant d'argent qu'on en a dépensé pour l'entreprise.

Comment les pyramides ont été bâties et curiosités que, selon les anciens, elles renferment.

Vers qu'elles ont inspirés.

Burton, **8**. 136.— W. Irving, Alhambra, 82.

Pour les pyramides, voir de Slane, Ibn Khal., **1**, 520 et **3**, 117-118. – Hist. de l'expédition d'Egypte, **3**, 367-371. — De Sacy, Mag. encyclop., 6e année, **6**. 116-503.—Man. Paris, 398, nos 2274-2277.—Brockelmann, Gesch. d. arab. Litt., **1**, 478-479.— Man. Munich, Aumer, 165, no 412.— Man. Berlin, **19**, 482.—* J.-J.-L. Bargès, Traditions orientales sur les Pyramides. Marseille, 1841. In-8. – * Pasig, Pyramiden-Sagen. (Beilage z. allg. Zeit, no 33 de 1893.)

Pour les merveilles de l'Egypte en général, voir au chapitre des Légendes.

256. — *L'oiseau rokh.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**. 585. — β, **2**, 242. — γ, **2**, 291. — δ, **3**, 80.

3. — Hammer, **3**, 377. — Lane, **2**, 538 et **3**, 96. – Burton, **4**, 84. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 83.

4. — Ibn al Wardi (Lane, **3**, 96.) — Damîri, **1**, 333. (Rev. d. trad. pop., **15**, 146-147.)—Bochart, Hierozoicon, **2**, 851. — Mous., **2**, 101-102.

Le voyageur 'Abd al Rahmâne du Magrib voit un dôme dans une île de la mer de Chine : c'est un œuf de rokh. On le brise avec beaucoup de peine et on en tire un petit; la couleur de la barbe des vieillards qui en mangent devient noire de blanche qu'elle était sans plus jamais changer, soit parce qu'on avait employé du bois de jouvence (1), soit par la vertu de la chair du petit rokh. Quand les navigateurs s'éloignent, le vieil oiseau jette contre eux un rocher, mais ils réussissent à l'éviter.

'Abd al rahmâne conserve un morceau de plume pouvant contenir une outre d'eau.

N° 373. — Yule, Ruc's quills (Academy, **25**, 204-205.) — * R. Hughes, The Roc's Egg. (Cosmopolitan, septembre 1898)?

Miracles (2).

Nos 257 et 258.

257. — *Le rêve de Ma'moûne.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 528. — β, **2**, 182. — γ, **2**, 206. — δ, **3**, 10.

3. — Hammer, **3**, 335. — Lane, **2**, 457. — Weil, **4**, 61 — Burton, **3**, 397. — Payne, **4**. — Henning, **7**, 147.

Réduit à la misère, Aboûl Hassan le ziyâdite reçoit d'un pèlerin un dépôt de 10,000 dirhems, qu'il pourra garder si le déposant ne revient pas.

(1) Ainsi traduit Lane, dont le texte portait sans doute la bonne leçon de de شباب au lieu de نشاب, qui ne donne pas de sens. Cette leçon est confirmée par le passage du Moustatraf.

(2) Cfr. nos 349 et suiv.

Il paie ses dettes ; mais le pèlerin, qui a appris la mort de son père, renonce à son voyage et réclame le dépôt. Aboûl Hassan le remet au lendemain, sous prétexte qu'il l'a porté ailleurs en lieu plus sûr. La nuit, il est si tourmenté qu'il finit par sortir quoique, plusieurs fois, son esclave le retienne. Il rencontre des gens qui le cherchent de la part du calife Ma'moûne, que le prophète a averti en rève d'aider Aboûl Hassan. Il lui donne 10,000 dirhems pour le pèlerin, 10,000 pour lui et 30,000 afin qu'il puisse s'équiper et comparaître à l'audience : là, il le nomme cadi d'un quartier de Médine. Quant au pèlerin, il reconnaît que ce n'est pas son argent qu'on lui rend et, apprenant l'histoire, en fait cadeau à Aboûl Hassan.

258. — *Le rève du trésor.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 530. — β, **2**, 184. — γ, **2**, 209. — δ, **3**, 13. — ε, **8**, 188. — Gorguos, **2**, 97-100 et 298-299.

3. — Hammer, **3**. 337. — Lane, **2**, 460. — Weil, **4**, 46. — Burton, **3**, 401. — Payne **4**. — Henning, **7**, 152.

4. — Tam., **2**, 162-163. (D'après Tanoûhi.) — * Ishaqi (Rev. d. trad. pop., **14**, 111.). — Roûmi (Orient u. Occid., **2**, 585.). — N° 152 de Syntipas.

Un homme riche de Bagdad se ruine par sa faute. Obéissant à un songe qui lui promet fortune au Caire, il s'y rend. S'endormant dans une mosquée d'où partent des voleurs pour piller une maison voisine, il y est surpris debout, battu et jeté en prison. Quand il s'explique au wâli, celui-ci se moque de lui, disant qu'il a aussi rêvé trois fois qu'à Bagdad il trouverait un trésor enfoui dans telle maison. C'est celle du Bagdadien, qui, grâce à un secours du wâli, retourne chez lui et prend le trésor.

Burton, **8**, 136. — J. Grimm, Kleinere Schriften, **3**, 414-428. — Gödeke, Orient u. Occid., **2**, 585. — Liebrecht, Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **15**, 401

ou Z. Volkskunde, 93. — Tille, Zeit. f. Volkskunde, **3**, 132-136; trad. dans Rev. d. trad. pop., **6**, 399-402. — * Sébillot, Les travaux publics et les mines dans les traditions populaires. — V. Chauvin, Le rêve du trésor sur le pont dans Rev. d. trad. pop., **13**, 193-196 et à part. C.-R. Romania, **28**, 156; Luzac's Oriental List, **9**, 207; D.-D., Rev. bibliog. belge, **10**, 535. — R. Basset, Rev. d. trad. pop., **14**, 111-112. — De Cock, *ibidem*, **15**, 294-296. — Meletaon, 568-575. — Cfr. n° 442. — Djahiz, Beautés et antithèses, 88-90.

259. — *Moradbak.*

3. — Caylus, **7**, 289. — Palmblätter, **3**, 42-61, n° 79. — Taus. u. e. Tag, **8**, 199.

Le roi de Perse Hudjiadje souffre d'une si terrible insomnie qu'il en devient cruel; il a notamment jeté en prison le sage Aboumélek, qui a voulu l'empêcher de donner cours à ses mauvais sentiments. Le roi demande au geôlier Fitéad de lui procurer un conteur, car il lui semble que sa profession le met à même d'entendre beaucoup de choses. Fitéad, ne réussissant pas dans le délai qui lui est accordé, veut s'enfuir; mais sa fille Moradbak s'offre à remplir le rôle de conteur et parvient à le convaincre que, malgré son jeune âge, elle a les facultés nécessaires.

C'est qu'en effet, elle a découvert par hasard le cachot d'Aboumélek et a adouci son sort par de menus bienfaits; reconnaissant, il l'a instruite et lui a conté des histoires. Il l'engage à tenter l'aventure et promet de lui enseigner d'autres contes encore.

Le roi, charmé de ses récits, fait rentrer Aboumélek en grâce et épouse Moradbak.

Cadre des contes de Caylus. — Bibl. d. romans, août 1777, 9. — Benfey, 56. — Benfey, Ausland, 1859, 568 ou Kleinere Schriften, **3**, 196-205 et 211.

260. — *Mouhammad de Damas et Sa'îd de Bagdad.*

1. — FF.

261. — *Mouhammad ibn 'Abdallâh al Qaïrouwâni.*

1. — Les trois man. des Cent et une nuits. (Rev. d. trad. pop., **6**, 449.)

2. — * Houdas, Chrestom. maghrébine, 1-3. (Fragment.)

3. — Traduction de ce fragment, Rev. d. trad. pop., **6**, 455.—Gaudefroy-Demombynes, n° 2.

Il s'agit des mésaventures d'un fils qui ne tient pas compte des trois conseils de son père.

Pour les conseils, voir n° 136 de Syntipas.

M. Gaudefroy-Demombynes va publier une traduction complète des Cent et une nuits. Nous nous bornons donc, pour les Cent et une nuits, à renvoyer à ce travail.

262. — *Mouslama ibn 'Abd al Malik.*

1. — Man. 1 des Cent et une nuits. (Rev. d. trad. pop., **6**, 450.)

3. — Gaudefroy-Demombynes, n° 18.

263. — *Naama et Naam.* (1)

1. — Man. égyptiens.— F F..

2. — α, **1**, 404.— β, **2**, 51.— γ, **2**, 25.— δ, **2**. 266.— ε, **7**, 4.

3. — Caussin, **9**, 117.— Pourrat, **4**, 211.— Habicht, **13**, 130 et 316.— Lane, **2**, 170.—Mardrus, **5**. 151.—Weil, **2**, 282.—Burton, **3**, 131.— Payne, **3**.— Henning, **6**. 47.— Hanley, 90.

(1) C.à.d. Ni'ma et Nou'm.

4. — Cardonne, Mélanges, **2**, 1-35. Rapilly, **3**, 214-232: Loiseleur, M. J., 654-659; Gas. Gozzi. **9**, 231-246.) — Cent et une nuits, les 3 man. (Gaudefroy-Demombynes, nº 6.) — Krafft, Man. Vienne, Orient. Akad., 54. CLXX, nº 1.— Nº 61 de Syntipas.

Rabî· de Coufa, père de Naama, achète une esclave et sa fille, Naam, qu'il donne en mariage à Naama quand ils sont d'âge. Haggâg entendant parler de la beauté de Naam, veut l'offrir à 'Abd almalik; il envoie une vieille (nº 189), qui, sous prétexte de vouloir y prier, parvient, non sans peine, à pénétrer dans la maison de Naama. Gagnant la confiance de tous, elle obtient un jour de la mère de Naam la permission d'emmener la jeune femme pour visiter avec elle des mosquées et des gens pieux. Elle la conduit à Haggâg, qui l'envoie à Damas, au palais d''Abd almalik, où elle devient malade de chagrin et où la sœur du calife s'intéresse à elle.

A Coufa, Naam tombe également malade, n'ayant rien pu obtenir ni du chef de la garde, ni du gouverneur. Arrive un médecin persan (cfr. nº 376), qui, devenant vite célèbre, est consulté par Rabî· et lui promet de retrouver la femme de son fils. Largement muni d'argent, il emmène Naama, qu'il fait passer pour son enfant et se rend à Damas.

Attirée par la réputation que lui valent son installation, sa science et la beauté de son fils, une vieille vient le consulter pour Naam. Sous prétexte d'horoscope, il tire d'elle tous les renseignements nécessaires, la gagne par de riches présents et obtient qu'elle introduira au palais Naama vêtu en femme.

Elle l'y fait, en effet, pénétrer malgré l'opposition du portier et du chef des ennuques (nº 305) et elle lui dit à quelle porte il doit aller. Mais il se trompe et arrive chez la sœur du calife. (Nº 129.) Celle-ci découvre tout et mande Naam. Survient le calife, qu'elle amène, en lui racontant l'histoire sans lui dire de qui il s'agit, à déclarer qu'il faut pardonner aux amoureux. Elle les fait alors connaître et le somme de tenir sa parole; il s'exécute de bonne grâce.

Retour à Coufa des époux, comblés de cadeaux; le calife garde le médecin à la cour.

Burton, **8**, 135. — Oestrup, 107 et 151.

264. — *Naerdan et Guzulbec.*

3. — Caylus, **7**, 111. — Hartmann, Perlenschnur, **1**, 32. — Taus. u. e. Tag, **9**, 64. — Pourrat. **4**, 378.

4. — Jewâd : Monia Emîn. (Burton. **8**, 274 et 281.)

Un riche joaillier, Hussendgiar, recueille le fils d'un ami et l'élève avec sa fille unique, avec laquelle il a l'intention de le marier. Quand l'âge arrive, on sépare les enfants, et la jeune fille, Guzulbec, fait connaître son amour à Naerdan par le langage des fleurs. Mais il naît un fils à Hussendgiar et Naerdan comprend qu'il ne doit plus se livrer à son amour; il accepte donc d'épouser la fille du beau-frère de son bienfaiteur, Cara Méhémet, dès qu'il sera revenu d'un voyage aux Indes.

Guzulbec, désespérée, recourt à une juive : il se trouve que c'est un magicien, qui prend la forme de Cara Méhémet, disant qu'il a abrégé son voyage parce qu'un ami qu'il a rencontré s'en est chargé et l'a ainsi dispensé de fatigues qui lui pèsent à son âge. Il conduit Hussendgiar et Naerdan à une masure qu'il a transformée en une belle maison, donne à Naerdan la dot réclamée et lui fait épouser une jeune fille, qu'il dit être la sienne. La nuit, Naerdan voit la tête de sa femme se détacher de son corps. On arrête Naerdan; mais le magicien explique tout et obtient de Hussendgiar le consentement au mariage de Naerdan avec Guzulbec; quand Cara Méhémet est de retour, il lui fait accepter la rupture des fiançailles de Naerdan avec sa fille.

Encadré dans le n° 266.— Cfr. nos 376 et suiv.

265. — *Nagm fils de Moudîr.*

1. — Cent et une nuits, les 3 man. (Rev. de trad. pop., **6**, 450.)

3. — Gaudefroy-Demombynes, n° 9.

266. — *Naour.*

3. — Caylus, **7**, 407. — Hartmann, Perlenschnur, **1**, 3. — Taus. u. e. Tag, **9**, 55.

4. — Kalîlah, nº 112.

Le roi sévère mais juste de Cachemire, Naour, devient amoureux d'une favorite, Fatmé; celle-ci s'éprend d'un favori, dont elle cherche à vaincre la réserve en contant au roi, en sa présence, des histoires appropriées à son but. (Nº 264 et 201.) Le favori, qui se tient d'abord sur la défensive (il répond par le conte nº 7), finit par partager les sentiments de Fatmé. Le roi, à leurs regards, découvre l'intrigue et se décide à les faire périr par le poison. Mais, pour cacher sa honte, il veut tout achever en secret et, ayant consulté son vizir, remet l'exécution.

Le vizir, rentrant chez lui, trouve sa fille chérie irritée d'un mauvais procédé de Fatmé; il se laisse aller à lui dire qu'elle va être vengée et à tout lui conter. Arrive un officier, qui apporte les excuses de Fatmé à la fille du vizir. Celle-ci ne peut se retenir de lui confier ce qu'elle sait. Avertis par l'officier, le favori et la favorite se mettent à la tête des mécontents et massacrent le roi et son vizir.

267. — *Le nez coupé.*

1. — Man. de Gauttier.

3. — Gauttier, **7**, 279, IV et 403. — Habicht, **13**, 41 et 315.

Un cordonnier, mécontent que sa femme soit sortie, la lie à un pilier, puis s'endort. Sa voisine, femme d'un barbier, vient lui rappeler un rendez-vous qu'elle a donné et se substitue à elle.

Pendant que sa femme est sortie, le cordonnier l'appelle; la femme du barbier n'ose pas répondre pour ne pas se trahir. Le cordonnier voulant lui apprendre à obéir, lui coupe le bout du nez et le lui met dans la main.

La femme revient, délivre son amie et prie à haute voix Dieu de faire un miracle en sa faveur. Le cordonnier, constatant que son nez est revenu comme avant, confesse son tort et promet d'être dorénavant docile.

Encadré dans le n° 369.

Kalîlah, n° 22 D. — Tawney, **2**, 247-250 et 617-618. — Oesterley, Baitál, 61-66 et 189-191. — Jülg, Siddi-K., 100-102. — Dunlop-Liebrecht, 294, 501 et 539. — Benfey, Kl. Schriften, **3**, 14-19. — Gött. gel. Anz., 1861, 578. — Arfert, Unterschobene Braut, 54-59. — Arch. f. Littg., **7**. 250. — N^lle^ Bibl. d. romans, 2e année, **3**, 1-21. — Esprit d. journaux, 12e année, **9**, 282-283. — Shakesp. Jestbooks, **3**, Gotham, 14-16 et notes, 3-4.

Pour Bédier, 143, note : Djahiz, Beautés et antithèses, 304-307 ; cfr. 301-304. — Tazyîne, 172-173. — Du Couret, Mystères du désert, **2**, 111-118. — Iken u. Kosegarten, Touti Nameh, 79-81.

268. — *Noûr aldîne 'Ali et Dounyâ.*

1. — I (Turc.) — Paris, 622, n° 3646 et 623, n° 3650, 1 ?

269. — *Noûr aldîne Ali.*

1. — Man. de Breslau. — Alger, 427, n° 1553, 14 (J. d. l. Soc. as. ital., 5, 12.)

2. — ε, **12**, 50.

3. — Habicht, **15**, 3. — Burton, **9**, 349. — Payne, **3**. — Henning, **19**, 152.

Un riche marchand de Damas, auquel est né un fils dans sa vieillesse, cède enfin à ses prières et le laisse aller à Bagdad, dont il a entendu vanter

la beauté. Là, Aboû nouwâs le mène au marchand d'esclaves Sa'îd alnahhâs (nº 211), à qui il veut acheter Sitt almilâh ; mais elle a le droit de ratifier la vente et elle le refuse comme d'autres, bien qu'elle l'aime. Elle manque même de mourir d'amour et, grâce à l'entremise d'un marchand, elle consent à se laisser acheter par Noûr aldîne. C'est alors qu'on vient l'enlever pour Hâroûne. Noûr aldîne, qui est ivre, veut retourner chez lui ; la police l'arrête et, au lieu de le reconduire, un officier, Mourâdi, le dépouille et va le tuer, quand un autre, Ahmad, obtient qu'il se contente de le renfermer dans la prison des condamnés à mort.

Quant à la jeune fille, elle se livre à son désespoir et irrite tellement le calife que, plusieurs fois, il jure de la tuer si elle mentionne encore Noûr aldîne. Comme elle s'obstine, Zobéide intervient et le calife consent à l'épargner si Noûr aldîne est assez beau pour justifier cet amour (1); sinon, il la fera mourir en toute justice. On cherche alors Noûr aldîne, mais sans pouvoir le trouver.

On apprend la conquête du Hourâsâne et le calife fait mettre en liberté tous les prisonniers (2). Fadl, frère de Ga'far, délivre Noûr aldîne, qui était en prison depuis un an et qu'on allait oublier. Mourâdi, craignant d'être dénoncé, le reprend le lendemain, disant que c'est un voleur ; mais, sur l'intervention d'Ahmad, il consent à le lui laisser emmener hors ville.

Noûr aldîne trouve asile chez le vieux serviteur d'une mosquée. Sitt almilâh, qui a obtenu du calife un délai d'un mois pour procéder elle-même aux recherches, ainsi que tout l'argent nécessaire, arrive par hasard à cette mosquée. Installée chez le vieillard, elle festoie et veut un jour lui faire boire du vin. Elle triomphe de ses scrupules en disant que le vin provient du raisin et du miel, qui sont permis ; que Dieu est miséricordieux ; que tous, musulmans, juifs et chrétiens, en boivent. Il cède enfin et va en chercher chez un juif, qui lui fournit aussi un luth. (Nº 58.)

Le vieillard, trop ivre pour faire une course, appelle Noûr aldîne, qui reconnaît son amie.

Elle obtient du calife la permission d'employer le délai qui lui a été

(1) Bag o Bahar, 106-107.

(2) Nos 64 (Habicht, **13**, 15), 73 (Habicht, **6**, 61), 120, 217 (Lille, **4**, 52) et 433.— Tawney, **2**, 385.— Bag o Bahar, 106.— Dunlop-Liebrecht, 7.— Rohde, d. griech. Roman, 373.

accordé, à soigner Noûr aldîne et lui rendre sa beauté, que ses malheurs ont altérée. Le délai expiré, le calife reconnait que la jeune fille a raison. Il s'attache Noûr aldîne, fait exécuter Mourâdi et récompense Aḥmad ainsi que le vieillard.

270. — *Noûr aldîne et Sams aldîne.*

1. — Man. égyptiens. — A.— B.— C.— I.— FF.

2. — α, **1**, 54.— β, **1**, 58. — γ, **1**, 117.— δ, **1**, 125.— ε, **2**, 4.— ζ, **1**. (Journ. d. sav., 1817, 681.)

— * A. Cherbonneau [1]. Histoire de Nour-ed-dine et Schems-ed-dine, tirée des Mille et une Nuits; le texte arabe, ponctué à la manière française, et suivi d'un appendice où l'on a expliqué les difficultés grammaticales, les arabismes et les étymologies. Paris. 1852. In-12. (Journ. asiat., 1853, **2**, 126.)

— * Histoire de Chems-Eddine et de Nour-Eddine, extraite des mille et une nuits, expliquée d'après une nouvelle méthode par deux traductions françaises, l'une, littérale et juxtalinéaire, présentant le mot-à-mot français en regard des mots arabes correspondants; l'autre, correcte et précédée du texte arabe; par M. Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, etc. Paris (imp. impériale) Hachette, 1853. In-18. 6 $^1/_9$ feuilles. 5 fr.

— Un compte-rendu d'Edouard Thierry, * Moniteur universel du 15 avril 1856, nous fait penser qu'il y a une édition de 1856.

— * Histoire de Chems-eddine et Nour-eddine, extraite des mille et une nuits, expl. par deux traductions françaises par Cherbonneau. Paris, 1862. In-12.

Catalogue Calvary nº XXVII, 17, nº 578.

— * Histoire de Chems-Eddine... une méthode nouvelle.... Paris (imp. Lahure) Librairie L. Hachette et Cie. 1868. In-18 jés. 219.

Le titre comme l'édition de 1853, ci-dessus.

(1) Toutes ces éditions de Cherbonneau présentent des altérations considérables. (Rev. d. trad. pop., **11**, 150.)

— Y a-t-il une édition de 1869? (Rev. d. trad. pop., **11**, 150.)

— * Histoire de Chems-Eddine et Nour-Eddine, extraite des Mille et une Nuits, ponctuée à la manière française et accompagnée de l'analyse grammaticale des mots et des formes les plus difficiles par M. Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, membre de la Société asiatique. Paris (imp. nationale) librairie Hachette et Cie. 1893. In-16. 69.

— * Ed. Vitale. Vocabolario di tutte le parole che esistono nella storia di Sceins-ed-Djn e Nur-ed-Djn estratta dalle Mille e una notte. Napoli. 1889. In-8. 27.

3. — Galland, **3**, 195 — Caussin, **2**. 244.—Destains, **2**, 50.— Gauttier, **2**, 106 et **7**, 368.—Habicht, **3**, 45 et **13**, 300.—Loiseleur, 148.—Scott, **2**, 115. — Lane, **1**, 230.— Mardrus, **1**, 249.—Weil, **1**, 119.— Burton, **1**, 179.— Payne, **1**.— Henning, **1**, 165.

— * Histoire de Noureddin-Ali et de Bedreddin-Hassan. Conte arabe tiré des Mille et une Nuits. Paris (Coulommiers, imp. Brodard et Gallois) Librairie Hachette et Cie 1888. In-12. 71. Avec grav. 40 cent. (Bibliothèque des écoles et des familles.)

— * 2e édition. 1889.

— * Clouston, Arabian poetry for English readers. Glasgow. 1880. (Contient la traduction de quelques vers de notre conte.)

Deux frères, Sams aldîne et Noûr aldîne Ali, ministres du roi d'Egypte, font le projet de marier les deux enfants qu'ils espèrent voir naître de leur futur mariage; mais ils se disputent au sujet de la dot si vivement que Noûr aldîne, irrité, quitte en secret le pays. Recueilli par le vizir du roi de Basra, il épouse sa fille et est nommé vizir.

Pendant ce temps, Sams aldîne, qui avait fait en vain chercher son frère, se marie et il lui naît une fille le jour même où vient au monde Badr aldîne, fils de Noûr aldîne.

Badr aldîne est élevé avec soin et présenté à la cour. Son père, sentant approcher sa fin, lui dicte son histoire, que Badr aldîne coud dans ses vêtements. Quand le vizir est mort, le roi fait mettre les scellés et mande Badr aldîne. Celui-ci, prévenu par un esclave (cfr. no 58), s'en va et se rend d'abord à la tombe de son père; là, un juif lui achète pour mille dînars

toutes les marchandises des navires de Noûr aldîne qui sont encore en mer. Il s'endort à la tombe: une djinne l'aperçoit et est frappée de sa beauté, qu'elle vante à un djinn qu'elle rencontre. Le djinn lui répond qu'il y a en Egypte une fille plus belle encore : celle de Sams aldîne, qui l'a justement refusée au roi d'Egypte, parce qu'il se croit lié par sa promesse à son frère, dont il vient d'apprendre le sort. Le roi, irrité, a ordonné que la jeune fille épouse un affreux bossu.

Les djinns, ne parvenant pas à se mettre d'accord, conviennent d'emporter Badr aldîne au Caire, pour faire la comparaison (1). Au Caire, on éveille le jeune homme et on lui dit de se mêler sans crainte aux gens de la noce : il n'aura qu'à puiser dans sa poche (2) pour faire ses largesses à tout le monde. Pénétrant dans la salle, il excite l'admiration de tous. Il assiste à la présentation de la fiancée dans sept toilettes différentes (3); quand on le renvoie, la djinne lui dit de rentrer et lorsque le bossu s'est rendu au lieu de repos, elle l'effraie en se métamorphosant en différents animaux, le met la tête en bas et lui intime, sous peine de mort, l'ordre de ne pas bouger avant l'aurore (nº 19).

Entretemps, Badr aldîne se présente à la fiancée et, suivant les instructions de l'esprit, lui dit qu'on s'est joué du bossu et qu'on ne l'a employé que pour détourner le mauvais œil. Elle l'accueille et il se dévêt en partie, laissant à côté son argent et les vêtements qu'il a ôtés.

Pour que l'aurore ne les surprenne pas, les deux esprits se mettent en devoir de rapporter Badr aldîne chez lui; mais Dieu permet aux anges de tuer le djinn par une flamme de feu; la djinne, effrayée, craint d'aller plus loin et dépose son fardeau à Damas.

Badr aldîne, à son réveil, parle aux gens de son voyage extraordinaire; on le prend pour un fou et il se voit contraint d'accepter l'adoption d'un pâtissier, dont il apprend le métier.

Au Caire, la jeune femme explique tout à son père, qui, considérant l'argent laissé par Badr aldîne comme une dot suffisante, regarde le mariage comme valable; à la lecture des papiers, il découvre que c'est son neveu.

(1) Nº 120. — Chavis, Cabin. d. fées, **38**, 180.

(2) Rev. d. trad. pop., **13**, 414. — Clouston, **1**, 122. — Cfr. nº 154.

(3) Nos 21, 111. (ε, **12**, 419 et Habicht, **15**, 191) et 277. — Rosenzweig, Jos. u. Sul., 205-206. — Forster (Bibliog. ar., **4**, nº 211), XXXII. — Zotenberg, Notice, 175-176 ou tirage à part 9-10.

Il fait mettre de côté ses affaires et, quand naît plus tard un fils, 'Agîb, il donne tous ses soins à son éducation.

L'enfant irritant ses condisciples à l'école par son orgueil, le maître leur conseille d'exclure de leurs jeux celui qui ne saurait dire les noms de son père et de sa mère. (N° 21.) 'Agîb ne peut répondre et Sams aldîne, décidé par cet affront, se met à la recherche de Badr aldîne. Il passe à Damas, où une rencontre fortuite entre 'Agîb et son père commence à faire parler la voix du sang (n° 8); il mange chez son père une confiture de grenade et quand celui-ci le suit éperdu, son air égaré le trouble et il le blesse à la tête en lui jetant une pierre. Sams aldîne se rend ensuite à Basra; il en ramène la veuve de Noûr aldîne et retourne en Egypte en passant par Damas.

Poussé par le remords et la voix du sang, 'Agîb va voir Badr aldîne; il mange chez lui de la confiture, tellement qu'à son retour, il déprécie le même mets que lui offre sa grand'mère et qu'elle sait seule préparer ainsi que Badr aldîne. Irritée, elle obtient des aveux de son petit-fils et fait chercher de ce mets; en le recevant, elle reconnaît qu'il a dû être préparé par son fils [1]. Pour amener une fin plaisante, on fait démolir la maison de Badr aldîne (n° 239), on l'amène de force mais sans lui faire de mal, on l'enferme garrotté dans une caisse et on lui dit qu'il va être mis en croix pour avoir oublié le poivre dans sa confiture.

Quand on arrive au Caire, Badr aldîne est endormi. Sans l'éveiller, on l'habille comme au jour de son mariage et le vizir fait tout disposer dans la chambre comme ce jour. A son réveil, sa femme l'accueille comme s'il venait de sortir; il ne sait s'il rêve actuellement ou si ses aventures ne sont qu'un songe : seule, sa blessure à la tête le fait douter. Mais on lui dit enfin que ce n'est qu'une épreuve pour constater son identité et tout le monde se reconnaît.

Burton, **8**, 78, 132 et 269. — Oestrup, 150. — Réc. égyptienne, 8 et 10.— Mém. de l'Acad. des Ins., **10**, 60. — Mercure de France, **31** (1808), 399-400. — Zeit. d. V. f. Volksk., **6**, 50-51.

[1] Loiseleur, M. N., XIX et 170. — Tawney, **1**, 567. — Archiv. f. Littg. **15**, 16 et suiv. et 449 et suiv.

Le nom de la divinité et les génies. Nos 6, 21, 25, 117, 212, 233 et 241. — Réc. égyptienne, 17-18. — Basset, Contes berb., 172; Les aventures merveilleuses de Temim ed dâri, 8-9; Rev. d. trad. pop., **14**, 33-34 et 480-481. — * Lydia Einssler, der Name Gottes und die bösen Geister im Aberglauben der Araber Palästina's. (Zeit. d. deut. Pal. Ver., **10**, no 3). — Cfr. Liebrecht, Gervasius, 45. — G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 398. — Wend., 137-138.

Le chant des anges. Nos 13, 21, 212, 233 et 241; cfr. no 77. — Qalyoûbi, 50-51.

Pour la flèche de feu, nos 13 et 21. — Coran, 15, 18 et 37, 6 et suiv. — — Man. Berlin, **20**, 110, 1. — Qal., 50-51. — Trumelet, Saints de l'Islam, 72-73.

271. *Noûr aldîne et Miryam.*

Bibliogr. ar., **5**, 52.

272. — *Nourgehan et Damaké.* *(Talismans.)*

3. — Caylus, **8**, 7. — Hartmann, Perlenschnur, **1**, 113. — Taus. u. e. Tag, **9**, 125. — Valentine, Eastern Tales, 341.

Le roi mogol se sentant vieillir prend du poison pour que son fils, Nourgehan, monte sur le trône.

Le nouveau roi veut régner avec autant de justice que son père. On lui conseille de prendre pour vizir un homme désintéressé, Imadil Deulé, qui, ayant soumis la Perse, sauve Chiras du pillage en promettant compensation à ses troupes. Mais il n'a rien à leur donner. Il fait creuser un trou d'où il a vu sortir un serpent et trouve un trésor et des étoffes qui le tirent d'affaire. Le tailleur du dernier gouverneur ayant été mandé pour faire de ces étoffes des uniformes d'officiers se croit menacé, car il est un peu sourd; il avoue qu'il a encore en dépôt des habits de l'ancien gouverneur, qu'il restitue (1).

(1) Fâkihat, no 10.

Nourgehan refuse de le prendre pour ministre, puisqu'il a fait preuve d'imprévoyance et que le hasard seul l'a tiré d'embarras.

Nourgehan s'intéresse aussi à un vieux potier, dont la piété le touche, et, sur sa demande, il ordonne à tout officier de prendre un pot chez lui, de le lui payer comme il l'exigera et de faire ce qu'il dira. Il réclame un jour un sequin, puis mille au vizir avare, exige qu'il mette le pot à son cou et qu'il le porte, lui, le potier, devant le roi. Averti ainsi de l'avarice de son ministre, le roi le destitue.

Parcourant ses états pour y faire régner la justice, il visite des Tartares, voisins de ses provinces, qui lui font fête. Il devient amoureux chez eux d'une jeune fille, Damaké, qui, quoique l'aimant aussi, lui résiste, racontant l'histoire de cette femme qui, pour échapper au grand lama, s'est précipitée d'un rocher. De même religion que le roi, Damaké veut d'ailleurs bien l'épouser si on lui reconnaît les qualités nécessaires. En attendant, elle consent à l'accompagner sous la garde de ses parents.

Pour montrer son mérite (1), elle fait convoquer douze savants, devine victorieusement leurs énigmes et leur en propose une aussi (le bain; l'eau; l'œuf; l'arbre qui est l'année (2); la langue d'un homme qui se plaint; la médisance; le regard; la sauterelle (3); la châtaigne; la quenouille; le figuier; l'amour maternel.) Elle fait preuve ensuite de talents musicaux.

Le roi voulant lui faire présider le conseil, elle refuse et lui propose comme ministre Diafer (Ga'far), qui réside à Balk. Mais, dès son arrivée, le roi le chasse et il l'eût même fait mettre à mort s'il n'avait craint de déplaire à Damaké : son bracelet de corail l'a, en effet, averti par ses mouvements qu'il y a du poison dans le voisinage (4). Diafer répond que ses ancêtres et lui, toujours au service de souverains, portent du poison dans leur bague pour pouvoir se tuer et échapper ainsi aux cruautés d'un maître tyrannique. Rassuré, Nourgehan prend Diafer comme vizir.

Diafer raconte qu'il a vu à Dioul un autre talisman. Le gouverneur lui ayant offert un rubis, il l'avait refusé par modestie et le gouverneur avait alors jeté la pierre à l'eau. Mais voyant le repentir de Diafer, il avait lancé

(1) Cfr. no 387.

(2) No 207; Hartmann, XCIV.

(3) Damîri, 2, 172. — Qalyoûbi, 117.

(4) D'Herbelot, 802. — Zéïdouna, 119-120 et 392-393; cfr. 408-409.

un poisson d'or, qui avait rapporté le rubis, ne le laissant prendre qu'à son maître ([1]).

Diafer explique aussi que, des nombreux talismans fabriqués par le grand Seidel-Bekir, il ne reste que quatre, soit que les autres aient été détruits, soit qu'ils aient épuisé leur vertu. Ce sont le bracelet, le poisson et un poignard qui rend invisibles le porteur et ceux qu'il désigne. (N° 212.)

Le poisson, donné par Seidel-Bekir à Antinmour, roi des Indes, a été pris par un ancêtre du Gouverneur de Dioul, ministre du dernier roi. Quant au poignard, Antinmour a voulu un jour exiger injustement un tribut de Keiramour. Mais celui-ci reçoit de Seidel-Bekir le poignard, avec lequel son fils, accompagné de quelques hommes, se rend chez Antinmour, lui refuse le tribut, se rend invisible avec les siens et coupe des têtes sans qu'on sache quel est l'auteur de ces massacres. L'Inde se soumet alors à Keiramour. Ce talisman était la veille encore chez un juif de Balsora; mais Damaké le remet maintenant à Nourgehan : c'est qu'elle a tout pouvoir: sa mère, en effet a allaité la fille d'une dive et elle peut l'appeler en coupant une feuille de palmier mâle et en la brûlant ([2]). C'est ainsi qu'elle a pu un jour empêcher la révolte du gouverneur de Dioul et lui prendre le poisson en échange de la vie, qu'elle lui laisse.

Le quatrième talisman est une bague d'acier qui permet de lire dans le fond des cœurs.

Mariage de Nourgehan et de Damaké. Arrivée de la dive Malikatada ([3]).

273. — *Les trois princes et l'oiseau magicien.*

Ci-dessus, 8.

274. — *L'oiseau vert.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 194. — Destains, **6**, 133. — Gauttier, **5**, 116 et **7**, 387. — Habicht, **10**, 69 et 227 et **13**, 307. — Burton, **11**, 100. — Henning, **24**, 5.

([1]) D'Herbelot, 802.

([2]) Cfr. n° 443.

([3]) Autre talisman, n° 276.

Un roi des Indes s'étant un jour vêtu d'une robe rouge pour marquer sa douleur de n'avoir pas d'enfants (nº 18), un nègre lui donne un breuvage, qui lui procure enfin un fils. (Nº 18.) Cet enfant, Hassan, bien élevé et devenu excellent chasseur, poursuit une fois un oiseau vert sans pouvoir l'atteindre ni alors ni le lendemain. Un vieillard [1] lui dit qu'il en trouverait dans les îles du Camphre, mais qu'elles sont inaccessibles.

Il se met néanmoins en route et, au bout d'un mois, arrive à un carrefour. L'un des chemins est celui du bonheur; l'autre, celui du repentir; le troisième est tel que celui qui le suivra ne reviendra probablement jamais. C'est ce dernier qu'il prend et, pendant vingt jours, il triomphe d'une foule de dangers. Arrivé à une ville ruinée, il aperçoit un génie qu'il salue poliment; le voyant embarrassé par son énorme chevelure, il la lui coupe, lui donne de l'eau pour ses ablutions et lui offre ses provisions [2].

Reconnaissant, quoique l'arrivée de Hassan doive amener sa mort, il le transporte, les oreilles bourrées de coton, au pays du Camphre, situé à trois cents ans de voyage. Arrivé dans ses jardins enchantés, il prend six oiseaux verts; mais les gardes le mènent devant le roi, qui ne lui fait don de la vie qu'à condition de rapporter la grappe de diamants des îles noires [3].

Le génie l'y transporte. Un monstre, protégé par ses écailles, les attaque. Le génie s'étant changé en oiseau à bec pointu, crève les yeux de l'animal et, dès lors, le prince peut, sans danger, le blesser à la place qu'il veut et le tuer.

---

(1) *Vieillard qui conseille.* Nos 183, 241, 282, 347 et 375. — Benfey, Pan., **2**, 329. — Tawney, **2**, 288, 389, 452, 461 et 471. — G. de Tassy, Allégories, 445. — Rev. d. trad. pop., **4**, 437. — Jülg, Siddhi-k., 82. — Jour. asiat., 1877, **1**, 167. — Man. Berlin, **20**, 441, 2. — Chalatianz, 12. — Rev. d. trad. pop., **10**, 145. — Gesta, 427. — De Cock et de Mont, Vl. Wondersprookjes, 11, 12, 13, 16, 66, 86, 87, 139, 157 et 260.

(2) *Bons procédés.* Nº 375. — Rev. d. trad. pop., **4**, 535. — Stumme, Tunis, **2**, 62. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 667. — 'Antar, **1**, 86. — Kunos, Turkish Tales, 15 et 61. — Junod, Chants et contes des Ba-Ronga, 311. — — Mélusine, **1**, 214. — Grimm, 9, 42, 44, 46, 57 et 119. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 62.

(3) Rien de plus fréquent dans les contes populaires que l'accumulation de tâches de plus en plus difficiles. Voir, p. ex., Velten, Suaheli, 119-139 (98-111.)

Hassan entre dans le jardin et va prendre les grappes de diamant, quand des géants le mènent au roi. Celui-ci entend en ce moment des acclamations qui lui apprennent qu'on a tué le monstre, qui, chaque année, venait dévorer plusieurs jeunes filles du pays. Il jure de donner sa fille au héros. (N° 181.) Or, c'est Hassan et le mariage se fait. Il obtient la permission d'emmener sa femme. Au bout de trois mois, il retourne chez le roi des îles du Camphre, emportant cent grappes de diamants et d'émeraudes.

Le roi de ces îles lui demande aide contre un énorme vautour, qui, chaque année, lui enlève quelques sujets. Il va emporter la fille du roi, quand le génie se change en aigle et lui enfonce ses serres dans les flancs. Le vautour devient géant : l'aigle veut lui crever les yeux et le géant allait le mettre en pièces, quand Hassan lui coupe les jarrets. Le géant se transforme en serpent; quoique blessé, il peut ainsi mieux combattre. Mais le génie vole au château, se métamorphose en pierre et brise la tête du serpent en tombant. (N° 116.) Hassan, en récompense, épouse la fille du roi et reçoit les oiseaux qu'il désirait.

Retour. Arrivée à la ville en ruines, où l'on retrouve la caravane. Le génie va mourir ; mais il renaîtra dans douze ans si on pratique sur son cadavre les ablutions ordinaires et qu'on prenne soin de sa sépulture. Hassan fait ce que le génie a demandé et rentre chez lui avec son vieux père, qui est venu à sa rencontre.

275. — *L'oiselet.*

Ce sujet a été traité au n° 14 de Barlaam (Bibliog. arabe, **3**, 103.)

Voici quelques additions.

1. — E. — L. — Q. — Paris, 616, n° 3571, 1 ; 624, n° 3655, 19 et 626, n° 3667, 2. — Alger, 428, n° 1553, 15. (J. d. l. Soc. as. ital., **5**, 12). — 3, **5**, app. 8. (Facsimilé.)

3. — Burton, **12**, 104. — Henning, **22**, 118. — Hammer, Osm. Dichtkunst, **2**, 392.

4. — Gawzi, 211, 211-212 et 212. — I'lâm, 148. — Qalyoûbi, 173.

Burton, **12**, 197. — δ, **5**, app., 2 et 7. — Or. Littz., **2**, 341. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 106-107. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 184 et 671. — Romania, **25**, 516-521, 524, 529 et 540-541. — Babrius, édit. Crusius, 51 et 287. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 379.

276. — *L'ʿOumânite.*

1. — Man. égyptiens. — F F. — Berlin, **20**, 68, nº 30.

2. — α, **2**, 526. — β, **4**, 233. — γ, **4**, 346. — δ, **5**, 121. — ε, **5**, 95.

3. — Hammer, **3**, 98. — Lane, **3**, 587. — Mardrus, **9**, 117. — Weil, **2**, 96. — Burton, **7**, 258. — Payne, **9**. — Henning, **16**, 108.

Hâroûne, tourmenté par l'insommie et ne voulant recourir à aucune des distractions que lui conseille Gaʿfar (nº 177), fait, sur son conseil, une petite excursion sur le Tigre. Arrivé à Qarn alsirât, il entend chanter avec tant de perfection qu'il s'introduit dans la maison d'où il a entendu résonner la musique. Un jeune homme d'une extrême pâleur l'y reçoit fort bien et fait chanter devant lui.

C'est le fils d'un riche marchand de l'ʿOumâne, qui, ayant entendu vanter Bagdad et Basra, se rend à Bagdad avec toute sa fortune. Un jour il y voit un palais et apprend qu'il appartient à un vieillard qui fournit du plaisir aux jeunes gens. Il s'y trouve si bien qu'il dépense toute sa fortune, en se livrant à des amusements de plus en plus coûteux, surtout avec la fille du vieillard. Quand il n'a plus rien, celle-ci, éprise de lui, lui fournit l'argent sans lequel on le chasserait. Mais, au bout d'un an, il est trahi par une esclave, qui veut se venger d'avoir été frappée.

Le vieillard renvoie le jeune homme, qui gagne quelque argent à Basra chez un marchand, ancien ami de son père. Ayant amassé cent dînârs au bout de l'année, il achète pour cette somme une bourse de pierreries, qu'un commerçant, arrivé de Bagdad, lui laisse pour ce prix, parce qu'il a pitié de lui et bien qu'il eût pu en demander beaucoup plus.

Dans la bourse se trouve un talisman, qu'il ne parvient pas d'abord à vendre mais qu'enfin un étranger lui prend pour 30,000 dînârs. C'est une

amulette, qu'un sage babylonien avait fabriquée pour guérir la fille du roi de l'Inde de ses maux de tête et qu'elle avait laissé choir dans la mer. Depuis, on la cherche et l'étranger affirme qu'il en aurait donné un million s'il l'avait fallu. En entendant ces mots, le jeune homme éprouve une telle émotion qu'il en devient tout jaune.

Il retourne alors auprès de son amie, qui était tombée dans une langueur mortelle; le père, qui avait promis 100,000 dînârs à qui le ramènerait, l'accueille avec joie et lui donne sa fille en mariage. Hâroûne, de retour chez lui, mande le jeune homme; il lui fait, pour le dédommager, un cadeau qui dépasse ce qu'il a perdu; de joie il retrouve sa couleur naturelle.

Oestrup, 151.

277. — '*Oumar alnou'mâne.*

1. — Man. égyptiens. — A. (finit avec la 282e nuit.) — B. — C. (Seul manuscrit contenant l'épisode d''Âmir et Ġâdir. Voir no 34.). — I. — FF. — Paris, 618, no 3593 (Fragment. Journ. asiat., 1900, **2**, 369.) — Paris, 636, no 3893. (XVIIe siècle.) — Berlin, **20**, 65, no 9101. (Fragment, avec quatre histoires.) — Berlin, **20**, 102-103, no 9141. (Moderne; le héros s'appelle 'Amr.) — Tubingue. * Catalog arabischer Manuscripte in Damascus gesammelt von Wetzstein. Berlin, 1863. No 32. (Ce manuscrit, illustré, contient les nuits 283 à 542 et commence où finit le man. A.) [1]. — Vatican, Script. vet. nova coll., **4**, 2, 549, no 564?

2. — α, **1**, 139. — β, **1**, 150. — γ, **1**, 250. — δ, **1**, 288.

3. — Mardrus, **3**, 5 et **4**, 7. — Weil, **3**, 311. — Burton, **1**, 398 et **2**, 1. — Payne, **2**. — Henning, **3**, 5 et **4**, 5.

(1) Dans ce manuscrit, où le héros s'appelle 'Amr, le récit diffère de celui dont nous donnons le résumé. M. Seybold, à l'obligeance duquel nous devons ces renseignements sur le manuscrit de Tubingue, en prépare une édition, que, vu l'intérêt considérable du texte, on attend avec impatience.

— * Scharkan, conte arabe, suivi de quelques anecdotes curieuses, traduit par Asselan Riche. Marseille, Camoin. 1829. In-12. 240. 3 f.

C. R. G. T(assy), Bullet. de Férussac, **13**, 292-293.— Burton, **8**, 269. — Basset, Rev. d. trad. pop., **13**, 46.

Avant le califat d''Abd al Malik, il y avait à Damas (Bagdad) un roi puissant, 'Oumar alnou'mâne. L'une de ses quatre femmes légitimes lui donne un fils, Sarrkâne, qui devient un héros redoutable et auquel il destine le trône après lui. Mais il a aussi trois cent soixante concubines qui, dans douze châteaux, habitent chacune une des trente chambres des châteaux; l'une d'elles, l'esclave grecque Safiyya, donnée par le roi de Césarée, met au monde deux jumeaux : une fille, Nouzhat alzamâne, dont Sarrkâne apprend la naissance, et un fils, Daw almakâne, dont il ne sait rien d'abord.

L'empereur de Constantinople, Afrîdoûne, demande l'alliance d''Oumar contre le roi de Césarée, qu'il dit vouloir punir parce que des pirates, qui sont ses sujets, ont volé trois pierres précieuses couvertes d'inscriptions talismaniques, protégeant ceux qui les portent contre la maladie : un roi des Arabes les avait trouvées dans un trésor datant du temps d'Alexandre et les avait envoyées à Afrîdoûne.

Sur le conseil du vizir Dandâne, 'Oumar accepte l'alliance, charge son ministre de la direction de son armée et confie à Sarrkâne le commandement de 10,000 cavaliers. Après vingt jours de marche, à la frontière, on accorde un repos aux soldats et Sarrkâne, sans consulter Dandâne, va reconnaître seul le pays. S'endormant sur son cheval, il voit à son réveil, au clair de la lune, une jeune fille en vaincre d'autres et triompher même d'une vieille (Dât aldawâhi), qui la provoque et est honteusement renversée.

(Sarrkâne attaque à son tour la jeune fille et, troublé par sa beauté, est trois fois vaincu) (1). Mais elle l'épargne et l'emmène au luxueux couvent qu'elle habite. Trois jours elle lui accorde une riche hospitalité, mangeant ou buvant avant lui pour lui montrer qu'elle ne veut pas l'empoisonner, car

(1) D'après γ. Le texte égyptien ne donne pas cet épisode; mais cette lacune doit être accidentelle, car il fait allusion à ce combat singulier. — Cfr. n° 22 de Syntipas.

il est son hôte et a mangé avec elle le pain et le sel (n° 368); elle a pourtant découvert qui il est. Chants: jeux d'échecs auxquels Sarrkâne perd, parce qu'il est troublé par la beauté de la jeune fille; statues que le vent semble faire parler. (N° 218.)

Mais cent patrices viennent les surprendre et leur chef entre sans demander audience. C'est que la vieille Dât aldawâhi, qui est la mère de Hardoûb, roi de Césarée, et grand mère de la jeune fille, Abrîza, a averti son fils. Abrîza, que Sarrkâne soupçonne d'abord de trahison, soutient que son hôte n'est pas le prince arabe qu'on cherche et obtient qu'on ne l'attaque pas plusieurs contre un. Il tue successivement cinquante hommes et défait le reste quand, furieux de sa victoire, tous se jettent sur lui en masse.

Abrîza est fière du héros et comprend que, si elle l'a vaincu, c'est que l'amour le troublait: sachant que ce qui vient de se passer l'a brouillée avec son père, elle demande à le rejoindre après son départ et lui conseille de renvoyer l'armée à Bagdad. Elle lui apprend, en effet, que l'empereur ne s'est allié avec 'Oumar que pour attirer son armée dans un guet-apens. L'histoire des trois pierres est également fausse. La vérité est que la fille de l'empereur, Safiyya, était venue pour célébrer plusieurs jours la fête d'un couvent; ayant voulu retourner par mer, elle a été prise par des pirates. Ceux-ci étant tombés à leur tour aux mains des marins du roi de Césarée, celui-ci s'empare de la princesse et de ses suivantes et, ne sachant qui elles sont, en donne plusieurs à 'Oumar; du nombre était Safiyya. Pour ne pas compromettre son honneur et celui de sa fille, l'empereur a fait faire discrètement et tardivement des recherches; quand il a appris la vérité, sa fille avait déjà donné deux enfants à 'Oumar. Aussi l'empereur, ne pouvant rien réparer, veut au moins se venger. Quant aux pierres, elles étaient aux mains de Safiyya: Hardoûb les lui a prises et les a données à sa fille Abrîza, qui les a encore.

Sarrkâne part et retrouve l'armée, qu'il renvoie à Bagdad. Il reste en arrière avec cent hommes. Survient une autre troupe de cent hommes, qui luttent avec avantage contre ceux de Sarrkâne, bien qu'ils les ménagent; le lendemain, tous les champions musulmans sont vaincus; puis, pendant trois jours, Sarrkâne lutte contre le chef ennemi et ne l'emporte que parce que son cheval bronche et le désarçonne. Au moment de le frapper, il reconnaît en lui Abrîza, dont les cent compagnons sont aussi des jeunes filles. (N° 13.)

Retour à Bagdad, où on leur fait grand accueil. Abrîza donne les pierres

à 'Oumar, qui en fait présent à chacun de ses trois enfants; c'est à cette occasion que Sarrkâne apprend avec fureur qu'il a un frère; il donne sa pierre à Abrîza qui la lui demande.

Mais 'Oumar s'éprend d'Abrîza, et comme elle ne l'encourage pas, il l'endort un jour au moyen de bendj jeté dans son vin (n° 13), sur le conseil de Dandâne.

Abrîza, pour laquelle le roi, sa passion satisfaite, s'est refroidi, comprend qu'elle s'est attiré son malheur parce qu'elle a quitté les siens et se décide à retourner chez ses parents. Pour s'enfuir, elle s'assure, sur le conseil d'une servante, les services d'un noir. Celui-ci s'éprend d'elle et, comme elle lui résiste, la tue au moment où elle donne le jour à un fils [1]. Survient Hardoûb, qui, apprenant l'histoire de sa fille, s'est mis en route avec son armée pour demander aux voyageurs où elle est et qui, maintenant, a vu de loin ce qui se passe. Il emporte le corps de sa fille et, pour préparer sa vengeance, il charge des savants musulmans d'instruire un certain nombre de jeunes filles dans les arts et les sciences des Arabes.

'Oumar, de son côté, s'afflige de la disparition d'Abrîza. Sarrkâne, également désolé et voulant échapper à l'envie que lui cause l'affection de son père pour son frère et sa sœur, obtient d'être envoyé comme gouverneur à Damas avec Dandâne : s'il restait, il craindrait que sa jalousie ne lui fasse commettre un meurtre.

Daw almakâne, dont l'éducation est achevée quand il a quatorze ans, demande à faire le pèlerinage de la Mecque. Son père le remettant à l'année suivante, il part en secret avec sa sœur vêtue en homme et accomplit le pèlerinage, visitant aussi le tombeau de Mahomet. Les enfants se rendent ensuite à Jérusalem, où Daw almakâne tombe gravement malade; quand tout a été vendu et dépensé, Nouzhat part pour trouver un service, mais ne reparaît plus.

Daw almakâne se décide alors à se faire porter au marché, où des gens charitables paient un chamelier pour le mener à l'hopital de Damas; il accepte, mais, le voyant si malade, il le jette sur un fumier auprès du four d'un bain. Le chauffeur le recueille, le soigne longtemps avec l'aide de sa femme et le guérit. Il lui raconte son histoire et ils se décident à se rendre ensemble à Damas. Mais la femme du chauffeur vient à mourir à leur grand

[1] Kosegarten, Chrest. arabe., 72-73.

regret; le chauffeur, continuant à se dévouer pour son protégé, se joint avec lui à la caravane qui doit porter à ʿOumar le tribut de la Syrie.

Quant à Nouzhat, elle avait rencontré un bédouin qui lui offre de servir de compagne à la seule de ses six filles qui survive et lui promet de lui laisser passer toutes les nuits auprès de son frère malade. Mais c'est un brigand, qui la maltraite et qui veut la vendre comme esclave. Un marchand, touché de ses malheurs et de sa beauté, l'achète à tout prix au bédouin, qui élève ses prétentions et la frappe devant lui; il donne 100,000 dînârs et en dépense autant pour l'habiller. Son but est de l'offrir à Ṣarrkâne, pour que celui-ci demande à son père ʿOumar une exemption d'impôt pour ses marchandises; Nouzhat lui dit d'ailleurs qu'elle a été élevée avec la fille d'ʿOumar: elle écrit à ce dernier.

Ṣarrkâne, qui ne connaît pas Nouzhat, mais qui est attiré vers elle par la voix du sang (nº 8), l'achète pour 320,000 dînârs, l'affranchit et l'épouse. Il exempte le marchand des impôts. Nouzhat, en présence de quatre cadis, dont un rideau la sépare, fait preuve d'une incroyable érudition (1).

Bientôt Ṣarrkâne écrit à ʿOumar pour lui annoncer qu'il va être père. ʿOumar répond pour se plaindre de la disparition de ses enfants.

Nouzhat ayant donné le jour à une fille, elle lui met la pierre précieuse: c'est ainsi que le frère et la sœur se reconnaissent. Pour cacher son crime involontaire, Ṣarrkâne marie sa sœur à un chambellan et lui confie aussi sa fille, qu'on appelle Qoudiya fakâne.

ʿOumar écrit pour annoncer qu'une vieille lui a amené cinq esclaves savantes, qu'elle lui cède pour les revenus de Damas de cette année; il réclame donc la remise de cet argent et demande qu'on lui envoie aussi la docte esclave que Ṣarrkâne a épousée; si elle est plus instruite que les cinq, il la renverra avec les revenus de Bagdad.

Ṣarrkâne fait partir sa sœur, son époux et l'enfant avec une caravane: c'est celle à laquelle Daw almakâne s'est joint avec son fidèle ami. Logé près de la tente du chambellan, il chante des vers, que Nouzhat entend. Elle envoie plusieurs fois chercher le chanteur et ne réussit à le faire venir qu'après plusieurs essais, parce que la colère de l'émissaire inquiète le chauffeur au sujet de son ami et le pousse à nier sa présence;

(1) Cfr. nº 387. Parmi les dissertations de Nouzhat, il y a quelques anecdotes relatives à ʿOumar I et à ʿOumar II.

Daw almakâne, chantant enfin devant sa sœur, est reconnu par elle et présenté à son mari, qui est heureux d'une si haute alliance; l'émissaire ramène aussi le chauffeur, qui se mettait en devoir de s'enfuir.

Survient alors une armée de Bagdad avec le ministre Dandâne, annonçant qu''Oumar a été empoisonné et que, de l'avis des quatre cadis pris comme arbitres, on a choisi Sarrkâne pour lui succéder. Mais les grands préfèrent Daw almakâne, qui accepte, parce que, sans cela, il pourrait être lui-même en danger; son frère conservera d'ailleurs le sultanat de Damas.

Dandâne fait alors au nouveau roi le récit de la mort de son père. Une vieille — c'est Dât aldawâhi —, se présentant sous les dehors d'une extrême piété, lui a amené cinq belles esclaves extrêmement savantes, qui font, ainsi que la vieille, étalage de leur érudition religieuse (1) et qu'elle lui promet s'il jeûne un mois. Lui ayant donné une première fois un breuvage qui lui fait du bien et emmené Safiyya sous prétexte de lui assurer les bénédictions du ciel en la présentant à des hommes pieux, elle lui laisse un autre breuvage, qu'il prend et qui l'empoisonne.

Quand, deux jours après, on découvre la mort du roi, on trouve dans l'enveloppe de la coupe un billet où Dât se vante de son action, dit qu'elle ramène Safiyya à l'empereur de Constantinople son père et annonce que les chrétiens vont faire aux musulmans une guerre sans merci.

Daw almakâne, dont on a célébré l'inauguration, écrit à son frère pour lui demander de l'aider dans la guerre contre les Grecs et lui envoie Dandâne pour lui offrir de lui céder le trône. Il donne une maison et des vêtements au chauffeur, se réservant de le mieux récompenser après la

(1) Cfr. n° 387. Les jeunes filles et la vieille citent des sentences et racontent des histoires édifiantes. A noter Moïse et Sou'aïb (β, 209-210; Mardrus, **3**, 196-198; Burton, **2**, 105-106; Henning, **3**, 151-152). — Le jeune homme qui meurt parce qu'il entend certain verset du coran (β, 209; Mardrus, 195; Burton, 104-105; Henning, 149-150; Tazyîne, 54; Kosegarten, Chrest. arab., 59-60.) — Les deux frères juifs qui disent quel est celui de leurs péchés qui leur fait craindre le plus pour leur salut. L'un a pris un jour un oiselet d'un nid et l'a remis, mais non parmi les oiselets avec lesquels il était (d'après γ, 327). L'autre, quand il prie, craint de ne le faire qu'en vue de la récompense. (β, 208; Mardrus, 190-191; Burton, 101; Henning, 146. Cfr. Réc. égyptienne, 84-85.)

guerre. Il se marie. Puis arrive Sarrkâne : les deux frères se témoignent la plus sincère affection.

Les princes musulmans réunissent toutes leurs troupes ; de même, Afrîdoûne, à qui on a ramené sa fille Safiyya, s'allie avec Hardoûb ; on appelle aussi les forces de toutes les nations chrétiennes.

Les armées se rencontrent. Tout d'abord les musulmans sont repoussés, à cause d'une attaque que Dât a conseillé de faire par derrière au moyen d'une force de 50,000 hommes embarqués sur mer. Mais la valeur de Sarrkâne rétablit les affaires. Le lendemain les Grecs se parfument au moyen des excréments du patriarche et se marquent une croix sur le visage ; un champion redoutable, Loûqâ, se présente et est enfin tué par Sarrkâne ; ce combat singulier est suivi d'une mêlée générale.

Pour obtenir une victoire décisive, on recourt le jour suivant à la ruse. Un fort détachement se cache au bord de la mer et le corps principal se retire devant les Grecs, qui se croient si bien vainqueurs qu'ils font annoncer leur succès à Constantinople. Mais alors on les attaque des deux côtés et ils subissent une sanglante défaite, qui plonge Constantinople dans le deuil, car il ne reste plus que vingt navires. A cette action a pris part Daw almakâne sans d'abord se faire connaître, car il veut, malgré sa jeunesse, se montrer l'égal de son frère.

Dât offre alors à Afrîdoûne de le faire triompher par la ruse. Cette femme astucieuse et vicieuse, qui a séjourné au pays musulman et étudié tout ce qui concerne les mahométans, se fait remettre des chrétiens prêts à sacrifier leur vie, les habille en marchands musulmans, leur fait donner un sauf conduit d'Afrîdoûne pour son empire et les charge de dire aux princes arabes qu'une statue leur a révélé qu'ils prendraient Constantinople ; qu'eux-mêmes doivent délivrer un ascète musulman emprisonné dans un monastère, où se trouvent d'ailleurs de grands trésors.

Pendant ce temps les musulmans partagent le butin. Les frères conviennent de marier la fille de Sarrkâne, Qoudiya fakâne, avec le fils dont Daw almakâne espère la naissance [1].

Les armées marchent vers Constantinople. Un jour qu'on se repose dans une belle vallée, surviennent les faux marchands, qui jouent leur rôle et se

[1] γ, 318.

plaignent que leurs frères musulmans ne leur accordent pas la sécurité qu'Afrîdoûne ne leur a pas refusée. Ils tirent d'une caisse Dât, qui s'est couverte de blessures, s'est fait briller le front en le frottant d'huile et se donne pour un ascète maltraité et retenu dans un couvent par un moine qui l'y a attiré. Dieu voulait d'ailleurs le punir, parce que, ayant marché sur l'eau, il a conçu de l'orgueil de cette faveur; Dieu lui a inspiré alors de faire des voyages, qui devaient le conduire à cette épreuve. Le faux ascète ajoute que le couvent est plein de trésors et que la fille du patrice, qui est d'une éclatante beauté, y vient parfois. La dévotion que l'ascète étale plusieurs jours, notamment en jeûnant, fait accepter tout ce qu'il dit. Dandâne seul a quelque doute.

Séduits par l'idée des trésors et de la fille du patrice, les princes laissent marcher leur armée vers Constantinople sous le commandement du chambellan et, à l'insu des leurs, restent en arrière ainsi que Dandâne et Dât, avec une troupe de cent cavaliers. Ils vont au couvent, tuent le moine, que Dât sacrifie ainsi pour le bien des chrétiens et prennent les trésors. La fille du patrice ne venant pas, ils se décident à rejoindre l'armée, quand 10,000 hommes, appelés par une lettre transmise à Constantinople au moyen de pigeons, les cernent dans une étroite vallée.

La petite troupe se bat toute la journée et, fort réduite, se retire le soir dans une grotte, où Dât les encourage en apportant la tête du général grec qu'un Turc avait tué, mais qu'elle coupe, prétendant que c'est elle qui l'a mis à mort. Elle offre de passer invisible (nº 212) au milieu des Grecs avec deux musulmans, car un ami de Dieu n'en peut soustraire plus aux regards. Sarrkâne refuse, voulant rester avec les siens jusqu'au bout; mais Daw almakâne et le vizir suivent le faux ascète, passant au milieu des Grecs qui feignent de ne pas les voir, puis sont pris; l'ascète a disparu, ce qui leur fait croire qu'eux-mêmes sont redevenus visibles à cause de quelque faute.

Le lendemain, la petite troupe est de nouveau décimée. Elle se défend encore le jour suivant dans la grotte; mais quand les Grecs y entassent du bois pour les enfumer, leur chef s'y oppose, voulant les livrer vivants à Afrîdoûne. On les garrotte. Mais les Grecs s'étant enivrés, Sarrkâne brise ses liens et délivre les autres: on tue trois Grecs, dont on met les habits. Sur le conseil de Daw almakâne, ils sortent de la vallée et prennent aux Grecs qui dorment les vingt-cinq chevaux et les armes dont ils ont besoin.

Quand ils sont arrivés sur une colline, ils se décident, malgré l'opposition de Daw almakâne, à pousser leur cri de guerre pour faire croire à leurs

ennemis qu'une armée musulmane est arrivée ; les montagnes, les arbres, les pierres mêmes s'associent à ces cris et les Grecs, effrayés, s'entretuent. (N° 13.) Constatant alors l'absence de leurs prisonniers, ils courent après eux et les rejoignent. Au moment où ils vont périr, 20,000 musulmans les délivrent. C'est un détachement de l'armée qui assiège Constantinople et qui, voyant les murs couverts de guerriers, a craint qu'on n'apprenne l'absence des chefs. On a donc envoyé cette troupe à leur recherche. Dât, partie pour Constantinople après avoir livré Daw almakâne et Sarrkâne, rencontre ce détachement; elle voit que ce ne sont pas des fuyards et elle leur dit le danger de leurs chefs.

Elle se rend alors à l'armée assiégeante et lui fait concevoir des craintes pour le détachement ; les chefs se décident à envoyer 10,000 hommes à la rescousse ; mais, à leur arrivée, ils trouvent les musulmans sains et saufs.

Les troupes opèrent leur jonction et se mettent en marche vers Constantinople. Arrive l'ascète, qui annonce une défaite des musulmans sous les murs de la ville. On l'accueille bien, sauf que Dandâne conçoit quelques soupçons. Chaque fois d'ailleurs on s'étonne de la rapidité de l'ascète, parce qu'il arrive à pied, ayant soin de cacher en temps utile le cheval dont il s'est servi ; on croit même que Dieu a roulé la terre devant lui. (N° 130.)

La défaite devant Constantinople provient de ce que les Grecs ont été avertis par Dât, qui attache une lettre à une corde descendue du mur, qu'elle a affaibli l'armée en lui faisant envoyer au loin des détachements. On a alors attaqué les musulmans dans l'embarras. Mais l'arrivée de Sarrkâne avec les autres chefs rétablit les affaires.

Les Grecs offrent alors, pour éviter l'effusion du sang, de faire combattre des champions, dont le sort décidera de celui des armées.

Le premier jour Sarrkâne se bat contre Afrîdoûne, qui parvient enfin à blesser son adversaire, parce qu'il lui a fait tourner la tête en lui disant que les siens le traitent en esclave en lui amenant un cheval frais avec d'autres armes. La chûte de Sarrkâne entraîne une mêlée générale.

Le lendemain, Daw almakâne tue Afrîdoûne et Dât jure de le venger. Pendant que Sarrkâne va mieux et attribue son rétablissement au faux ascète, Dât se glisse auprès de lui la nuit quand ses amis sont allés prendre du repos et lui tranche la tête avec un poignard empoisonné. Mais elle ne parvient pas à pénétrer auprès de Daw almakâne, dont les gardes ne dorment pas et trouve, plus loin, Dandâne occupé à lire le coran. Soup-

çonneux, il veut la suivre ; mais elle obtient qu'il la laisse aller seule, parce qu'elle se dit à la recherche d'un autre ascète, qui n'aimerait peut-être pas à voir Dandâne.

Dandâne veut alors aller causer avec Sarrkâne et le trouve mort. On accourt à ses cris et on reconnaît que l'auteur du meurtre est l'ascète. Trois jours après (1), une flèche lancée dans le camp musulman (nº 206) apporte une lettre de Dât, dans laquelle elle se vante de tous ses crimes et en annonce d'autres encore. On apprend aussi, par une lettre de Bagdad, que la femme de Daw almakâne a donné le jour à un fils, qui a reçu le nom de Kânamakâne.

Après avoir célébré une cérémonie funèbre en l'honneur de son frère, Daw almakâne, pour se distraire de sa douleur, se fait conter des histoires par Dandâne. (Nos 60 et 71.)

Le siége dure encore quatre ans, mais sans résultat. On décide alors de commun accord de retourner pour reprendre la guerre plus tard.

A Bagdad, Daw almakâne fait venir le chauffeur. Ayant fini par comprendre qu'il peut souhaiter ce qu'il veut, il demande le gouvernement de Damas après avoir exprimé par plaisanterie le vœu d'être nommé surveillant des chauffeurs de Jérusalem ou chef des porteurs de fumier de Jérusalem ou de Damas. Daw almakâne dit aussi à ses grands que qui l'aime doit faire des cadeaux au chauffeur. (Nº 13.) Conduit par Dandâne à Damas, où la nouvelle de sa nomination est déjà parvenue grâce à des pigeons, il est inauguré et renvoie à Bagdad, comme Daw almakâne le lui avait demandé, Qoudiya fakâne.

Qoudiya et Kânamakâne grandissent ensemble et se livrent surtout aux exercices du corps. Le roi voudrait les marier; malade plusieurs années, il est remplacé par le chambellan, qu'il nomme tuteur de son fils. Il parle à son fils de la vengeance à tirer des Grecs et meurt après avoir vu en rêve que son fils règnerait.

La veuve et le fils, assez pauvrement traités d'abord, le sont un peu mieux grâce à l'intervention de Nouzhat. Mais Kânamakâne a le tort de trop parler de son amour pour sa cousine et son père, le chambellan, qui a pris le nom de Sâsâne, sépare les amoureux, qui, jusque là, s'étaient vus librement.

(1) D'après γ, qui raconte le retour de Dât à Constantinople. Dans cette édition, c'est Harboub et non Afrîdoûne qui a été tué par Sarrkâne.

A la longue, Kânamakâne se désespère et quitte Bagdad mal pourvu. Sâsâne, se rappelant ce que son père Daw almakâne a été pour lui, le fait en vain chercher.

Kânamakâne, dans son voyage solitaire, entend un soir les plaintes d'un amoureux: il s'approche et apprend que c'est le bédouin syrien Sabâh, qui, recueilli par son oncle et s'éprenant de sa cousine, obtient de l'épouser s'il se procure une dot considérable; dans ce but, il veut piller à Bagdad quelque riche caravane. Il tente de réduire Kânamakâne en esclavage; mais il est vaincu par lui à la lutte et, ensuite, dans un combat où son adversaire n'a qu'un bouclier. Au lieu de le jeter à l'eau, le vainqueur l'épargne, et, quoique devenu son maître, le laisse partir.

Arrive un cavalier blessé mortellement, à qui Kânamakâne donne à boire. C'est un voleur de chevaux qui, voulant s'emparer d'un beau coursier d'Afrîdoûne, a suivi Dât qui le monte pour se rendre en ambassade à Bagdad, et l'a enlevé à des brigands qui ont permis à Dât de partir après lui avoir pris la bête; il a été blessé, mais le cheval le sauve; mourant, il le laisse à Kânamakâne.

Des marchands lui apprennent que Dandâne conspire avec une partie de l'armée pour le mettre sur le trône de son père. Il retourne à Bagdad et est bien reçu par Sâsâne, auquel il fait hommage de son coursier, mais qui le lui rend immédiatement. Bien que sa mère le lui déconseille, il cherche à revoir Qoudiya et, par l'entremise d'une vieille (n° 189), obtient qu'elle vienne le voir à minuit : elle le trouve endormi, ce dont elle le blâme. (N° 71.) Sâsâne, mis au courant, entre en fureur, d'autant plus qu'il n'a épargné Kânamakâne que pour des raisons politiques.

L'amoureux, après avoir encore revu son amie à minuit, part pour acquérir une dot au moyen de brigandages. Il retrouve Sabâh, qui se joint à lui. Rencontrant un troupeau, il s'en empare et tombe ensuite sur des Circaniens, dont Kahrdâs est le chef et qui vivent de rapines. Kahrdâs le prend d'abord, à cause de sa beauté, pour Fâtine, qu'il aime et qui n'accordera sa main qu'à celui qui la vaincra. Noblement il ordonne à ses gens de ne pas attaquer ensemble l'adversaire. Kânamakâne tue plusieurs champions successivement et, bien que le chef se montre généreux à son égard, il le combat et le met à mort. Sabâh, qui, pendant la lutte, s'est peureusement mis à l'abri, accourt et coupe la tête de Kahrdâs, dont il fait un trophée. (N° 13.)

Les Bagdadiens se réjouissent, à son retour, de la mort du brigand.

Sâsâne, à cause de la mort de Kahrdâs, qui a des alliés Kurdes et Turcs, inquiet aussi de la conspiration de Dandâne et de l'amour du peuple pour celui qu'il regarde comme l'héritier légitime du trône, se décide à faire périr Kânamakâne.

Kânamakâne va un jour à la chasse et y épargne une gazelle, parce que, lui voyant tourner la tête de différents côtés, il en conclut qu'elle a des petits. Sâsâne profite de cette chasse pour essayer de le faire tuer par vingt daïlamites; mais le héros les fait périr l'un après l'autre. Quand Sâsâne arrive pour voir le succès de son entreprise, leurs gens l'emprisonnent. Mais Kânamakâne le délivre en jetant de la viande aux chiens qui le gardent [1] et reçoit de lui des serments qui le rassurent sur ses dispositions à son égard.

Nouzhat conseille alors à son époux de marier les enfants; mais Sâsâne entre dans une violente colère et sa femme lui suggère d'envoyer, pour le tuer, une esclave, Bâkoûne, qui a élevé les deux enfants. Bâkoûne raconte à Kânamakâme des histoires qui l'endorment (nº 278); elle va le frapper d'un poignard empoisonné, mais il est sauvé par l'arrivée de sa mère, que Qoudiya a avertie des desseins de Sâsâne.

Kânamakâne se retire alors auprès de Dandâne, qu'a rejointe aussi Nouzhat, qui a quitté son mari. On décide contre le roi Roûmazâne une expédition, dont le romancier ne donne pas les détails. Ils sont pris et doivent être mis à mort. Roûmazâne a un rêve : il se voit dans une fosse dont il ne peut sortir et y trouve une ceinture d'or qui se dédouble mais qui, quand il la met, redevient simple. Dandâne, consulté sur le sens de cette vision, dit qu'elle annonce au roi qu'il a un agnat.

Au moment où le roi va faire décapiter d'abord Kânamakâne, sa nourrice l'arrête; rompant le silence que Hardoûb lui avait imposé, elle lui apprend qu'il est le fils d'Abrîza, dont il porte la pierre et dont elle lui raconte l'histoire; car c'est elle qui accompagnait Abrîza dans sa fuite. Les pierres que montrent Kânamakâne et Nouzhat prouvent la véracité de la nourrice.

Dès lors Roûmazâne et Kânamakâne s'unissent. Ils conviennent de laisser le sultanat de Damas à l'ancien chauffeur et marchent sur Bagdad, où Sâsâne se soumet à eux. Ils décident de régner ensemble, chacun d'eux gouvernant alternativement un jour. Mariage de Kânamakâne avec Qoudiya.

Un jour un marchand vient se plaindre d'avoir été dépouillé par des brigands. Les deux rois les font prisonniers et, quand on rend ses biens au marchand, on trouve deux lettres, celles de Sarrkâne et de Nouzhat, qui font

[1] Drummond-Hay, Le Maroc, Bruxelles, 1844, 1, 167-168.

reconnaître en lui l'homme généreux qui, jadis, a eu pitié de Nouzhat et que l'on comble, maintenant, de présents. On découvre aussi que l'un des trois chefs des brigands est le bédouin qui avait enlevé Nouzhat; elle le tue, bien qu'on eût promis au brigand de lui pardonner s'il contait une histoire étonnante (1). Le deuxième est le noir qui a tué Abrîza; Roûmazâne le tue. Le troisième est le chamelier qui a abandonné jadis Daw'almakâne ; Kânamakâne le met à mort pour venger son père.

Reste à punir Dât. Roûmazâne lui écrit qu'il a conquis l'empire mulsulman, l'invite à venir le voir à Bagdad et va à sa rencontre, habillé à la franque. Elle vient, est prise et crucifiée à la porte de Bagdad. On consigne par écrit les aventures qui viennnent d'être racontées.

Lane, **1**, 541. — Athenaeum, 1839, 774. — Burton, **8**, 133-134. — Oestrup, 48-51, 121 et 153. — Zotenberg, Notice, 218 ou tirage à part, 52.

L'opium (2).

Nos 278, 279, 280.

278. — *Le rêve.*

Dans l'histoire précédente (no 277) se trouve une anecdote rapportant un rêve ridicule d'un preneur d'opium (p. ex. β, **1**, 312-313; Burton, **2**, 315-317; Henning, **4**, 172-174.)

---

(1) Egaré un jour dans un désert en chassant une autruche qui disparaît subitement à ses yeux, le brigand trouve un beau jeune homme et une belle jeune fille, dont il s'éprend. On convient de lutter; si le brigand est vainqueur, il aura la jeune fille. Mais le jeune homme tue tous les compagnons de son adversaire et parvient aussi à le vaincre lui-même. Il pardonne et lui accorde une large hospitalité, dont il abuse pour tuer son hôte pendant son sommeil. La jeune fille se suicide pour lui échapper, comme elle l'avait promis à son frère. Le brigand s'enfuit sans ensevelir aucun de ceux qui viennent de mourir. — Cfr. no 194.

(2) Autres histoires : Nos 124 et 209 de Syntipas. — Man. Paris, 623, no 3651, 17. — Rev. d. trad. pop., **13**, 186. — Gobineau, Trois ans en Asie, 458-459. — Scott, **6**, 418-419. — Reinaud, Mon. Blacas, **2**, 450-451. — Cfr. no 13.

279. — *Le preneur d'opium et le cadi.*

1. — Y. — Paris, 624, 3656, 1?

3. — Scott, **6**, 126. — Gauttier, **6**, 268 et **7**, 394. — Habicht, **11**, 94. — Burton, **11**, 14.

Un pêcheur, abruti par l'opium, prend un jour le reflet de la lune sur le pavé pour de l'eau et pêche un chien attiré par l'amorce. On le mène au cadi, qui a aussi l'habitude de s'enivrer d'opium et qui le garde pour se livrer avec lui à toute espèce de folies.

Le sultan et le vizir, qui sont déguisés (nº 209), sont attirés par le bruit et viennent s'amuser de leurs extravagances. D'autres fois encore, ils se représentent autrement vêtus. Un jour le pêcheur dit qu'il est le sultan; une autre fois, il veut déposer le sultan, etc.; la troisième, les hôtes les engagent à se rendre, avec un écrit qu'on leur remet, chez le sultan. Là, ils racontent deux histoires. (Nos 280 et 189.)

280. — *Le preneur d'opium et sa femme.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 133. — Gauttier, **6**, 273 et **7**, 394. — Habicht, **11**, 99 et **13**, 310. — Burton, **11**, 25.

4. — *Mouliéras, Si Djeh'a, 118 et 75. — Rev. d. trad. pop., **11**, 498-499. — Houwara, 98-99 et 9. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**. 403-405; cfr. Tázerwalt, 207 et Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 269. — *Rivière, Contes pop. de la Kabylie; cfr. Burton, **11**, 479 et **12**, 296; Cosquin, **2**, 180-182; Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 73. — Grimm, 286-288. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 159-160.

Un preneur d'opium des environs de Bagdad, qui a vendu peu-à-peu ce qu'il avait pour satisfaire sa passion, revient un jour du marché avec sa vache maigre, que nul n'a voulu acheter. Il l'attache à un arbre et, entendant les cris d'une pie, croit qu'on la lui achète pour dix pièces et qu'on la lui paiera le jeudi suivant.

Le jeudi, pensant comprendre que la pie refuse, il jette après elle avec sa bêche; comme elle se pose sur un fumier, il y fouille et y trouve un trésor, dont il ne prend que dix pièces.

Sa femme, moins scrupuleuse, va chercher tout le trésor et, son mari ayant dit qu'il la dénoncera, elle jonche le soir le sol de viande rôtie et de poissons cuits; puis, éveillant son mari, elle lui dit qu'il a plu de la viande et des poissons.

Devant l'officier de police, la femme nie avoir enlevé le trésor et amène son mari à dire qu'elle l'a pris le jour où il a plu de la viande. L'officier le fait renfermer comme fou. Sa femme lui recommande alors de déclarer, quand on l'examinera, qu'il ne pleut jamais que de l'eau. A cette réponse sensée, on juge que sa folie est passée et on le relâche.

Vente à un animal, à une statue, etc. Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **5**, 20. — Rev. crit., 1867, **1**, 264. — Gött. gel. Anz., 1868, 1368 et 1384. — Cosquin, **2**, 177-180. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **7**, 315. — North. Amer. Rev., **123**, 56. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 154-159. — Cfr. nº 437.

Justification préparée d'avance. Oestrup. Contes de Damas, 109. — Velten, Suaheli, 226 et suiv. — Tázerwalt, 100-101. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **8**, 264-268. — Bédier, 164.

Bouc mis dans le puits où l'on a jeté la victime d'un meurtre. Freytag, Meidani, **1**, 403. — Damîri, **1**, 295. — Qalyoûbi, 80. — Stumme, Tunis, **2**, 131-132. — Rev. d. trad. pop., **12**, 50-52 et **15**, 41. — North amer. Rev. **123**, 56-57. — Cosquin, **2**, 182-183.

On annonce que le demandeur va réclamer un vêtement (qu'on lui a emprunté). Machuel, Méthode pour l'étude de l'arabe parlé, 4e édit., 287-288. — Stumme, Tripoli, 177-178. — Rev. d. trad. pop., **8**, 323-324. — Dunlop-Liebrecht, 271 et 501. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 268. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 277-279. — Cfr. nº 296, notes pour Stumme, Tunis, **2**, 121-122.

281. — *Oumâma et 'Âtika.*

Le génie (nº 195) mentionne cette histoire, mais sans la conter, vu sa situation.

Burton **1**, 56. — Clouston, **1**, 38.

282. — *Ouns al wougoûd et al ward fil akmâm.*

1. — Man. égyptiens. — W. — Y. — DD. — Paris, 620, nº 3626 (version poétique en dialecte vulgaire) et 3627 (même ouvrage); 623, nº 3651, 2; 625, nº 3662, 1. — Alger, 553-554, nº 1934. — Berlin, **20**, 151, nº 9178. — Gotha, Pertsch, **4**, 398-401 et **5**, 55, nºs 2640, 2641, 2642, 2643, 2644 (en vers), 2645 (en vers, récension un peu différente) et 2646 (comme 2645). — Munich, Aumer, 272, nºs 632 et 318, nº 789. — Leide, 1re édit., **1**, 351, nº CCCCLXIV. — * Leide, Acad., nº 65. — * Copenhague, nº 234, 6. — * Cambridge, Preston, nº 75. — * British Museum, nº 1370, 2. — * Dorn, Asiat. Museum, 336, 2.

2. — α, **1**, 546. — β, **2**, 201. — γ, **2**, 233. — δ, **3**, 38. — ε, **5**, 34.

— Elwardæ et ons elwojoudi amores. Dans Humbert, Arabica anal. ined., 143-192.

“ Textum plurimis in locis omnino dissimilem.... offero „.

— Une édition de Jérusalem, 1286 et une édition du Caire (Pertsch, **4**, 398.)

3. — Scott, **6**, 268. — Destains, **6**, 186. — Gauttier, **6**, 360 et **7**, 396. — Habicht, **11**, 163 et **13**, 311. — Loiseleur, 724. — Hammer, **1**, 45. — Lane, **2**, 492. — Mardrus, **8**, 7. — Weil, **2**, 79. — Burton, **4**, 1. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 5. — Hanley, 143.

— * Savary. Les amours d'Anas Eloujoud et de Ouardi, conte traduit de l'arabe. A Bagdad (ou à Maestricht; c.à.d. Paris) 1789. In-12.

C. R. Garat, Mercure de France du 1er août. (Reproduit dans Esprit des journaux, 18e année, **9**, 127-137. Cfr. Allglitz. Intelligenzblatt, 1789, 1189-1190.) — Pertsch, **4**, 398.

— * Nouvelle édition, an VII. In-8. (C'est le tome 7e des œuvres de Savary.)

— Liebesgeschichte des Anas Eloujoud und der Ouardi. Eine arabische Erzählung vom Herrn Savary. Aus dem Französischen. Eisenach, 1790. Bey Johann Georg Ernst Wittekindt. In-8, 78.

C. R. Allglitz., 1790, **3**, 565.

— * Les amours et les aventures du jeune Ons-ol-Oudjoud (les délices du monde) et de la fille du vizir El-Ouard Fi-L-Akmam (le bouton de rose.) Conte des Mille et une Nuits traduit de l'arabe et publié complet pour la première fois, par G. Rat [1], capit. au long-cours. Toulon, imp. Laurent, 1869. In-8. 51. (Extrait du Bulletin de la Soc. acad. du Var. 1869.)

C. R. Renan. Journ. asiat., 1870, **2**, 74.

Lors du jeu annuel du mail à la cour du roi Ṡâmih, la fille du vizir Ibrâhîm, Ward, remarque de sa fenêtre un jeune courtisan, Ouns [2] et lui jette une pomme. (N° 181.) Epris l'un de l'autre, ils correspondent grâce à l'aide de la nourrice; mais une de leurs poésies est interceptée et remise au père, qui envoie sa fille dans un château situé au milieu d'une île inaccessible. C'est là qu'une djinne avait jadis transporté son amant, qui était de race humaine, pour le soustraire à la haine des siens; elle y a donné le jour à des enfants, dont les pleurs faisaient, à ceux qui passaient, l'effet de ceux d'une mère privée de ses enfants; d'où le nom de Taklâ (la mère privée de ses enfants) donné au château.

Avant de partir, Ward écrit à sa porte des vers qui avertissent Ouns. (N° 251.) Désespéré, il se met à sa recherche. Il rencontre un jour un lion terrible, qu'il adoucit par ses paroles et qui le conduit aux traces laissées par la troupe qui a emmené son amie. En les suivant, il arrive à la mer inaccessible; heureusement il rencontre un solitaire (n° 274) qui lui fait de fibres de palmier une sorte de filet qu'on remplit de citrouilles; sur cette espèce d'embarcation, il pénètre dans l'île, adresse des vers aux oiseaux que Ward a mis en cage pour se distraire et est accueilli dans le château

(1) C'est un spécimen de la traduction complète des Mille et une nuits que le Journal asiatique annonçait déjà en 1869 (**2**, 132) et qui va paraître sous peu.

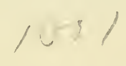
(2) Cfr. Bag o Bahar, 113-130.

par un eunuque, qui est d'Ispahan comme Ouns lui-même; fait prisonnier dans sa jeunesse, quand il était amoureux, il sympathise avec l'amant malheureux.

Mais Ward, au désespoir, vient de s'enfuir en se laissant descendre du haut de la terrasse. Elle rencontre au rivage un pêcheur, qui a pitié d'elle et la conduit au roi Dirbâs. Le roi la console, promet de l'unir à son ami et envoie son ministre chez Sâmih chercher Ouns, sous peine, s'il ne le ramène, d'être destitué. Ouns n'est pas chez Sâmih, qui envoie son vizir Ibrâhîm à sa recherche avec le vizir de Dirbâs. Les deux voyageurs arrivent enfin à l'île, où ils ne trouvent plus Ward. Le vizir du roi Dirbâs, pour se concilier la faveur de Dieu, prend avec lui en retournant le jeune homme extatique qu'il trouve dans l'île et qui lui promet de lui faire rencontrer celui qu'il cherche. Arrivé chez le roi Dirbâs, Ouns se fait connaître; le roi le marie avec Ward.

Burton, **8**, 137. — Oestrup, 107, 143 et 150.

283. — *Les pantoufles.*



1. — Y.

3. — Burton, **11**, 33 et 479.

4. — Tam., **2**, 130-132. — Humbert, Arab. anal. ined., 41-45. (Trad. par Pihan, *Revue de l'orient, 1856, 132-134 ou Choix de fables, 56-62; * Ausland, 1856, nº 23.)

Basset, Rev. d. trad. pop., **13**, 487-489.

Cardonne, Mélanges, **1**, 95-104. — *Nouv.* bib. univ. d. rom., 1re année, **11**, 239-246. — Esprit d. journ., 14e année, **12**, 232-237 et 28e année, **5**, 109-114. — Bilderbeck, Bagatelles littéraires, Lausanne, 1788, 137-144 et Journ. encyclop., 1790, **1**, 281-286. — *Nouvelle suite des Mille et une nuits de Galland (Gouillard) et Décade philos., **7**, 2, 162-165. — Mille et un jours, Rapilly, **3**, 209-214; Loiseleur, 653-654; Pajot, 274-277. — Mag. pittoresque, **16**, 42-43. — *X. Marmier, Contes pop. des différents pays, 1880 (et Journ. Franklin, 18 mai 1890.) — Alm. pittoresque, 1874, 147-152. — Li Marmite,

16e année, no 34. — Gas. Gozzi, **9**, 254-257. — Valentine, Eastern Tales, 73-77. — Clouston, Flowers, 83-87. — Palmblätter, **1**, 216-226 (Centralbl. f. Bibliotheksw.. **17**, 308.) — Oehlenschläger (Elberling, 46-47.) — * Historier. Kjöbenhavn. Trykt hos M. Hallager. 1774, 4-10. — * Kasems Töfler. En meget morsom og lystig Historie.... Kjöbenhavn. Möller. 1857. (Elberling, 47.)

Aboûl Qâsim doit quitter la ville, parce que ses pantoufles lui ont rendu la vie impossible.

Voulant, en effet, s'en débarrasser, il les jette sur la terrasse d'un voisin, qu'elles percent : elles brisent des bouteilles d'eau de rose.

Forcé de réparer le dommage et de reprendre ses pantoufles, il les lance dans le tuyau d'un bain ; d'où une inondation qui fait crouler des maisons et de nouveaux dommages-intérêts.

Il les coupe alors en quatre, abandonnant un morceau dans chaque quartier de la ville. L'un des morceaux, tombé dans un canal, finit par former barrage et arrête le cours de l'eau.

Paraphrase de ce conte dans E. de Lorral (Zeys et Bleicher), Contes arabes, Alger 1880, 127-159. Imitations : X. Marmier, Le chapeau du juif Lipmann. — Jerome K. Jerome, Three men in a Boat, Bristol-London, 1889, 53.

C'est probablement encore notre conte qui figure dans * Des Vignes, Grivoiseries, Alger. Torrent et Miaux, 1893 (Les babouches inusables) ; dans * Fortoul, Les pantoufles d'Ayaz, Paris, Hatier, 1893 et dans le numéro du 4 avril 1901 de * Saint-Nicolas (H. Balesta, Les babouches de Baba-Hassein.)

284. — *Paraboles.*

Ce sujet a été traité dans la Bibliog. arabe, **2**, 225 et suiv. Voici quelques additions.

1. — Man. égyptiens. — I. — Berlin, **20**, 66, no 9103.

2. — α, **1**, 301. — β, **1**, 321. — γ, **1**, 495. — δ, **2**, 110.

3. — Lane, **2**, 43. — Mardrus, **4**, 195. — Weil, **2**, 402. — Burton, **2**, 337. — Payne, **3**. — Henning, **5**, 5. — Hanley, 344.

---

1. — * Raux, 33. — Mardrus, 195. — Burton, 337. — Henning, 5. — Hanley, 334.

Jahrb. f. rom. u engl. Lit., **7**, 136 et 137. — Rev. de l'hist. des rel., **10**, 92-93. — Rev. d. trad. pop., **4**, 528-529. — Keller, Erzählungen, 520-522. — * Diercks, Vom Fels z. Meer, février 1886 ?

2. — B., 348. — H., 18.

3. — M., 214. — B., 348. — H., 18.

Tawney, **1**, 60. — Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **22**, 78-81. — Rev. d. trad. pop., **13**, 554-555 et **15**, 22-23.

4. — * Raux, 44. — M., 239. — B., 370. — H., 43.

5. — * Raux, 46. — M., 218. — B., 352. — H., 22.

6. — M., 223. — B., 354. — H., 25.

7. — M., 230. — B., 360. — H., 32.

8. — M., 232. — B., 362. — H., 33.

9. — M., 234. — B., 367. — H., 39.

10. — M., 236. — B., 369. — H., 41.

11. — M., 241. — B., 372. — H., 44.

12. — M., 243. — B., 373. — H., 45.

Burton, **8**, 112.

13. — M., 249. — B., 375. — H., 48.

14. — Sedira, Cours de litt. ar., * 1re édit., 163; 2e, 207-208. — M., 250. — B., 376. — H., 49.

15. — B., 377. — H., 50.

16. — B., 378. — H., 51.

17. — B., 379. — H., 53.

18. — B., 380. — H., 54.

19. — B., 381. — H., 55.

20. — * Raux, 46. — Sedira, * 1re édit., 164; 2e, 208-210. — B., 382. — H., 56.

---

285. — *Le parasite de Ma'moûne* (1).

1. — FF.

4. — A : Halbat, 70-71. — Nouv. biblioth. d. rom., therm. an VI, **2**, 96-103. — Hartmann, Früchte, **1**, 306-314.

B : I'lâm, 109-111. — Hammer, Rosenöl, **2**, 209-216.

A. — Un parasite, ayant surpris la conversation de deux amis qui doivent dîner ensemble, se rend de l'un à l'autre comme intermédiaire et prend part au festin, tenu par chacun des deux pour l'ami de l'autre. Un besoin le forçant à se retirer un instant, les convives s'expliquent sur son compte et découvrent la tromperie. Quand, à son retour, il les voit irrités, il se donne pour un espion au service du calife Ma'moûne et les force ainsi à le combler de cadeaux. Le lendemain, Ma'moûne, alors encore ennemi des plaisirs, demande, par hasard, à l'un des deux amis ce qu'il a fait la veille; aussi se croit-il dénoncé et il raconte toute l'histoire. Ma'moûne, charmé de l'esprit du parasite, en fait l'un de ses convives.

B. — Un parasite sachant que Ma'moûne attend son frère, va le chercher comme s'il était envoyé par le calife et charme les deux frères par son esprit. Pendant qu'il s'absente un moment, on s'explique. Mais le parasite accuse d'abord hardiment le frère de Ma'moûne de mensonge et finit par tout avouer.

Le manuscrit F F n'empruntant pas directement ses anecdotes au Halbat, mais à l'I'lâm (Bibliog. arabe, **4**, 216), il y a lieu de croire que celle qu'il donne ici est le n° B.

(1) Autres histoires de parasites, nos 80, 86, 220 et 225.

286. — *Pari Banou.*

1. — Cfr. Zotenberg, Notice, 195, 199 et 200 ou tirage à part, 29, 33 et 34.

3. — Galland, **12**, 1. — Caussin, **7**, 125. — Destains, **5**, 267. — Gauttier, **5**, 239 et **7**, 386. — Habicht, **9**, 125 et **13**, 306-307. — Loiseleur, 610. — Scott, **5**, 255. — Weil, **3**, 231. — Burton, **10**, 244. (D'après un texte hindoustani, XVI.) — Henning, **21**, 104. (D'après Burton.)

Les trois fils du sultan des Indes, Houssain, Aly et Ahmed, étant amoureux de leur cousine Nourounnihar, élevée à la cour de leur père et ne pouvant s'accorder, le sultan décide qu'elle sera à qui des trois rapportera l'objet le plus merveilleux.

Arrivés à un endroit où les routes se séparent, ils conviennent de prendre chacun un chemin différent et de se retrouver ici l'année suivante; le premier arrivé attendra les autres.

Houssain se rend à Bisnagar (¹), où il achète, pour quarante bourses, un tapis qui transporte où l'on veut. (N° 130.) Il passe ensuite quelque temps à étudier des curiosités de l'Inde, dont on voit ici la description, puis se rend au lieu où il doit retrouver ses frères.

Aly achète en Perse, également pour quarante bourses, un tuyau d'ivoire à l'aide duquel on peut voir tout ce qu'on désire (²).

Ahmed, à Samarcande, acquiert, pour le même prix, une pomme artificielle qui guérit toute maladie. (N° 239.)

Les frères se retrouvent au lieu convenu. Grâce au tuyau magique, ils voient que la princesse est mourante ; ils se transportent au palais sur le tapis et la pomme artificielle la guérit. Le roi, trouvant qu'aucun des trois n'eût réussi sans l'aide des autres et que les trois merveilles se valent, propose une nouvelle épreuve : les frères tireront et celui-là l'emportera dont la flèche tombera le plus loin (³).

(¹) Loiseleur, 612.

(²) Scott, **5**, 271. — Clouston, **1**, 376. — Salverte, Des sciences occultes, 2e édit., 219.

(³) Cfr. la flèche du Monastère de Walter Scott.

Cette première partie du conte : * Langlès, Contes, fables et sentences

La flèche d'Ali dépasse celle de Houssain; quant à celle d'Ahmed, on ne la retrouve pas. Aly épouse donc sa cousine et Houssain se fait derviche.

Mais Ahmed veut savoir où sa flèche est tombée. Partant de l'endroit où sont parvenues celles de ses frères, il fait quatre lieues en ligne droite et voit son trait près de rochers escarpés. Dans un enfoncement, il aperçoit une porte de fer qu'il pousse : il découvre un château merveilleux, qu'habite la fée Pari Banoû. Elle l'accueille avec bienveillance, lui dit que c'est elle qui a fait acheter, à lui et à ses frères, les objets merveilleux et qui, le réservant pour un sort plus heureux que le mariage avec sa cousine, a porté sa flèche si loin.

Le jour même Ahmed et la fée se marient (1). Au bout de six mois, Ahmed veut rassurer son père, ignorant qu'une sorcière a pu lui annoncer que son fils vit. Il obtient avec peine le consentement de la fée, qui craint qu'il ne songe à l'abandonner. Il va voir son père, à qui il peut dire qu'il est heureux, mais sans lui faire connaître son sort actuel. A son retour, il montre un tel attachement à la fée qu'elle ne voit plus d'inconvénient à ce qu'il retourne une fois tous les mois.

Des vizirs jaloux excitent le sultan et lui font craindre que son fils, qui ne doit pas être bien loin, ne songe à le détrôner. Il recourt à la même sorcière : une première fois elle épie le retour d'Ahmed à l'endroit où il a retrouvé la flèche et le voit rentrer, mais sans pouvoir le suivre, parce que la porte de fer est invisible aux femmes (2).

Le mois suivant, elle guette sa sortie, feint d'être malade et est ramenée par Ahmed au palais, où on lui fait boire de l'eau de la fontaine des lions. Par ce qu'elle voit et ce qu'on lui montre, elle découvre le secret d'Ahmed et le fait connaître au sultan.

Celui-ci, toujours excité par ses ministres et la sorcière, voudrait se

tirés de divers auteurs arabes ou persans. 1788, 66. — Traduit dans Blaue Bibliothek, **11**, 285-290. — Velten, Suaheli, 71-73. — Junod, Chants et contes des Ba-Ronga, 304-309. (Rev. d. trad. pop., **13**, 351.) — Zeit. d. deut. morg. Ges., **41**, 448-454. — Clouston, **1**, 277-288. — Romania, **3**, 193.

Voir surtout le n° 45 de Syntipas.

(1) Cfr. Dunlop-Liebrecht, 141-142. — L'analogie avec le lai de Lanval n'est pas très frappante. (Legrand d'Aussy, Fabliaux, 3e édit., 1, 175. — Hist. litt. de la France, **16**, 229. — Keightley-Wolff, Mythologie d. Feen, **1**, 46-47).

(2) Cfr. Dunlop-Liebrecht, 150 et d'Herbelot, 7.

débarrasser de son fils, qui l'inquiète. La sorcière lui fait comprendre que, s'il l'emprisonne, la fée le délivrera; elle lui conseille donc de lui faire demander merveille après merveille à la fée afin que, celle-ci finissant par refuser, Ahmed n'ose plus se montrer à la cour.

Le roi exige d'abord un pavillon qui puisse tenir dans la main, mais qui couvre cependant toute l'armée. Ahmed, ne voulant point paraître intéressé, hésite d'abord à s'adresser à la fée; il obtient cependant sans peine un pavillon qui a la propriété de prendre exactement la grandeur requise (1).

Le roi réclame alors de l'eau de la fontaine des lions, qui guérit les fièvres les plus dangereuses. Ahmed, instruit et muni par sa femme, ne craint pas de s'exposer au péril : il jette un peloton, qui roule et le mène à la fontaine (n° 27); à chacun des quatre lions qui la gardent, il présente un quartier de mouton (n° 182) et puise l'eau sans descendre de cheval. Quand il sort, deux lions l'escortent, l'un devant, l'autre derrière, jusqu'à ce qu'il ait porté l'eau à son père (2).

De plus en plus jaloux, et toujours poussé par la sorcière, le roi veut qu'Ahmed lui amène un homme haut d'un pied et demi, avec une barbe de trente pieds et portant sur l'épaule une barre de fer de cinq cents livres, dont il se serve comme d'un bâton à deux bouts (3). C'est Chaïbar, frère de Pari Banou, que le roi a décrit. Elle le fait venir en brûlant un parfum (n° 443) et lui présente son mari, avec qui il s'entend parfaitement.

Le lendemain, ils se rendent à la cour : tout le monde fuit de terreur. Chaïbar assomme le roi, les méchants vizirs et la sorcière; il menace de tuer tout le monde si on ne proclame Ahmed sultan des Indes.

On se soumet. Aly reçoit en apanage une province considérable; Houssain persiste à rester derviche; Ahmed règne sur les Indes avec Pari Banou.

Burton, **8**, 96. — Oestrup, 92-93 et 150. — Cosquin, **2**, 286. — * Coote. The sources.... (voir Bibliog. arabe, **5**, 66.) — Sitzb. de l'acad. de Vienne, **7**, 825. — Rev. de Paris, **25** (1855), 402. — Gött. gel. Anz., 1868, 1376 et 1380.

---

(1) Kunos, Turkish Tales, 54. — Habicht, **13**, 307. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 132.

(2) Loiseleur, 638.

(3) Rivière (Burton, **12**, 296.)

Fortunatus. J. Zacher, dans Ersch et Gruber, s. v., 478-487. — Grässe, Litg., **2**, 3, 1, 191-195. — Dunlop-Liebrecht, 478-479. — Orient u. Occ., **2**, 124-125. — Gesta, 731. — * Lázár, Bela, Ueber das Fortunatus-Märchen dans Ung. Rev., **15**, 461-488 et 692-716; cfr. **13**, 334-348 et 445. (Rev. crit., 1898, **1**, 180; Romania, **27**, 175; Rev. d. trad. pop., **13**, 413-415; Zeit. d. Ver. f. Volksk., **8**, 232-233.) — Romania, **23**, 215. — Serapeum, **10**, 9. — Grimm, 212. — Oestrup, Contes de Damas, 14-15. — Oestrup, 84.

Les Pédants (1).

(Nos 287 à 293.)

287. — *Le maître d'école en deuil.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 583. — β, **2**, 240. — γ, **2**, 288. — δ, **3**, 78. — ε, **8**, 243.

3. — Hammer, **3**, 372. — Weil, **4**, 77. — Burton, **4**, 78. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 78.

4. — Mous., **2**, 218. — Sedira, * 1re édit., n° 31; 2e, 18-20. — Rev. d. trad. pop., **15**, 145-146. — Tam., **2**, 155-156. — Naf., 28.

Un maître d'école savant s'éprend d'une femme dont il entend chanter l'éloge par un passant et la pleure quand un vers récité dans la rue lui fait croire qu'elle est morte.

(1) Autres histoires de pédants : Rev. d. trad. pop., **13**, 487 et 490; **15**, 283. — de Slane, Ibn Khal., **4**, 381-382. — Le livre des sots de Gawzi, Flügel, H. Khal., **5**, 76-77 et Man. Paris, 612, n° 3543, 2 et 613, n° 3547. — Velten, Suaheli, 42-43. — Spiegel, Chr. pers., 15-16. — Redhouse, Mesnevi, 1, 36-37 et 2, 205. — Tawney, **2**, 110. — Arch. f. Littg., **8**, 52-54; cfr. 25-26. — Cyrano de Bergerac, Le pédant joué.
Pourquoi les maîtres d'école sont peu intelligents. Tam. : **1**, 160.

288. — *Le maître d'école mutilé.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 584. — β, **2**, 240. — γ, **2**, 289. — ε, **8**, 245.

3. — Burton, **4**, 80. — Payne, **4**.

Histoire d'un savant maître d'école qui s'est mutilé à cause de sa bêtise.

289. — *Le maître d'école ignare.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 584. — β, **2**, 241. — γ, **2**, 290. — δ, **3**, 79. — ε, **8**, 247.
— * Raux, 82-84.
— Sedira, 2e édit., 188-191.

3. — Hammer, **3**, 374, — Lane, **2**, 537. — Mardrus, **7**, 201. — Burton, **4**, 81. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 80.

Un homme, qui ne sait ni lire ni écrire, se fait maître d'école et se tire d'affaire, parce que ses élèves s'enseignent mutuellement. Une femme lui apportant un jour une lettre à lire, il fait tant de gestes dans son embarras qu'elle croit que l'épitre annonce la mort de son mari, alors absent. Un voisin lit la lettre, où il dit qu'il va revenir. Le maître parvient cependant à s'excuser.

290. — *Le maître d'école éreinté.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 72. — Gauttier, **6**, 217 et **7**, 393. — Habicht, **11**, 57. — Burton, **10**, 1[illegible]0. — Henning, **23**, 73. — Bowitsch, Sindibad, édit. Reclam, 22-23.

Cet homme est victime de son orgueil. Il a habitué ses élèves à lui montrer un tel respect que, s'il éternue, ils doivent croiser les bras pour saluer et prononcer des souhaits. Un jour qu'ils ont soif à la promenade, il se fait descendre dans un puits, d'où il leur tend de l'eau. Quand on le remonte au moyen de turbans liés bout à bout, il éternue et on le lâche pour saluer : de là son infirmité.

Burton, **10**, 478. — Oestrup, Contes de Damas, 17.
Cfr. n° 187 de Syntipas. — Dubois, Pantcha-Tantra, 312 et suiv.

291. — *Le maître d'école à la joue tailladée.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 74. — Gauttier, **6**, 220 et **7**, 393. — Habicht, **11**, 57. — Burton, **10**, 422. — Henning, **23**, 75.

Les élèves d'un maître rigoureux le forcent à se soigner en lui répétant tous les jours qu'il est pâle (cfr. Kalîlah, n° 51) et lui font des cadeaux. Surpris un jour au moment où il va manger un œuf, il le fourre dans sa bouche. L'élève croyant qu'il a un abcès, lui taillade la joue et l'œuf tombe.

Burton, **10**, 479.

292. — *Le maître d'école estropié.*

1. — Y.

3. — Burton, **10**, 425. — Henning, **23**, 77.

Un maître d'école, qui a succédé à son père, croit qu'il a caché des trésors ou des manuscrits derrière le treillis du plafond. Il y monte avec deux échelles et trouve un oiseau qui couve et qui se jette à sa figure : il tombe et se brise les genoux.

293. — *Le pédant.*

1 — C C.

3. — * Beloe. — Blaue Bibliothek, **11**, 130. — Bibl. d. Frohsinns, **2**, 99. — Taus. u. e. Tag, **11**, 267.

Un pédant gratte la nuit les fautes d'une inscription et, promené en punition sur un âne, il souffre plus des solécismes du crieur qui le mène que de son supplice.

294. — *Le perroquet.*

1. — A.— I. — F F. — Man. Breslau.— Gauttier, **1**, XV.

2. — ε, **1**, 90.— ζ, **1**.

3. — Galland, **1**, 150.— Caussin, **1**, 110.— Destains, **1**, 100. — Gauttier, **1**, 115 et **7**, 361.— Habicht, **1**, 103 et **13**, 297.— Loiseleur, 30. – Scott, **1**, 87.— Lane, **1**, 79; cfr. 111.—Weil, **1**, 33.—Burton, **1**, 48.—Henning, **1**, 48.

4. — Nos 3 et 96 de Syntipas.

Une femme infidèle, voulant infirmer le témoignage d'un perroquet qui la surveille et qui l'accuse, lui fait croire au moyen d'un moulin à bras, d'eau qu'on verse et d'un miroir qu'on tourne devant lui à la lumière d'une chandelle, qu'il y a un orage. Quand il parle de cet orage au mari, celui-ci le prend pour un faux témoin et le tue.

Clouston, **2**, 201-202.

Les poètes.

(Nos 295 à 301.)

295. — *'Oumar II et les poètes.*

1. — Man. Breslau.

2. — ε, **6**, 182.

3. — Weil, **2**, 218 — Burton, **9**, 28.—Payne, **10**.

4. — Mous., **1**, 58. — I'lâm, 32. — Tam., 61. — Weil, Gesch. d. Chal., **1**, 591-593.

'Oumar II n'admet l'idée de recevoir les poètes qu'à cause de l'exemple de Mahomet; mais, les écartant l'un après l'autre en raison de leur peu de religion, il reçoit seulement Garîr, auquel il fait un modeste cadeau. Celui-ci se déclare pourtant satisfait de ce que le calife aime mieux les pauvres que les poètes.

Hammer, Litg., **2**, 35.— Brockelmann, Gesch. d. arab. Lit., **1**, 57.— Brockelmann, Gesch. d. arab. Lit., 1901, 69-70.

296. — *Aboû Nouwâs.*

Nos 296 à 299.

1. — Man. égyptiens.— Gotha, **4**, 411-412, nos 2661 et 2662.

2. — α, **1**, 518. — β, **2**, 171. — γ, **2**, 191. — ε, **7**, 371.

3. — Hammer, **3**, 321.— Burton, **3**, 374.— Payne, **4**.— Henning, **7**, 121.

Hâroûne, errant une nuit dans son palais, trouve une esclave que son fils avait voulu lui offrir, mais que sa femme avait séquestrée; il la fait entrer dans son harem.

Il mande ensuite Aboû Nouwâs. L'officier le trouve dans un lieu de

plaisir. Mais le poète, ayant une dette envers un jeune homme qui se revêt successivement d'habits blancs, rouges, puis noirs et au sujet desquels il improvise des vers [1], ne peut le suivre que lorsque le calife a fait payer ce qu'il doit.

Aboû Nouwâs fait des vers sur l'aventure. De même sur un autre incident : pendant son ivresse, la favorite lui dérobe sa coupe et la cache sur l'ordre du calife, qui le menace de mort s'il ne réussit pas à lui en donner des nouvelles dans une poésie ; ce que le poète fait.

Cfr. nº 374.

Aboû Nouwâs est devenu le héros d'un grand nombre d'historiettes. Voir Man. Paris, 304, nºs 1618 et 602, nº 3456 [2]. — *Nouzhat al gallâs... Baïroûte s. d. (Rev. d. trad. pop., **13**, 552 et 553.) — Velten, Suaheli, 13-34 et 241-245. — Stumme, Tunis, **2**, 110-112 (Syntipas, nº 170) ; 112-116 (nº 155) ; 116-121 (Kalîlah, nº 37) ; 121-122 (Gawzi, 92 ; Zeit. d.Ver. f.Volksk., **5**, 61-62 ; Deut. Rundschau, **90**, 126 ; Frey, Gartenges., 242-243 ; Montanus, Schwankb., 627. Cfr. Cardonne, Mélanges, **2**, 89-95 et Apulée, livre IX, histoire de Philésiétère.) — Djahiz, Beautés et antith., 336-337. — I'lâm, 49-50 (Tazyîne, 490), 95-96 et 96-97. — Damîri, **1**, 43 et 78-79. — Mous., **2**, 139. — Naf., 5 (Halbat, 85) ; 8 (Arnold, Chrest. ar., 40-41 ; Wright, Read. Book, 11 et VI ; D'Herbelot, 28 ; D'Allègre, Gulistan, 1737, 176-178) ; 48-49 (Velten, Suaheli, 17-18 ; Rückert, **6**, 24-25 ; Rev. d. trad. pop., **7**, 188, **12**, 339-340 et **14**, 441-442) ; 49 (Gawzi, 181.) — Basset, Zenatia du Mzab, 184-185.

297. — *Aboû Nouwâs et les jouvenceaux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 562. — β, **2**, 218. — γ, **2**, 255. — ε, **8**, 190.

3. — Mardrus, **6**, 65. — Burton, **4**, 31. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 29.

---

(1) Naf., 29-30.

(2) Les anecdotes des Man. Paris, 624, nº 3655, 6 et 3656, 2 et Gotha, **1**, 100, nº 53, 1 sont peut-être celles que donnent les Mille et une nuits.

4. — Cfr. Halbat, 56.— Girgas et Rosen, 8.— Socin, Arab. gram., 1885, 102-103. —Rev. d. trad. pop., **15**, 466.

Hâroûne, ayant surpris Aboû Nouwâs en débauche avec trois jouvenceaux, au sujet desquels il improvise des vers, le condamne le lendemain à avoir la tête tranchée après qu'on l'aura promené dans le palais vêtu d'une selle, d'un licou et d'une croupière d'âne. A Ga'far, qui le rencontre en cet équipage, il répond qu'en échange de ses plus beaux vers, le calife lui a donné ses plus beaux habits. Hâroûne rit et fait grâce.

298. — *Zobéïde au bain.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 567.— β **2**, 223.— γ, **2**, 263.— ε, **8**, 200.

3. — Hammer, **3**, 347.— Mardrus, **7**, 182.—Burton, **4**, 41.—Payne, **4**.— Henning, **8**, 39.

Hâroûne fait faire à Aboû Nouwâs des vers sur Zobéïde au bain et l'en récompense.

299. — *Le jour efface les paroles de la nuit.*

1. — Man. égyptiens.— Berlin, **19**, 523, nº 8527, 5.

2. — α, **1**, 567.— β, **2**, 223.— γ, **2**, 264.— ε, **6**, 179.

3. — Hammer, **3**, 348.— Mardrus, **7**, 186.— Weil, **2**, 217.— Burton, **4**, 43.— Payne, **4**.— Henning, **8**, 40.

4. — Halbat, 83-85. — I'lâm, 50. — Hammer, Rosenöl, 2, 94-95. — Tazyîne, 489-490. — Naf., 12-13. — D'Herbelot, 28. — D'Allègre, Gulistan, 1737, 173-176. — Anecd. arabes, 348-349.

Hâroûne est renvoyé au lendemain par une esclave; mais elle ne tient point sa promesse, parce que le jour a effacé les paroles de la nuit. Il demande que trois poètes mettent en vers cette aventure. Aboû Nouwâs, qui semble avoir vu, tant il rend bien les circonstances, excite les soupçons et la colère de Hâroûne; mais il se justifie et reçoit double récompense.

Burton, 8, 137. — Artin-Pacha, Contes pop., 267-268.

300. — *Hâroûne et la jeune arabe.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 2, 172. — β, 3, 185. — γ, 3, 280. — ε, 6, 189.

3. — Hammer, 3, 474. — Burton, 5, 306. — Payne, 6. — Henning, 12, 23.

4. — I'lâm, 48-49. — Hammer, Rosenöl, 2, 144-145.

Hâroûne, charmé des vers qu'une jeune fille, à une fontaine, lui adresse sans le connaître, en changeant quatre fois la rime seule, l'épouse, car elle est d'une famille distinguée. Un jour, rien qu'à son air, elle devine qu'il vient lui annoncer la mort de son père, qui seul, d'ailleurs, pouvait lui causer de l'inquiétude.

Cfr. nº 246.

301. — *Les trois femmes poètes.*

1. — Man. égyptiens. — Gotha, **2**, 422, n° 1231.

2. — α, **2**, 173. — β, **3**, 186. — γ, **3**, 281.

3. — Burton, **5**, 308. — Payne, **6**. — Henning, **12**, 25.
— * Hammer, Wiener Musenalmanach, 1807.

4. — I'lâm, 51-52.

Asma'i, pris pour arbitre par trois sœurs dont chacune compose un vers, reçoit le prix de la victoire de celle qu'il a déclarée la première. Quand il raconte l'aventure à Hâroûne, il obtient une somme égale pour les explications qu'il donne au sujet de son jugement.

302. — *Les pommes.*

Nos 302 et 303.

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — I? — FF?

2. — α, **1**, 51. — β, **1**, 55. — γ, **1**, 111. — δ, **1**, 117. — ε, **1**, 350. — ζ, **1**.

3. — Galland, **3**, 165. — Caussin, **2**, 230. — Destains, **2**, 28. — Gauttier, **2**, 90 et **7**, 367. — Habicht, **3**, 32 et **13**, 300. — Loiseleur, 142. — Scott, **2**, 97. — Lane, **1**, 222. — Mardrus, **1**, 235. — Weil, **1**, 113. — Burton, **1**, 171. — Payne, **1**. — Henning, **1**, 157.
— En berbère. (Rev. d. trad. pop., **6**, 454.)

Hâroûne veut parcourir une nuit la ville avec Ga'far pour voir comment elle est administrée et, au besoin, destituer les fonctionnaires.

On rencontre un pêcheur revenant sans avoir rien pris. Hâroûne l'engage à jeter encore une fois son filet : il lui donnera cent dînârs pour le coup. Le

pêcheur ramène une caisse: quand on l'ouvre, on y trouve une femme coupée en morceaux [1]. Colère du calife contre Ga'far, sous le ministère duquel de tels crimes peuvent passer inaperçus; s'il ne produit le coupable dans les trois jours, il sera crucifié avec quarante de ses parents.

On va l'exécuter quand un jeune homme et un vieillard viennent s'accuser. Le jeune homme, en décrivant le contenu de la caisse, prouve qu'il est bien l'auteur; le vieillard est son beau-père, qui voudrait sauver son gendre en se sacrifiant à sa place. Mais quand le jeune homme a raconté son histoire, Hâroûne est forcé de lui faire grâce. C'est, en effet, sa femme qu'il a tuée. Malade, elle a désiré sentir une pomme et son mari a fait un long voyage jusqu'à Basra, dans les jardins du calife, pour s'y procurer trois de ces fruits à grands frais. Il les remet à sa femme et, peu après, voit passer un esclave noir jouant avec une pomme. A sa demande, le noir répond qu'il la tient d'une amie malade, dont le mari a fait un voyage coûteux pour se la procurer. Sa femme, à son retour, ne pouvant lui dire où sont les fruits, il la croit coupable, la tue et la jette à l'eau. Il voit alors pleurer l'un de ses fils et il apprend qu'il le fait parce qu'un noir lui a arraché sa pomme et l'a forcé à lui dire comment son père l'avait acquise.

Hâroûne donne trois jours à Ga'far pour retrouver le noir. Le ministre reste chez lui et se prépare à mourir, croyant impossible de réussir dans sa recherche et espérant que Celui qui l'a sauvé une première fois le sauvera encore. Le quatrième jour, Hâroûne le mande; quand il dit adieu à sa plus jeune fille (nº 177), il voit qu'elle a une pomme : elle l'a achetée de leur esclave Rîhâne. Ga'far le mène à Hâroûne et obtient son pardon en contant [2] l'histoire de Noûr aldîne (nº 270).

Nos 106 et 348. — Burton, **8**, 131. — Oestrup, 75 et 149. — Benfey, 454-455. — Oesterley, Baitâl P., 176-178. — Basset, Zenatia du Mzab, 127-128. — Journ asiat., 1844, **1**, 245-246.

---

(1) Cfr. Cardonne, Mélanges, **1**. 55-61.
(2) Nº 194.

303. — *La boite.* (1)

1. — Les trois man. des Cent et une nuits. — Man. Pajot.

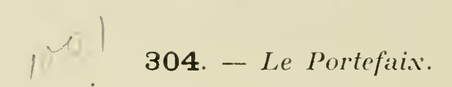
3. — Pajot, 16. — Gaudefroy-Demombynes, nº 16.

L'ami d'un marchand lui ayant montré une boîte de bonbons qu'il destine comme philtre à une femme, la remet au fils du marchand. Le père la retrouve sous un coussin du divan, sonpçonne sa femme, la jette dans le Tigre et n'apprend qu'alors la vérité de son fils.

La femme, sauvée par un pêcheur, le charge de porter ses habits au crieur, afin qu'il les montre à son mari. Celui-ci veut aller la chercher, mais des voleurs le blessent grièvement à son retour et enlèvent sa femme.

Voyant une fois vendre un châle qu'il portait le jour où il avait été blessé, il apprend que le crieur le tient d'un bédouin; il feint de prendre ce bédouin pour le déposant d'une somme considérable, l'attire ainsi chez lui et ne le relâche que quand il a fait renvoyer la femme par ses complices.

Jaloux un jour d'un esclave, il le tue; ses compagnons de servitude, pour le venger, mettent le feu à sa maison et à celles de voisins et l'accusent de ce crime; on le condamne à dix ans de prison. Hâroûne (nº 433) lui fait grâce de cinq ans.



304. — *Le Portefaix.*

3. — Caylus, **8.** 175. — Pourrat, **4,** 385. — Tausend u. e. Tag, **10,** 1.

Le fils d'un riche lapidaire, Dgerberi. dissipe l'immense fortune de son père et, abandonné de ses amis (nº 22), s'établit comme portefaix : il est heureux, parce qu'il ne pense pas au lendemain, ce que son père lui avait recommandé.

(1) Pajot a seul le nom de boîte: les trois manuscrits parlent d'une pomme.

Il sauve un jour une femme qui s'est jetée dans le Tigre, parce qu'elle a été attirée par une vieille, qui, s'étant introduite chez elle sous prétexte d'ablutions (nº 189), a gagné sa confiance et a fini par l'inviter à la prétendue noce d'une parente. (Nº 416.)

Les autres portefaix, pour échapper à la concurrence heureuse qu'il leur fait, lui paient une rente; mais l'oisiveté le rend malade, les portefaix l'abandonnent et, averti en songe par Mahomet, il se décide à se remettre au travail; ce qui le guérit.

Un jeune homme ayant été tué sans qu'on parvienne à retrouver l'auteur du crime, Dgerberi dit qu'il découvrirait le coupable s'il avait les pouvoirs du vizir; celui-ci les lui accorde pour un jour. Dgerberi fait alors arrêter et battre le muezzin de la mosquée la plus voisine de la maison du mort, lui explique que ce n'est qu'une ruse, et lui enjoint, moyennant dédommagement, de dire qu'il a été arrêté pour un autre et d'annoncer la prière la nuit. Il le fait et on appréhende le premier qui accourt demander la raison de ces faits extraordinaires : c'est le meurtrier qui, à cause du trouble de sa conscience, est à l'affût de tout ce qui se passe d'insolite [1].

Le vizir, craignant la rivalité d'un homme aussi perspicace, l'envoie combattre les Guèbres. Après de nombreux exploits, il est pris, se sauve et arrive dans une forêt. La nuit, il voit un taureau noir sortir de la mer (nº 373) et laisser tomber de son mufle une escarboucle qui l'éclaire pendant qu'il cherche sa nourriture. Le lendemain, Dgerberi jette de la boue sur la pierre et s'en empare quand le taureau s'est retiré.

Il l'offre au roi de Perse et l'emporte sur trois frères, qui, ayant pris un poisson à face humaine, avaient obtenu de lui des pierres précieuses pour prix de sa liberté. Le roi fait de lui son vizir.

Cadre du nº 368.

Animaux se rachetant. Qazwînî, **2**, 299-300; Gawzi, 105; Naf., 6; Rev. d. trad. pop., **13**, 226-227.— Damîri, **2**, 148; Qalyoûbi, 170-171.—Qazwînî, **1**, 303.

---

(1) Gawzi, 43-44; Rev. des trad. pop., **14**, 705-706. — Cfr. Ilâm, 153 et d'Herbelot, 636, vº Motadhed.

305. — *Le Pourvoyeur.*

Bibliog. arabe, **5**, 220.

Prières singulières.

Nos 306, 307 et 308.

306. — *Le pèlerin.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 456.— β, **2**, 108.— γ, **2**, 102.— δ, **2**, 365.

3. — Hammer, **3**, 296.—Mardrus, **7**, 217.—Weil, **4**, 48.—Burton, **3**, 247. — Payne, **3**.— Henning, **6**, 183.

Se pendant aux voiles de la Ka'ba, un pèlerin demande à Dieu qu'un certain mari soit infidèle, afin qu'il profite de la colère de la femme. Scandalisés, les pèlerins l'amènent à l'émir du pèlerinage; mais celui-ci l'excuse quand il a appris son histoire.

Faisant le métier de valet de boucherie, il doit se cacher un jour à cause de la sortie d'un harem (no 19); mais les eunuques l'emmènent malgré les prières de la foule et, quand il croit qu'on va le mettre à mort, on le conduit au bain et on le revêt d'habits précieux. Introduit auprès d'une dame d'une grande beauté, il soupe avec elle et reste chez elle; à son départ, il reçoit beaucoup d'argent. Après huit jours de cette vie, la dame le cache dans un cabinet, parce que survient un jeune homme, avec qui elle se réconcilie. C'est son mari, qu'elle a surpris un jour avec une vile esclave, ce qui lui a fait jurer qu'elle se vengerait avec quelque homme de la plus basse condition.

Cfr. no 361.

307. — *Les esclaves noirs.*

1. — CC.

3. — * Beloe.— Blaue Biblioth., **11**, 133.— Biblioth. d. Frohsinns, **2**, 101.— Taus. u. e. Tag, **11**, 276.

Un esclave, qui se dit l'esclave de Dieu, force un saïh à lui servir un repas; le lendemain, au contraire, un autre, qui se dit l'esclave du diable, paie le vieillard. « Grand Dieu, » dit celui-ci, « si tu avais un jour besoin d'esclaves, demande à Satan de t'en donner. »

308. — *Le vieillard.*

1. — CC.

3. — * Beloe.—Blaue Biblioth., **11**, 142.—Biblioth. d. Frohsinns, **2**, 103. —Taus. u. e. Tag, **11**, 287.—Clouston, Flowers, 109.

Un vieillard ayant prié Dieu pour que quelqu'un l'aide à gravir une colline, un soldat le force à porter un poulain. Une femme, le prenant pour un saint, lui demande de prier pour son enfant malade; il supplie Dieu de le faire mourir, sûr ainsi qu'il vivra longtemps.

309. — *Le Prince.*

1. — FF.

310. — *Qamar-Khân.*

1. — I.

« Histoire du prince Qamar-Khân et du schaïkh 'Atâ, du sultan Maḥmoûd-Khân, de Bahrâm-Schâh, d''Abdallah ibn Hilâl, de Hâroût et Mâroût, etc. (Nuits 476 à 521) », dit Zotenberg, Notice, 188 ou tirage à part, 22.

311. – *Qamar al zamâne et Šams.*

Bibliog. arabe, **5**, 214.

312. — *Les quarante derviches.*

1. — B.

Dans le conte du troisième calender du manuscrit B, l'histoire des Dix vieillards borgnes est remplacée par celle des *Quarante derviches,* dit Zotenberg. (Notice, 181 ou tirage à part, 18.)

Est-ce le livre des quarante vizirs ?

Réparties et traits d'esprit [1].

Nos 313 à 320.

(1) Cfr. nos 164, 172 et 205.

313. — *Les six esclaves.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 511. — β, **2**, 164. — γ, **2**, 181. — ε, **7**, 348.

3. — Hammer, **3**, 311. — Mardrus, **6**, 271. — Weil, **2**, 378. — Burton, **3**, 360. — Payne, **4**. — Henning, **7**, 108.

Un homme a six esclaves, une blanche, une rouge, une grasse (1), une maigre, une jaune (2) et une noire. Il leur fait un jour dire des poésies et, deux à deux, se vanter en critiquant leurs rivales : la blanche loue ainsi la blancheur et blâme ce qui est noir, etc.

Le calife Ma'moûne, à qui on a conté cette histoire, fait acheter les six esclaves; mais, touché du désespoir de leur maître, qui lui adresse des vers, il les lui rend avec des cadeaux. (Cfr. nos 36 et 206.)

Oestrup, 150. — Knust, A. d. Eskurial, 188.

Couleurs. Eloge du noir. Flügel, H. Kh., **6**, 328-329. — Antar, **1**, 124. — Roorda-Cool, Gram. arab., 1re édit., 18-19; 2e édit., 32-33. — Perron, Dârfour, 272-275 et 412. — Puymaigre, Folklore, 50-51 et 305-306. — De candido et nigro. (Poetæ latini minores, éd. Baehrens, **5**, 370 et suiv.) — Il contrasto della bianca e della brunna (Romania, **16**, 161 et **24**, 634.) — Esp. d. journ., 10e année, **11**, 241 et suiv.

La beauté des femmes. Hammer, Osm. Dichtk., **4**, 429-453 et 603. — * A. Th. Hartmann. Ueber die Ideale weiblicher Schönheit bei den Morgenländern. Düsseldorf. 1798.

---

(1) Flügel, H. Kh., **6**, 515. — Man. Munich, Aumer, 222.

(2) Le passage relatif à l'esclave jaune est traduit dans Karabacek, die persische Nadelmalerei, 55-56.

314. — *Hâroûne et les deux (trois) esclaves.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 569. — β, 2, 225. — γ, 2, 266. — ε. 8, 205.

3. — Hammer, 3, 351 (la première forme). — Mardrus, 7, 171. — Burton, 4, 46. — Payne, 4.

4. — Tam., 1, 14-15. — Hammer, Rosenöl, 2, 146-147.

Deux esclaves se disputent Hâroûne, en invoquant les lois des terres mortes ou de la chasse. Dans l'autre forme, qui suit, une troisième s'adjuge Hâroûne en attendant que le procès des deux soit vidé.

315. — *Inscription d'une chemise.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 598. — β, 2, 255. — γ, 2, 309.— ε, 8, 297.

3. — Hammer, 3, 398.— Mardrus, 7, 204.— Burton, 4, 111.— Payne, 4.

Amîne n'accepte une esclave de son oncle Ibrâhîm que quand une inscription l'a rassuré sur sa chasteté.

316. — *Inscription d'une coupe.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 598.— β, 2, 255.— γ, 2, 309.— ε, 8, 299.

3. — Hammer, 3, 399.— Mardrus, 7, 205.— Burton, 4, 112.— Payne, 4.

Fath ibn Hâqâne envoie à Moutawakkil malade une jeune fille avec une coupe contenant du vin. Une inscription recommande ce remède, ce que le médecin approuve.

317. — *Les hommes et les femmes.*

1. — Man. égyptiens.— Berlin, **19**, 553, nº 8591 et **20**, 20, nº 8987, 4.— Munich, Aumer, 222 ?

2. — α, **1**, 598.— β, **2**, 255.— γ, **2**, 310. – ε, **8**, 300.

3. — Hammer, **3**, 400.— Mardrus, **7**, 235.— Burton, **4**, 113.— Payne, **4**.

Une savante femme discute avec un homme très instruit, qui s'occupe trop de son frère, la prééminence d'un sexe sur l'autre.

Cfr. nº 387. — Oestrup, 123.

318. — *La femme aux cheveux blancs.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 602.— β, **2**, 275.— γ, **2**, 315.— ε, **8**, 311.

3. — Hammer, **3**, 408.— Mardrus, **7**, 177.— Burton, **4**, 120.— Payne, **4**.

Une femme, belle encore, mais ayant les cheveux blancs, refuse de se teindre.

319. — *Réponse d'une esclave.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 602. — β, **2**, 276. — γ, **2**, 315. — ε, **8**, 312.

3. — Hammer, **3**, 409. — Burton, **4**, 121. — Payne, **4**.

'Ali ibn Mouḥammad ibn 'Abd Allâh ibn Ṭâhir achète une esclave qui lui fait une réponse spirituelle.

320. — *L'esclave borgne.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 569. — β, **2**, 225. — γ, **2**, 266. — ε, **8**, 204.

3. — Burton, **4**, 45. — Payne, **4**.

Aboû alaswad loue la beauté d'une esclave borgne qu'il a et dont on blâme le défaut.

La réunion.

Nos 321 à 327.

321. — *La femme vertueuse du juge israélite.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 639. — β, **2**, 314. — γ, **2**, 369. — δ, **3**, 147.

3. — Hammer, **3**, 422. — Weil, **4**, 85. — Burton, **4**, 206. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 14.

4. — Rev. d. études juives, **33**, 234-239.

Un juge israélite, se rendant à Jérusalem, confie sa femme à son frère. N'ayant pas cédé à ses vœux, elle est accusée par lui d'adultère, enterrée dans une fosse et lapidée. Un passant la délivre, l'emmène et lui confie son enfant. Un fripon, ne pouvant la séduire et voulant la tuer la nuit, se trompe et sacrifie l'enfant. La mère l'accuse et la maltraite, mais est retenue par le mari. Elle s'en va, voit un homme en croix, qu'on laissera mourir s'il n'expie par des aumônes, paie pour lui et le délivre. Il lui bâtit une cellule. Le bruit de ses vertus se répand et le frère du juge, la mère de l'enfant tué et le fripon, frappés de graves maladies, viennent la trouver pour qu'elle les guérisse. Elle exige une confession publique de leurs fautes, leur rend la santé et se trouve justifiée aux yeux de son mari, qui la reprend. Pardon accordé à tous; ils se convertissent.

Perles, Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **22**, 123-124. — Réc. égyptienne, 62-63.

322. — *Le cadi et sa femme.*

A.

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 396. — Destains, **6**, 300. — Gauttier, **6** 406 et **7**, 397. — Habicht, **11**, 197 et **13**, 312. (1)

4. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **21**, 536-538 (2). — Rosen, Touti, **1**, 89-108. (Benfey, Kl. Schriften, **3**, 71.) — X. Marmier, Deux contes turcs. Dans Rev. brit., 1883, **6**, 353-360. — La prieure de Debré-Sina. Dans * D. de Rivoyre,

---

(1) Burton ne donne pas cette histoire, **11**, 468.

(2) Traces du conte dans l'Inde : Basset, Nouv. contes berb., 246-247. — Le Karma-Çataka. Dans Journ. asiat. 1901, **1**, 269-270. — Lacsanarong. Journ. asiat. 1877, **1**, 188-202; cfr. 167-169, 176-177 et 182. — * A. Rémusat, Chines. Erzählungen, 1827, **1**, 3-106.

Aux pays du Soudan. (Bull. de corr. afr., 3, 352.) — Gesta, 648-654.— Italienische Märchen in Toscana aus Volksmund gesammelt von Carl Weber. Dans Forschungen z. rom. Philol. Festgabe f. H. Suchier, 328-336.

Un cadi étant parti pour le pèlerinage de La Mecque, son frère tente de séduire la vertueuse femme de l'absent et, pour se venger de ses refus, la fait condamner comme adultère.

Battue, promenée dans Bagdad, puis exilée, elle se dirige vers La Mecque pour y retrouver son mari. Pendant son voyage, un jeune homme cherche en vain à se faire aimer d'elle et, voulant la punir en la tuant, frappe, dans l'obscurité, l'enfant des hôtes qui avaient reçu la femme; car, aimant beaucoup cet enfant, elle le faisait dormir dans sa chambre.

Continuant sa route, elle voit promener un jeune homme qu'on allait, d'après la coutume du pays, mettre à mort comme insolvable. Elle sacrifie presque tout ce qu'elle a pour le libérer (1); mais, épris d'elle à son tour et ne pouvant la gagner, il la vend comme esclave à un capitaine de navire qui avait l'habitude d'en acheter dans ces parages.

Une tempête la sauve des entreprises du capitaine à qui elle avait plu et elle arrive dans la capitale d'un pieux sultan, où sa propre piété fait bientôt d'elle l'objet de la vénération de tous; le sultan, surtout, la protège, parce qu'il attribue à l'effet de ses prières la soumission de vassaux qui lui avaient, depuis plusieurs années, refusé obéissance et tribut.

Poussés par le chagrin ou le remords, le mari, le frère, le meurtrier de l'enfant, l'insolvable libéré et le capitaine se rencontrent quand ils vont chercher des consolations auprès de la sainte. Nul ne l'ayant reconnue, elle demande au sultan un officier de confiance qui se cache et qui entend ainsi successivement le récit des cinq personnes.

La femme justifiée se réunit à son mari, que le sultan nomme chef de sa magistrature, et fait gracier les autres, qu'on se borne à exiler.

(1) Cfr. Benfey, 221.

B. — *Autre forme.*

(N° 79 de Syntipas.)

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, **11**, 190.

3. — Pas de traduction. (Habicht, **14**, 101.)

4. — * Radloff, **4**, 141. (Bull. de corr. afr., **3**, 352.)

Un homme de Nîsâboûr, partant pour un pèlerinage qui doit durer longtemps, confie sa femme à son frère. Le frère, ne pouvant la séduire, l'accuse d'adultère et on la lapide après l'avoir mise dans une fosse.

Un homme qui passe la conduit dans sa maison et la guérit. Mais son fils s'éprend d'elle et, comme elle résiste, s'arrange avec un jeune homme pour qu'il vienne voler; il lui fait avouer alors que la femme lui a ouvert la maison et qu'il est le complice à cause duquel elle a été lapidée. On veut la mettre à mort, mais le père la défend et la fait sortir de la ville après lui avoir donné 1000 dirhems.

Elle arrive dans une autre localité, où l'on veut battre un homme qui ne paie pas l'impôt. Elle le libère et le repousse quand il devient amoureux d'elle. Voulant se venger, il écrit une lettre mensongère qu'il porte au roi comme l'ayant trouvée sur elle et l'accuse d'être une espionne.

Avant qu'on ait pu l'arrêter, elle part après s'être vêtue en ascète. Dans une autre ville, la pieuse fille du roi étudie avec elle; aussi, quand le roi vient à mourir, le peuple, accusant la princesse et l'ascète, massacre la première; mais, quand on veut tuer l'ascète, il se fait examiner par des femmes. (N° 31.) Son innocence reconnue, on la décide à force de supplications à accepter la royauté. Elle consent, ordonne de construire une qoubba sur la tombe de son amie et fait des miracles, parce que Dieu la récompense ainsi de sa vertu.

Elle lui demande que son innocence soit reconnue. Attirés par le bruit de sa puissance surnaturelle, le frère, le fils de l'homme généreux qui l'a recueillie et le débiteur libéré, frappés de maladies incurables, se

rendent chez elle dans l'espoir d'être soulagés, se rencontrent et arrivent ensemble. Elle ne consent à prier pour eux que s'ils confessent leurs crimes, ce qu'ils font sans la reconnaître. Elle les guérit alors et se réunit à son mari, qui a pu constater ainsi son innocence.

C. — *Le cadi et la fille du marchand.*

2. — Spitta, Contes arabes modernes, 80. — Green, Modern ar. stories, 102.

4. — Tâzerwalt, 77-81 et 199-200. — * Mercier, Cinq textes berbères (Rev. d. trad. pop., **16**, 274-275.)

— * Geschiedenis van Djohor Manikam. Uitg. m. aanteek. door J.-J. de Hollander. Breda 1845. — Dulaurier (Marre), Histoire de la princesse Djeuhar Manikam. Dans Muséon, **11**, 436-447 et **12**, 17-35 [1].

Un marchand, partant en voyage avec son fils, confie au cadi la surveillance de sa fille. S'éprenant d'elle, il est repoussé et envoie une vieille (nº 189), qui dit être sa tante : si elle ne la connaît pas, c'est qu'elle a quitté sa famille quand la jeune fille était encore toute petite (nº 19.) Elle se fait conduire par elle au bain, où elle avait mandé le cadi. Mais la jeune fille, sous prétexte de le laver, l'aveugle, le renverse en le blessant et lui échappe. Elle fait alors murer sa porte et le cadi, pour se venger, écrit au père pour l'accuser d'inconduite.

Le père envoie le frère pour la mettre à mort. Il la prend au désert sous prétexte de la mener à leur père; mais, n'ayant pas le courage de la frapper, il l'abandonne et rapporte à son père du sang de gazelle pour montrer qu'il a rempli sa mission.

La jeune fille se cache sur un arbre. Un prince l'y découvre, l'emmène,

(1) Cette histoire contient, en plus, le trait de l'exposition du portrait, comme au nº 327 D.

l'épouse et en a trois enfants. Le fils d'un haut fonctionnaire ayant un jour reproché aux enfants de ne pas avoir d'oncle maternel (cfr. nº 21), la mère obtient la permission de les conduire à leur oncle. On lui donne une escorte que commande le vizir. Le vizir veut la séduire et, dans ce but, tue successivement les trois enfants; menacée elle-même de mort, elle feint de consentir et obtient de sortir un instant, une corde attachée à la main : elle la dénoue, la lie à un arbre et s'enfuit.

Le vizir retourne disant au roi que c'est une ogresse, qui a dévoré ses propres enfants. Le roi et le vizir se mettent à sa recherche pour la tuer. Le père, à qui son fils a avoué qu'il a épargné sa sœur, veut également la retrouver. Tous se rencontrent dans un café, où la jeune femme, qui avait échangé ses habits contre ceux d'un berger, a obtenu un emploi. Elle conte son histoire devant tous et se fait reconnaître. On brûle le cadi, la vieille et le vizir.

Cosquin, **2**, 327-328.

323. — *Repsima.*

3. — Lille, **5**, 212. — Rapilly, **3**, 97. — Loiseleur, 265.
— * Den sköna Repsimas besynnerliga Händelser. Hernösand. 1802.

Un marchand de Basra, Dukin, laisse une fille unique, Repsima. Quoiqu'elle ait fait vœu de chasteté, elle cède aux instances de sa famille et épouse le marchand Temin.

Un an après, Temin va aux Indes après avoir recommandé sa femme à son frère Revendé. Il essaie de se faire aimer de sa belle-sœur; dédaigné, il introduit un homme dans sa chambre, survient avec des témoins subornés et l'accuse d'adultère On la condamne à être enterrée jusqu'à la poitrine au bord de la grand route.

Un brigand arabe, qui vient à passer, la délivre et la prend chez lui, où il lui confie le soin de son jeune fils. Un noir, Calid, repoussé par elle, pour

se venger, tue l'enfant et met sa tête dans la chambre de Repsima. Le brigand, pour ne pas violer les lois de l'hospitalité, ne veut pas la faire mourir bien qu'il la croie coupable du meurtre et la chasse, tout en lui remettant cent sequins.

Elle délivre un esclave qu'on allait pendre. Il s'éprend d'elle et la vend à un capitaine de navire. Mais une tempête la jette au rivage d'une île que gouverne une femme.

Ses vertus l'ayant rendue populaire, elle est choisie pour succéder à la reine qui vient à mourir. Elle convertit ses sujets au mahométisme et se montre si pieuse que Dieu exauce toutes ses prières. Aussi les malades accourent-ils de toute part; on les reçoit dans de grands hopitaux bâtis à cet effet et tous recouvrent la santé.

Un jour, on annonce à Repsima l'arrivée de six étrangers, dont quatre malades. Ce sont Revendé, qui a perdu la vue et qu'amène Temin; le brigand, qui accompagne Calid devenu goutteux; le jeune homme libéré, frappé de folie et le capitaine du navire, atteint d'hydropisie. Ils confessent tous leurs crimes.

Repsima offre à Temin une de ses plus belles esclaves en mariage; mais il déclare ne pouvoir oublier sa femme innocente et malheureuse. Là-dessus, Repsima se fait connaître.

* Repsima, essay d'une tragédie domestique. Lausanne. (Gött. gel. Anz., 1767, 984.)

324. — *La femme sauvée du naufrage.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α. **1**, 640.— β, **2**, 316.— γ, **2**, 371.— δ, **3**, 150.

3. — Hammer, **3**, 425.—Weil, **4**, 87.— Burton, **4**, 209.— Payne, **5**.— Henning, **9**, 18.

Une femme fait vœu de se consacrer à Dieu à La Mecque, parce que, dans une tempête, réfugiée sur une planche, elle a donné le jour à un enfant, qu'un matelot a jeté à la mer parce qu'elle ne voulait pas lui céder. Mais elle invoque Dieu et un monstre marin enlève le matelot. Puis, sur un navire qui la recueille, elle retrouve aussi son enfant, que le monstre marin y a apporté.

Réc. égyptienne, 63.

325. — *L'interdiction du serment.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 653.— β, **2**, 329.— γ, **2**, 390.— δ, **3**, 170.

3. — Hammer, **3**, 451.—Weil, **4**, 100.— Burton, **4**, 238.— Payne, **5**.— Henning, **9**, 46.

— Perles, Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **22**, 28-31.

4. — Jellinek, Bet ha-Midrasch, **1**, 72-74.— Perles, 31-33. — Levi, Trois contes juifs, 22-29.

Un israélite, à son lit de mort, exige de son fils la promesse de ne jamais faire de serment. Pour tenir sa parole, il se ruine à payer des gens de mauvaise foi, qui se disent créanciers et auxquels il ne peut opposer le serment. Il quitte alors sa patrie et une tempête sépare cet homme, sa femme et ses deux fils.

Abordant dans une île, il prie Dieu trois jours : chaque fois, des formes sorties de la mer viennent prier avec lui. Une voix lui révèle alors que l'île est pleine de trésors. Il en dispose au profit des matelots qui visitent l'île et rassemble une grande population, dont il devient le roi.

Attirés par sa réputation, ses fils, recueillis jadis chacun par des gens bienfaisants et sa femme, sauvée par un marchand, arrivent dans l'île. Il nomme l'un des jeunes gens secrétaire et confie à l'autre, qui était commerçant, la surveillance de ses affaires. Le marchand qui avait recueilli la femme apporte des cadeaux au roi, qui, pour pouvoir le garder la nuit auprès de lui, charge son secrétaire et son administrateur d'aller veiller sur la femme. Causant entre eux de leurs aventures, ils se reconnaissent. La mère, qui les a entendus, feint de les accuser et, quand ils comparaissent devant le roi, ils se reconnaissent tous.

Réc. égyptienne, 70-71.

326. — *Le sultan qui ne jurait pas.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 409. — Destains, **6**, 313. — Gauttier, **6**, 418 et **7**, 397. — Habicht, **11**, 206. — Burton, **11**, 468. — Perles, 34.

4. — Basset, Nouv. contes berb., 109-111 et 203. — Bull. de corr. afr., **3**, 400-403.

Un marchand promet à son père mourant qu'il ne jurera jamais. Ayant donné les deux tiers de l'héritage à sa mère et à sa sœur, il perd bientôt sa part, parce que des marchands lui réclament le paiement de dettes, sans titres, mais en prêtant un serment auquel il ne peut répondre par un autre.

Cherchant emploi, il traverse un désert. Un vieillard — Elie, comme il l'apprendra plus tard—le conduit dans une ville abandonnée et ruinée, où il lui fait découvrir d'immenses trésors. Il les emploie à recueillir des gens persécutés, qui le nomment leur sultan. Suivant les conseils du vieillard, il repeuple la ville, qu'il gouverne avec sagesse.

327. — A. — *La sultane et ses trois filles.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 82. — Destains, **6**, 65. — Gauttier, **6**, 228 et **7**, 393. — Habicht, **11**, 64 et **13**. 310. — Loiseleur, 705. — Burton, **10**, 431. — Henning, **23**, 84.

Pendant une chasse que fait le sultan de l'Irak, son vizir, amoureux de la sultane, lui envoie de vieilles entremetteuses (nº 189), que, l'une après l'autre, elle fait tuer et jeter dans l'égoût du palais.

L'année suivante, le sultan étant allé en pèlerinage à La Mecque, le vizir

députe une femme que la sultane ordonne d'étrangler et d'exposer dans une cour extérieure du palais. Le vizir, craignant d'être dénoncé, rappelle le sultan et accuse la sultane d'avoir voulu le séduire. Le sultan charge deux de ses confidents de tuer la mère et ses enfants. Pris de pitié et mis au courant de tout par elle, ils l'épargnent, teignent les vêtements des princesses avec le sang de faons et les portent au sultan.

Les femmes, abandonnées et cachées dans une caverne, voient une caravane et la suivent de loin : elles arrivent ainsi au Caire, dont le sultan avertit leur mari et père, qui, dans l'intervalle, a appris la vérité de ses confidents et a puni le vizir : il a ordonné qu'on le brûle sur un bûcher, qu'on rase sa maison (nº 239), qu'on donne ses biens aux pauvres et qu'on vende sa femme et ses enfants comme esclaves. (Nº 339.)

Le sultan de l'Irak envoie un navire pour ramener les siens ; mais ils font naufrage et sont séparés.

La mère se sauve sur une planche et retrouve son mari, qui venait au-devant d'elle ; leur joie est assombrie par la perte de leurs enfants.

La plus jeune, jetée à la côte, rencontre un prince détrôné par un usurpateur, mais bientôt réintégré et qui l'épouse après quelques hésitations que lui cause son deuil.

La seconde, également jetée sur le rivage, est recueillie par une bonne vieille. Apprenant que le sultan du pays est malade, elle compose un breuvage, qui le guérit bientôt. Elle l'épouse après quelques scrupules.

L'aînée, enfin, arrivée à la côte, trouve un habit d'homme, dont elle se revêt et s'engage comme apprenti chez un marchand établi vis-à-vis du palais. Sa bonne grâce attire de nombreux clients. La fille du sultan, qui la voit de son balcon, s'éprend d'elle et, aidée de sa nourrice, la fait venir au palais [1]. Surprise par le sultan, elle échappe à la mort en se faisant connaître et l'épouse.

Mais les parents des princesses ne peuvent se consoler et le père, prenant avec lui son vizir et se déguisant comme lui en derviche, se met à leur recherche.

Arrivant dans une grande ville, il voit le sultan avec ses deux enfants ; l'un d'eux, poussé par la voix du sang (nº 8), le suit et refuse de le quitter. Avant qu'il ait eu le temps de le ramener le lendemain à son père, on

[1] Nº 31. — Loiseleur, 710. (Bernier.)

l'arrête; mais la femme du sultan, qui est l'une de ses filles, le reconnaît. Accompagné ensuite de son gendre, il retrouve les deux autres filles.

B. — *Le roi qui a tout perdu.*

(N° 89 de Syntipas.)

1. — Man. Breslau.

2. — ε, **11**, 257.

3. — Habicht, **14**, 133.

4. — Basset, Nouv. contes berbères, 247-249. — * Haxthausen, Transkaukasia, **1**, 334.— Cfr. Landau, d. Quellen d. Dek., 248.

Un roi, chassé par des ennemis coalisés avec des révoltés, se sauve avec sa femme et ses deux fils. Des brigands les dépouillent. Ayant fait passer un torrent à ses fils, quand il revient avec sa femme, il ne les trouve plus. Il est recueilli par un vieillard et sa femme; ce vieillard vend la reine à un mage, qui l'emmène dans un navire et ne parvient pas à se faire aimer d'elle.

Le roi, resté seul, arrive à une ville dont le souverain vient de mourir et que les partis se sont accordés à remplacer par celui qu'un éléphant couronnerait. (N° 239.) Il devient ainsi roi et, dans l'espoir de retrouver sa femme, prend des prétextes pour retarder son mariage avec la fille de son prédécesseur.

Un jour le mage aborde avec des marchandises et cache la reine dans un coffre. Deux jeunes pages de la cour — ce sont les deux fils — sont chargés d'aller inspecter le navire et, auprès de la caisse, rappellent leurs aventures. Leur mère les reconnaît et ils la délivrent.

Menés devant le roi par le mage, qui les accuse d'avoir comploté pour le voler, celui-ci les reconnaît. On prend plusieurs jours pour couper successivement les membres du mage, jusqu'à ce qu'il meure.

Les deux princes épousent les deux filles du roi précédent.

Cette forme pourrait bien être dérivée de celle qui, plutôt que l'histoire de St-Eustache, a donné naissance au conte du chevalier Cifar. (Bibliothek d. litt. Vereins in Stuttgart. CXII. Historia del cavallero Cifar herausgegeben von Dr Heinrich Michelant. 1872.) La préface (11) dit, en effet, qu'il a été traduit du chaldéen en latin et du latin en roman ; or chaldéen veut dire *arabe*, comme parfois au moyen-âge, et non *grec*, ainsi que le pense Michelant, 364. (Voir Ducange, v° Chaldaei.)

C. — *Cogia Muzaffer.*

3. — Journal de Galland. (Rev. rétrospective, 2e série, **12**, 36-38.)

Arrivant à Alemabad, où, quand le roi décède, on le remplace par le premier individu qui se présente (n° 239), le voyageur Cogia Muzaffer est couronné et marié. Sa femme meurt et il est, d'après la coutume, enfermé et nourri dans un souterrain. (N° 373.) Il y trouve une femme qui y est recluse parce qu'elle a survécu à son mari, l'épouse et en a deux enfants. Quelques années après, il voit un gros serpent paraître et rentrer en terre ; le saisissant par la queue, il est entraîné au jour avec les siens. Sa femme va au bord de la mer laver des habits ; des pirates l'enlèvent. Pendant que Muzaffer vient voir après elle, un loup emporte l'un des enfants ; quand il veut traverser une rivière avec l'autre, le courant le lui arrache. Il erre longtemps et arrive enfin, misérable, dans une ville, où il se rend auprès d'un généreux marchand : c'est sa femme, qui, s'étant rachetée, s'est vêtue en homme et a entrepris un commerce. Il se trouve aussi que le gouverneur est l'un des fils, arraché au loup par les bergers du roi ; que le cadi est l'autre, qu'un pêcheur a recueilli.

D. — *Ghulnaz.*

Nous avons donné ce conte au tome 5, p. 91 [1] : nous en rappelons ici les traits principaux pour faciliter la comparaison.

[1] Ajouter : Tausend u. e. Tag, **4**, 307. — Version berbère et version syriaque. (Rev. d. trad. pop., **16**, 275.)

La fille du prince de Cachemire, jalouse de celle du vizir, obtient qu'on la vendra dans un coffre. Un porteur d'eau l'achète et l'entoure d'égards. Remise à sa mère, elle aliène un diamant et s'entoure de quelque luxe; le porteur d'eau, se trompant sur la source de cette aisance, la frappe d'un coup de poignard. Recueillie par un juif, elle se débarrasse de ses importunités en l'envoyant au bain et en sautant alors dans la mer. Trois pêcheurs se la disputent; mais un cavalier fait accepter aux pêcheurs que celui-là sera préféré qui rapportera le premier une des trois flèches qu'il lancera. Pendant qu'ils courent, il enlève la jeune fille. Elle demande à se déguiser en homme et, usant de ruse, s'échappe sur le cheval du cavalier. Arrivée à une ville dont le maître vient de mourir en ordonnant que le premier qui se présenterait à l'ouverture des portes devienne roi, elle est élue. Elle fait exposer son portrait et ordonne de lui amener ceux qui soupireraient en le voyant; on rassemble ainsi tous ceux qui l'ont tour-à-tour enlevée et elle épouse le porteur d'eau.

E. — *Le joaillier.*

(N° 50 de Syntipas.)

1. — Basset, Contes arabes. Histoire des dix vizirs, XVII et 197-199.

2. — Knös, Hist. decem Vezirorum, 23 et (9).— ε, **6**, 219.

3. — Chavis, **40**, 64. — Guillon, Nouv. contes arabes, 142. — Lescallier, Nouv. Bibl. d. rom., 7e année, **8**, 74.— Caussin, **8**, 259.— Pourrat, **4**, 95.— Gauttier, **6**, 92 et V et **7**, 390-391.— Habicht, **10**, 166.— Weil, **2**, 227.— Basset, Dix vizirs, 31. (D'après le texte de Knös.) — Cfr. Basset, 199-200.

Un joaillier, appelé à la cour du roi pour l'éclairer dans ses achats de joyaux, quitte sa femme, qui va le rendre père. Il gagne la faveur du roi, qui le retient huit ans.

Sa femme a donné le jour à deux jumeaux, dont l'un est nommé Behrouz, d'après le vœu du mari, l'autre, Rouzbeh. Ils sont bien élevés et écrivent

un jour une si belle lettre que le joaillier, que le roi ne veut pas laisser partir, obtient de lui qu'il pourra faire venir sa femme et ses enfants.

Il va secrètement à leur rencontre. Au bord de la mer, il se baigne et s'aperçoit qu'il lui manque une bourse qu'il a déposée sur le rivage. Il accuse du vol deux jeunes enfants qu'il ne connait pas — ce sont les siens — et les jette à l'eau.

Il trouve alors sa femme et se désole avec elle. Behrouz, rejeté sur la côte, est recueilli par un roi, qui, charmé de ses qualités, le traite comme un fils et finit par lui laisser le trône.

Rouzbeh, rejeté sur un autre point de la côte, est pris par des voleurs, qui le vendent à un joaillier à la recherche d'un esclave. On se reconnaît et le joaillier lui enseigne son métier.

Rouzbeh, attiré par la réputation du roi Behrouz, se rend à sa cour et trouve chez lui une grande faveur, qu'explique la voix du sang. (N° 8.) Un soir qu'il veille auprès du roi qui s'est enivré, il tire son sabre pour le garder, est accusé de trahison et condamné à mort : il échappe provisoirement au supplice, parce que le roi est appelé à l'armée à cause d'une guerre, qui, s'aggravant, nécessite sa présence.

Il revient vainqueur et reçoit de ses parents un placet en faveur de Rouzbeh, dont ils ont appris les aventures; comme ils y content leur histoire, on se reconnaît. Behrouz partage le pouvoir avec son frère.

Keller, Li romans des sept sages, CLIII.—Basset, Dix vizirs, 179-180.

Sur le cycle de la réunion, voir Mussafia, Ueber eine italienische metrische Darstellung der Crescentiasage. Dans Sitzb. de l'Acad. de Vienne, **51**, 589-692 et à part. — Mussafia, Eine altspanische Prosadarstellung der Crescentiasage. Ibidem, **53**, 499-564.—Weber, Italienische Märchen. (Voir n° 322, A, **4**.)— Rohde, d. griech. Roman, 534-535.—Basset, Contes berb., 109-111 et 203; Nouv. contes berb., 241-249; Rev. d. trad. pop., **13**, 286-287 et **16**, 274-275.—Gesta, 747.—Schumanns Nachtbüchlein (Litt. Ver., n° 197), 400.

Reconnaissances de St-Clément. Migne, Patrol. græca, **1**, 1201-1451.— Basset, Nouv. contes berb., 241-245 et Rev. d. trad. pop., **13**, 286-287.— Deutsche Rundschau, **111**, 92-93.

St-Eustache (Placidus). Man. arabe du Vatican. (Vet. auct. nova coll., **4**, 2, 512-513, n° 86.) — Acta Sanctorum du 20 septembre, **6**, 123. — De un cavallero Plácidas que fué despues cristiano é ovo nonbre Eustacio. Dans * Knust, Dos Obras Didácticas. (Zeit. f. rom. Philol., **3**, 273-277.) — Basset, Nouv. contes berb., 245 et suiv. — Gesta, 730. — Landau, d. Quell. d. Dek., 218. — Cifar, 358.

Crescentia. Mussafia. — Altd. Blätter, **1**, 116 et 300-308. — * O. Schade, Crescentia, ein niederl. Gedicht aus dem XIIten Jahrh. Berlin. 1853. (Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., **15**, 449-451.) — Rom. Forsch., **2**, 380 et suiv. — Romania, **2**, 132-134. — Anzeiger f. deut. Alterth. u. deut. Litt., **9**, 406. — Grimm, Kl. Schriften, **4**, 287. — Wolf, Studien, 547. — Benfey, Kl. Schr., **3**, 71. — Germania, **1**, 259. — Gött. gel. Anz., 1867, 1798. — Academy, **1**, 172.

Hildegarde. Grimm, Deutsche Sagen, n° 442. — G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 395-396. — Gött. gel. Anz., 1866, 1929. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **2**, 130. — Wend., 75.

Florence. Grässe, Litg., **2**, 3, 1, 286-287. — Dunlop-Liebrecht, 501. — Rhode, 531. — * Wenzel, Die Fassungen der Sage von Florence de Rome und ihr gegenseit. Verhältniss. Marburg. 1890. In-8. 62. (Litbl. f. germ. u. rom. Philol., **13**, 266-267.) — Vietor, Le bone Florence of Rome. Marburg. 1893. In-8. IV et 74. (Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., **91**, 305-306.) — Tijds. voor nederl. Taal-en-Letterk., **17**, 17.

Octavianus. (1) Grässe, 279-281. — * Vollmöller, Octavian, altfr. Roman. Heilbronn. 1883. In-8. (Zeit. f. rom. Philol., **6**, 628-636.) — * The romance of the emperor Octavian edited by J.O. Halliwell. Lond. 1844. In-8. — * Sarrazin, Octavian, Zwei mittelenglische Bearbeitungen der Sage. Heilbronn. 1885. In-8. (Arch. f. d. Stud. d. neuer. Sp., **75**, 186-187; Lit. Centralbl., 1887, 150-151.) — * Eule, Ueber. d. nordengl. Version d. Octavian. Berlin, 1889. In-8. — Serapeum, **10**, 43-44 et **25**, 74-77 et 82.

Sebile. R. Köhler, Zu der altspanischen Erzählung von Karl dem Grossen und seiner Gemahlin Sibille. Dans Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **12**, 286-316.

---

(1) G. Paris, Le roman du Comte de Toulouse, 12-13 et 27-28.

— G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 388-395.—Wolf, Studien, 741.— Keller, Karlmeinet (Litt. Ver., nº 45), 853.—Bartsch, Ueber Kalmeinet, 28. — Altd. Blätter, **2**, 95-97.—Bibl. de aut. esp., **40**, LXXXIII.

Geneviève de Brabant. Nº 347.— Kalîlah, nº 65.— Fâkihat, nº 66.— Syntipas, nº 117.— Tawney, **2**, 487 et 633.— Tamazratt, 53.— Chalatianz, 42-51.— Gaster, Lit. pop. rom. (Romania, **14**, 151.) —Serapeum, **25**, 55-57. — Die Reise d. Söhne Giaffers (Litt. Ver., nº 208), 205, 211-212 et 223.— Traduction arabe de la Geneviève de Brabant du chanoine Schmid, Baïroûte, 1866. In-12. 196.—Trad. turque en car. arméniens, Stamboul. 1873. In-8. 136. Grässe, 282.— Zacher dans Ersch et Gruber, s. v., 219-223 et * Die Historie von der Pfalzgräfin Genofeva. Königsberg. 1860. (Germania, **6**, 249 et G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 432.) — R. Köhler, Die deutschen Volksbücher von der Pfalzgräfin Genovefa und von der Herzogin Hirlanda. Dans Zeit. f. deut. Philol., **5**, 69-73.— A. Dinaux. Archives du nord de la France, 3e série, **3**, 387-401.— Bibl. de l'Ecole des Chartes, **54**, 509-524.— A. Le Roy. Biographie nationale. Bruxelles, **7**, 586-589.— Seuffert, Die Legende von der Pfalzgräfin Genovefa. Würzburg. 1877. In-8. IV et 85.— * Görres, Die Leg. v. d. Pfalzg. Genovefa. Dans Westdeutsche Zeits., **6**, 218-230.— * Golz, Pfalzg. Genovefa in der deut. Dichtung. Leipzig. Teubner. 1898. In-8. VII et 199.— Euphorion, **7**, 161-164.

Roman de la violette. Grässe, 374-377.—Landau, 135-145.—*Rochs, Ueber den Veilchen-Roman und die Wanderung der Euriaut-Sage. (Litbl. f. germ. u. rom. Philol., **4**, 270-273.) — Anz. f. deut. Alt., **9**, 406.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 61.— * Cantare di Madonna Elena Imperatrice. Livorno. 1880. In-12. 57. (Litbl. f. germ. u. rom. Philol., **2**, 110-111.)

La manekine. (*Les mains coupées.*) Nº 67.— Man. Berlin, **20**, 61, nº 9090. — * Steere, Suah. Tales (Cosquin, **2**, 326-327 et Gött. gel. Anz., 1870, 1662.) — Radloff (Suchier, LXIV).— Suchier, Œuvres poétiques de Philippe de Remi Sire de Beaumanoir, **1**, XXIII-XCVI et CLIX-CLX.— Puymaigre, Rev. de l'hist. des rel., **10**, 193-209 ou Folklore, 253-277 (Voir surtout 259 et 270.— Litbl. f. germ. u. rom. Philol., **6**, 257 et Polybiblion, **44**, 365.) — Puymaigre, Romanceiro, 184-186.— Cosquin, **2**, 324-327.— Wolf, Studien,

513.— * Cox, Cinderella et Bull. de folklore, **2**, 92.— Grimm, 60-62, 319 et 321.— Zeit. f. Völkerpsych., **18**, 468-470.— Gött. gel. Anz., 1868, 1369 et 1377. — Zeit. d. Ver. f. Volks., **6**, 69.— Rev. d. trad. pop., **3**, 237 et **9**, 180-181.— De Mont et de Cock, Wondersp., 225-234.—* La lutte, Bruxelles, n° de juillet 1897 ?

Hélène. Grässe, 284-286.—Dunlop-Liebrecht, 265-266.—Suchier, XXVII-XXXII.—Romania, **23**, 476. — Frocheur, Notice sur le roman de la Belle Hélène de Constantinople. Dans Bull. de l'Acad. de Belgique, **12**, 1, 273-285 ; cfr. 214-215.— * Söderhjelm. St-Martin et le roman de la Belle Hélène de Constantinople. Dans Mém. de la soc. néo-philol. de Helsingfors. (Romania, **22**, 566.)

Le roman du *Comte de Toulouse* par Gaston Paris. (Extrait des Annales du Midi, **12**. In-8. 32.)

Galmy. Dans Georg Wickrams Werke. Erster Band. (Litt. Ver., n° 222.)

Il y a beaucoup d'autres contes ayant pour sujet une réunion inespérée. Voir nos 28, 30 et 196 des Mille et une nuits et nos 51 et 53 de Syntipas. Cfr. Lacoin de Villemorin, Jardin des délices, 63 et suiv.

Deux contes, surtout, méritent l'attention : L'oiseau merveilleux et le juif et Apollonius de Tyr.

L'oiseau merveilleux et le juif. Man. Berlin, **20**, 68-69, n° 9107.—Spitta, Contes arabes, 112-122 ; Green, Mod. ar. stories, 131 et suiv.; Cosquin, **1**, 131-132. – Stumme, Tunis **2**, 93-106 ; Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 669.— Oestrup, Contes de Damas, 31 et 38.— Basset, Contes berb., 75-76 et 181-184 ; Nouv. contes berb., 219-225.—Bull. de corresp. afr., **3**, 419-422.— Tázerwalt, 119-131.— Rochemonteix, Contes nubiens, 75-81 et 12.— Rev. d. trad. pop., **4**, 438-445. — Rosen, Touti, **2**, 291-306 ; Benfey, Kl. Schrif., **3**, 81 ; Cosquin, **1**, 73-74.— Clouston, **1**, 93-99 et 462-463.— Grimm, 105-106, 110, 223, 386-387 et 410.—Zeit. d Ver. f. Volksk., **10**, 345.

Apollonius de Tyr. Gesta, 510-532 et 737. — * Historia Apollonii regis Tyri. Rec. A. Riese. Lips. 1871. (Aux C. R. cités Germania, **17**, 479, ajouter Academy, **2**, 488).—Bib. de aut. esp., **57**, 283-305. — Puymaigre, Vieux aut. cast., **1**, 247-268.— Am. de Los Rios, Hist. crit. de la lit. esp.,

3, 283-304.— Grässe, 457-460.— Dunlop-Liebrecht, 35-36, 463 et 545.— Wolf, Studien, 51 et suiv.—Rohde, d. griech. Roman, 408-424.— Lanza, Apollonius de Tyr. Dans Muséon, **4**, 61-72 et 199-202.— * H. Hagen, der Roman vom König Apollonius von Tyrus in seinen verschiedenen Bearbeitungen. Berlin. 1878. In-8.—* E. Klebs, die Erzählung von Apollonius aus Tyrus. Berlin. 1899.— * Salvioni, La storia di Apollonio di Tiro. (Romania, **18**, 527; Zeit. f. rom. Philol., **13**, 344; Litbl. f. germ. u. rom. Philol., **11**, 32; Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., **84**, 129 et 224-225.) — Pour la traduction anglaise, voir Zupitza, Rom. Forschungen, **3**, 269-279 et Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., **97**, 17-34. — * R. Märkisch, die altenglische Bearbeitung der Erzählung von Apollonius von Tyrus. Berlin. 1900.

328. — *Le rêve de Valid-Hasen.*

3. — Chavis, **39**, 480.

Valid-Hasen rêve qu'il s'enfonce dans un melon. Là il aperçoit un immense noyer dont on recueille les fruits vides et les feuilles. Il abat, à l'aide d'une fronde, la seule noix qui est au sommet et y trouve des millions d'arbrisseaux. (Allégorie de la vérité, qu'on découvre par hasard.)

Encadré dans le n° 366.

329. — *Le roi et ses trois fils.*

1. — Les trois man. des Cent et une nuits.

2. — Houdas, Chrestom. maghrébine. 1891, 1 et 122 du texte arabe.

3. — Basset, Rev. d. trad. pop., **13**, 557.—Gaudefroy-Demombynes, n° 7.

4. — Spitta, Contes arabes, 127-128.— Kunos, Turkish Tales, 114-115.

« Un roi, voulant marier ses trois fils, va à la recherche de trois princesses, et dans le cours de son voyage, il est dévoré par un lion dans une caverne. Les trois princes, inquiets de son absence, se mettent à la recherche de leur père. Une nuit, ils arrivent à l'entrée d'une grotte : c'est à l'aîné de veiller; il tue, pendant le sommeil de ses frères et sans les en informer le lendemain, le lion qui a dévoré le roi. La nuit suivante, dans les mêmes circonstances, le second fils délivre une princesse qu'un nègre tenait captive; enfin, le troisième, attiré par l'éclat d'un feu, se mêle à quarante voleurs qui ont résolu de pénétrer dans le palais d'un roi; il passe le premier et abat les têtes de ses compagnons. Le lendemain, les trois frères se présentent chez le prince à qui ils racontent leurs exploits. Il donne au plus jeune sa fille en mariage, le second épouse la princesse qu'il a délivrée, et l'aîné hérite du royaume de son père. » (Basset, Rev. d. trad. pop., **6**, 455.)

Rev. d. trad. pop., **6**, 457-458.— Cosquin, **2**, 29-31, 70 et 74.— Cfr. Cosquin, **1**, 178-185.— Rev. d. trad. pop., **12**, 537-538.— Alm. pittoresque, 1862, 188-201.

330. — *Les ruses du siècle.*

1. — Man. 1 des Cent et une nuits.

3. — Gaudefroy-Demombynes, n° 3.

Le véritable titre du conte est " L'homme qui supporte les évènements sans broncher. "

Les ruses des femmes.

Nos 331 à 342 (1).

(1) Voir, pour ce sujet, tout le volume consacré à Syntipas et les nos 108, 121, 128, 178, 179, 185, 201, 251, 267, 294 et 391.

331. — A. *La ruse des femmes l'emporte sur celle des hommes.*

1. — Man. Breslau. (Habicht, **4**, 213.)

2. — ζ, **2**, 367.— * Grammaire arabe de Savary, 1813, 520-523.—Langlès, Les Voyages de Sind-Bâd le marin et la ruse des femmes. 1814, 105-113.— * Delaporte, Principes de l'idiome arabe en usage à Alger, suivis de phrases familières et d'un conte arabe, avec la prononciation et le mot-à-mot interlinéaire. (Trois éditions : 1836, 1839 et 1845.)

3. — Langlès, Sind-Bâd, 123-133 ou Mag. encyclop., 1814, **6**, 63-70.— Gauttier (Langlès), **2**, 416 et **7**, 371-372.— Habicht, **4**, 105 et **13**, 301-302. — Classical Journal, **21**, 33-35. – * Literary Souvenir, 1831, 217-237. (Burton, **10**, 477 et **12**, 296.) — Clouston, Flowers, 87-93.— Burton, **9**, 341 (D'après ζ et Langlès).— Payne, **11**.

4. — N° 171.— Gawzi, 199-200.— R. Lindau, Le Cadi trompeur trompé. Traduit de l'allemand par G. Art. Dans Rev. pol. et lit., 1897, **1**, 328-331 (1).

La fille du chef des forgerons s'irrite de voir écrit au-dessus d'une boutique qu' « il n'est de ruse que la ruse des hommes, puisqu'elle surpasse celle des femmes. » Elle entre, rend le marchand amoureux d'elle et lui dit d'aller demander sa main à son père, le grand cadi.

Le marchand le fait et se trouve avoir épousé un monstre. La rusée retourne à la boutique et promet de le délivrer s'il met une inscription proclamant la supériorité de la ruse des femmes. Il y consent et, sur le conseil de la jeune fille, il fait venir chez le cadi tous les montreurs de singes de la ville qui l'appellent cousin et qu'il traite avec la plus grande bienveillance. Le cadi lui demande de divorcer et il épouse la rusée.

---

(1) Cfr. n° 64 de Syntipas et Combes, Voyage en Egypte et en Nubie. Bruxelles, 1846, **1**, 42 et suiv.

B. — *Histoire du second fou.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 45.— Habicht ([1]), **11**, 36 et XX.— Burton, **10**, 398.

Un marchand reçoit un jour d'une dame un paquet contenant des vers et une déclaration ; il la bat, croyant qu'elle veut se moquer de lui.

Dix jours après, une dame, en lui faisant des achats, a l'occasion de lui montrer sa beauté ; il la demande en mariage et elle le renvoie à son père, le prévenant qu'il lui répondra qu'elle est infirme et qu'il ait à insister. Marié, il s'aperçoit que sa femme n'est pas la belle inconnue, mais une infirme.

Pendant qu'il est accablé de tristesse dans son magasin, la belle vient le trouver et consent à l'épouser; elle lui dit de payer le chef des mégissiers pour que, se disant son père, il vienne le féliciter avec toute sa corporation. Le beau-père, froissé dans son orgueil, donne de l'argent à son gendre pour qu'il consente à divorcer. Il le fait et épouse la belle inconnue.

Langlès ayant rapproché du conte A un autre traduit par Cardonne ([2]) et qu'il attribue à tort au Fâkihat (Sind-Bâd, XXVIII-XXIX), Clouston en a conclu que c'est notre conte même qui est tiré du Fâkihat (87 et 93) ; il confond, en outre, Langlès avec Lescallier.

L'opéra comique *Le cadi dupé* de Lemonnier est tiré du nº 171 ; cet opéra, dont rendent compte le Journal encyclop. de 1761, **7**, 2, 126-129, La Harpe, Œuvres, **10**, 51 et les Ann. dramat., **2**, 147, a eu plusieurs éditions ; p. ex. Paris, Duchesne, 1782, in-8, 40 et * Copenhague, Philibert, 1767.— De là, C. Gozzi, I pitocchi fortunati, pièce traduite en 1777 par Werthes et remaniée par Bärmann en 1819. Voir aussi Royer, Le théâtre fiabesque de Carlo Gozzi, 26-30. Cfr. Bibliog. arabe, **5**, 46.

([1]) Gauttier fait seulement allusion à cette histoire, **6**, 198-199.

([2]) Langlès a probablement en vue le conte de Cardonne, Mélanges, **2**, 89-95.

332. — *Le figuier enchanté.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 239.

4. — N° 69 de Syntipas.

Une bédouine creuse un trou dans sa tente pour y cacher son amant. Elle invite son mari à cueillir des figues : de l'arbre, il voit les amants. Quand il en descend, il ne trouve plus l'amant, qui est rentré dans le trou. La femme monte à son tour à l'arbre et feint de croire que son mari est avec une femme. Ce qui fait penser au mari que l'endroit est enchanté.

333. — *Le tailleur importun.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 386.— Destains, **6**, 291.— Loiseleur, 751.— Burton, **11**, 315.— Henning, **24**, 118.

4. — N° 334.—N° 142 de Syntipas.

Un tailleur ne cesse d'épier une dame dont il est amoureux quand elle se montre à son balcon. Pour faire cesser ses importunités, elle l'invite un jour et il est si troublé qu'il porte les mets à ses yeux. Le mari survenant, elle enferme le tailleur dans un cabinet, le dit au mari et l'engage à le tuer. Puis, éclatant de rire, elle ajoute que si tout cela était vrai, elle n'aurait osé l'avouer ; qu'elle a voulu le mettre à l'épreuve. Le mari la croit ; quand, plus tard, il est parti, la femme délivre le tailleur et lui fait comprendre qu'il doit cesser de la poursuivre.

334. — *La favorite.*

1. — Man. Langlès ?

3. — Gauttier, **7**, 193 et 401 ; cfr. IV.—Habicht, **12**, 168 et **13**, 314.

4. — N° 333.

La favorite du roi de Perse s'éprend d'un marchand de soie et le fait apporter au palais dans une des caisses. Survient le roi, qui veut la visiter. La favorite refuse, disant qu'elle contient son amant ; puis, riant, lui remet les clefs disant qu'elle a voulu l'éprouver. Le roi se confond en excuses.

335. — *Le syrien et les trois femmes cairotes.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 349.— Henning, **24**, 122.

Un syrien invite trois femmes, qui disent s'appeler « As-tu jamais rien vu comme moi », « Jamais tu n'as aperçu quelqu'un qui me ressemble », « Regarde-moi et tu me connaîtras ». Elles l'enivrent, lui mettent un bonnet de fou et lui prennent tout ce qu'il a. A son réveil, il les cherche en vain et les noms qu'elles lui ont dit occasionnent quelques plaisanteries. Il suit le conseil qu'on lui donne de retourner en Syrie. (Cfr. n° 121.)

336. — *Le palfrenier.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 353.—Henning, **24**, 126.

Mariée à un froid gouverneur, une femme prétend que sa mère est morte et qu'il lui faut trois jours pour les cérémonies et les visites de condoléance. Elle part avec le palefrenier, son amant, et ne revient qu'au bout de six jours.

337. — *Le poisson.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 575. — β, **2**, 231. — γ, **2**, 276. — δ, **3**, 63. — ε, **8**, 222.

3. — Hammer, **3**, 359. — Lane, **2**, 528. — Burton, **4**, 59. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 56.

Une femme infidèle reçoit de son mari un poisson, qu'elle doit préparer; elle le met dans un vase d'eau, s'en va avec son amant et ne revient que huit jours après. Comme elle reproduit le poisson vivant, les voisins accusent son mari de folie.

338. — *La femme qui vante sa vertu.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 356. — Henning, **24**, 128.

Une femme vantant toujours sa vertu, les amis du mari lui conseillent de feindre de partir pour un voyage. Revenu en secret, il l'épie et voit qu'elle reçoit trois amants. Il dit alors à sa femme qu'il a rencontré un serpent long comme la canne à sucre du marchand, avec des poils comme

les plumes de pigeon qu'avait le marchand de volailles et ayant une tête comme les grenades du jardinier. La femme comprend qu'elle est démasquée.

339. — *Mouhammad Tchélébi.*

1. — Y.— Paris. 624, n° 3655, 2 ?

3. — Burton, **11**, 384.—Henning, **24**, 138.

4. — Bibliog. arabe, **2**, n° 139, 19.

Mouhammad, surpris avec sa maîtresse, fille du cadi, par le chef de la police, est mis en prison avec elle. Le chef de la police, pour se venger du cadi, annonce le fait au sultan. Mais la femme de Mouhammad pénètre déguisée auprès de lui, prend les habits de la femme et lui donne des vêtements d'homme, ce qui lui permet de rentrer chez elle. Quand les captifs sont menés au sultan, il croit que le chef de la police a fait une fausse accusation, le condamne à mort et ordonne de piller sa maison (n° 239) et de réduire ses femmes en esclavage. (N° 327 A.)

Aux citations données au n° 139, 19 ajouter : Tawney, **1**. 91-92.— Jülg, Mongol. Märchen-Samml., 245 et suiv. — Spitta, Gram. d. arab.Vulgärdial. v. Ægypten., 441.— Green, Mod. arab. Stories, 4-5.—Velten, Suaheli, 183-184.— Loiseleur, M. N., XXVIII.—Cfr. Zeit. d. Ver. f. Volksk., **9**, 144-145.

340. — *Le paysan et sa femme.*

1. — Y.—Paris, 616, n° 3571, 4 ?

3. — Burton, **11**, 391.—Henning, **24**, 144.

4. — Van Berchem, Conte arabe en dial. égyptien. Dans Journ. asiat., 1889, **2**, 101-106.

Bien que son mari ne sème que du grain excellent, une femme, réservant la fleur pour son amant, ne fait que du pain détestable. Les amis du mari, le voyant si mal traité, lui conseillent de prendre à son service un garçon teigneux. Une première fois, le garçon, par sa présence, empêche la femme de mal fabriquer le pain. Il entend la femme dire à son amant qu'elle lui enverra un bon pain; qu'il laisse couler du son de son panier pour qu'elle trouve le champ où il est [1]. Le garçon sème du son jusqu'au champ du mari, qui reçoit ainsi le pain destiné à un autre. La femme dit ensuite à son mari d'inviter l'amant à dîner; il envoie le garçon, qui répand des dattes sur sa route et qui revient dire que l'amant refuse. Le mari, chargé de renouveler l'invitation, ramasse des dattes; l'amant croit qu'il prend des pierres pour l'en accabler et se sauve.

Le lendemain, le garçon surprend une conversation, d'où il résulte que la femme et l'amant veulent empoisonner le mari. Se déguisant en juif, le garçon vend du sucre au lieu de poison. Ainsi que cela avait été convenu entre eux, le mari et le garçon, après avoir mangé des mets prétendûment empoisonnés, font semblant de tomber morts; le mari tue alors la femme et l'amant.

341 — *Les deux oies.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 397.

Une femme rôtit deux oies et, pour en faire profiter son amant à l'exclusion de son mari, elle le prie d'inviter un hôte. Elle donne les oies à son ami. Quand l'hôte arrive, elle dit à son mari d'en chercher d'autres encore. Après qu'il est parti, elle fait croire à l'hôte que son mari veut le

(1) Le petit Poucet. — Tawney, **1**, 287, 290 et 576. — Houwara, 82. — Tázerwalt, 71 et 199. — Tamazratt, 43. — Rev. d. trad. pop.. **10**, 509.

mutiler. Le voyant revenir avec deux amis, l'hôte s'imagine être menacé et se sauve, sans se laisser arrêter par le mari qui lui crie qu'il se contentera d'une seule.

Pour le quiproquo, N° 342. — Stumme, Tunis, **2**, 122. — Dubois, Pantcha-Tantra, 331. — Cosquin, **2**, 53. — De Mont et De Cock, Vl. Vertelsels, 223-225.

342. — *Les femmes du père.*

1. — Y.

3. — Burton, **11**, 457.

Un jeune homme s'en prend toujours aux femmes de son père et le force ainsi à les répudier. Il en trompe une par ruse, malgré les avertissements du père. Celui-ci en épouse alors deux, croyant qu'il n'osera plus quand elles seront réunies.

Partant un jour avec son père, il revient chercher les babouches que celui-ci a oubliées. Arrivé près des femmes, il leur dit que son père lui a enjoint de les embrasser et, comme elles doutent, il crie au père : " Une seule ou toutes deux. „ Le père répond : " Les deux. „ Le fils profite de l'occasion; mais les femmes n'avouent pas tout à leur mari. Un jour, il les surprend et avertit la police; les trois coupables sont mis à mort.

Cfr. n° 341 et le n° 28 de Syntipas.

343. — *Ruzvanschad et Cheheristany.*

1. — Krafft, Man. Vienne, Orient. Akad., 54, CLXX, n° 6. — Berlin, **6**, 448, n° 458.

3. — Lille, **1**, 124. — Rapilly, **1**, 90. — Loiseleur, 30.

4. — Hammer, Rosenöl, **1**, 162-166. — Weil, Bibl. Leg., 253-254.

Ruzvanschad, roi de Chine, poursuit à la chasse une merveilleuse biche blanche, qui disparaît en plongeant dans une fontaine. S'étant endormi en cet endroit avec son vizir, il est réveillé par une musique qui part d'un palais magnifique. Il y pénètre et y trouve Cheheristany, la fille du roi des génies, à qui il a plu et qui lui plaît; elle lui offre un festin, où elle se contente du parfum des mets ou du vin. Mais un génie vient lui annoncer la mort de son père et elle disparaît, ainsi que le palais (1).

Un an se passe sans qu'il puisse l'oublier et il se met à voyager pour se distraire. C'est alors qu'il rencontre la princesse des Naïmans : elle lui raconte son histoire, dont il voit le dénoûment. (No 390.) Son ministre saisit l'occasion pour lui répéter qu'il est probablement, lui aussi, victime d'un enchantement.

Un jour, on ne le retrouve plus. C'est que la fille du roi des génies, contente de sa fidélité, l'a enlevé, le fait nommer roi et l'épouse, à la condition qu'il ne la blâmera pas, quoi qu'elle fasse. Il tient parole quand sa femme jette au feu un fils qui leur naît, puis donne leur fille à une chienne. Mais il demande à retourner dans son royaume, envahi par les Mogols.

Il y arrive et reprend le trône, que son vizir, qui l'a obtenu après lui, s'empresse de lui rendre. Il se met en campagne, quand sa femme apparaît et détruit tous les approvisionnements qu'un ministre amenait. Cette fois, Ruzvanschad ne peut s'empêcher de la blâmer. Il apprend alors que le ministre, le trahissant, avait empoisonné les vivres et en acquiert la preuve en le forçant à en manger; que le feu où son fils a été jeté est un salamandre chargé de son éducation; que la chienne est une fée.

Les génies aident les Chinois à vaincre les Mogols. Mais Cheheristany, qui lui a montré ses enfants, le quitte à jamais. Dix ans, il reste plongé dans le désespoir; sa femme retourne alors à lui, parce qu'il lui a été fidèle, ce qu'elle n'avait pu croire d'avance : aussi lui avait-elle dit qu'elle ne reviendrait pas.

Ils vivent heureux ensemble. Le fils obtient le royaume de Chine; la fille, Balkis, règne dans l'île de Chéheristan jusqu'à ce qu'elle épouse Salomon.

Burton, **8**, 272. — Clouston, **1**, 217.

(1) Cfr. Dunlop-Liebrecht, 317-318.

Ne pas blâmer. No 118. — Clouston, **1**, 212-214. — La légende de Moïse (p. ex. Weil, 178 et suiv.). — Rev. d. trad. pop., **16**, 119-120. — Royer, Le théâtre fiabesque de C. Gozzi, 22-25.

344. — *Sâboûr*.

Ce nom est le titre du conte du Cheval enchanté (nº 130) dans les manuscrits E (Burton, **12**, XIX), L et W (Man. Gotha, **5**, 5.)

Il est, d'ailleurs, fréquent dans les contes arabes. Par exemple, au nº 203, un Sapor, roi des îles Bellour; dans un manuscrit de l'Ecole orientale de Vienne (Krafft, 54, nº CLXX, 5) on trouve « Schabur der Ziegelbrenner »; il y a un Shābūr dans Jewād (Burton, **8**, 274; cfr. nº 390), un Sabour dans un conte de l'île Maurice, qui ressemble à celui des sœurs jalouses, nº 375 (Rev. d. trad. pop., **3**, 237), un autre, nº 364.—Voir la note de Basset, Rev. d. trad. pop., **11**, 274.

Voir aussi nº 373.

345. *Sa'd le tanneur*.

Comme nous l'apprend Gauttier, **7**, 217-218, « ce conte (de Bénazir, nº 100) est extrait de l'histoire de Saad le tanneur, qui devient ministre pour avoir résolu une énigme fort difficile et qui, parvenu aux grandeurs, veut répudier sa femme. Comme ses aventures ressemblent beaucoup à celles du dormeur éveillé (nº 155), nous avons cru devoir le supprimer. »

Cfr. Habicht, **12**, 214 et XXIII.

346. — *Sah'ib es Solouk*.

1. — Les 3 man. des Cent et une nuits.

3. — Gaudefroy-Demombynes, nº 8.

347. — *Saïf ibn Di Yazane.*

1. — Les manuscrits cités Bibliog. arabe, **3**, nº 143.— FF.— Paris, 631, nºs 3810-3820.

3. — Ajouter Burton, **8**, 244-261; cfr. 243.

Ce sujet a été traité dans la Bibliog. arabe, **3**, 138-139.

Pour la statue talismanique, voir aussi nº 13 et Syntipas, nº 228.

Pour le mortier d'or, etc., de Slane, Ibn Khal., **1**, 325.— Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 448-449. — Picavet, Gerbert, 204-205. — Cfr. nº 47 du Fâkihat.

348. — *Saïf al Moulouk.*

Voir nº 373.

Sainteté. (1)

Nos 349 à 365.

349. — *L'ange de la mort.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 636.— β, **2**, 311.— γ, **2**, 364.— δ, **3**, 142.
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., **2**, 114-118 et 305-306.
— Sedira, * 1re édit., 167 ; 2e, 213-215.
— * Raux, 85-86.

(1) Cfr. nos 258 et 259.

3. — Hammer, **3**, 414. — Weil, **4**, 82. — Burton, **4**, 197. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 5.

4. — Tibr, 11-12. — Tazyîne, 14-15. — Rev. d. trad. pop., **16**, 10-11.

Un roi, plein d'orgueil, est arrêté par un homme mal vêtu : c'est l'ange de la mort, qui l'emporte sans lui accorder de délai pour faire des adieux aux siens.

L'ange se rend ensuite auprès d'un saint, qui refuse le délai qu'il lui offre et demande seulement à mourir pendant qu'il prie.

Réc. égyptienne, 59-60. — Cfr. Damîri, **2**, 56. — Perles, Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **22**, 123. — Weil, Bibl. Legenden, 98.

L'ange de la mort. Nos 350 et 351. — Réc. égyptienne, 79, 84, 114 (Jellinek, Bet ha-Midrasch, **6**, XXXII et 133-134) et 116 (Jellinek, **5**, 152-154 et 207.) — Jellinek, **1**, 83-84 ; **6**, XXXII et 134-135. — Wünsche, Midrasch Kohel., 41 et 78. — Wünsche, Mid. Debarim, 98 et suiv., 109-110, 111-118 et VI-VII. — Serapeum, **25**, 70. — Man. Paris, 236, n° 1230, 4 et 555, n° 3118, 12. — Dussaud, Nosairîs, 86.

350. — *Même sujet*.

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 636. — β, **2**, 312. — γ, **2**, 365. — δ, **3**, 143.
— * Raux, 86-87.

3. — Hammer, **3**, 416. — Weil, **4**, 82. — Burton, **4**, 199. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 7.

4. — Tibr, 42-44. — Qalyoûbi, 354-355.

Un roi, qui a accumulé de grandes richesses, s'est bâti un magnifique palais et y donne un festin. L'ange de la mort pénètre malgré la résistance

de ses gens et n'accepte pas de remplacement par un autre. Devant mourir, le roi maudit son argent, qui va passer à ses ennemis; mais l'argent, animé par une faveur de Dieu, répond qu'il est innocent; que c'était au roi à faire un pieux usage de ses richesses.

Réc. égyptienne, 60.

351. — *Même sujet.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 637. — β, **2**, 312. — γ, **2**, 367. — δ, **3**, 144.

3. — Hammer, **3**, 418. — Lane, **2**, 572. — Burton, **4**, 201. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 9.

4. — Tibr, 44-45.

Un tyran israélite demande à l'ange de la mort un jour de répit pour faire pénitence, puis une heure : mais en vain.

Réc. égyptienne, 60-61.

352. — *Alexandre le grand et le roi pieux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 638 — β, **2**, 313. — γ, **2**, 367. — δ, **3**, 145.
— Gorguos, 111-114 et 301-303.

3. — Hammer, **3**, 419. — Weil, **4**, 83. — Burton, **4**, 203. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 11.

4. — Tibr, 46-47. — Damîri, **2**, 159.

Alexandre trouve dans ses courses un pays dont les habitants enterrent leurs morts devant leurs portes, afin de toujours penser à leurs fins dernières et qui ne se nourrissent que de végétaux, ne voulant pas que leurs corps soient la tombe d'êtres vivants.

Le roi du pays, qui a refusé de venir le trouver et qu'il va voir, lui montre deux crânes : l'un est celui d'un tyran, l'autre celui d'un roi juste. Alexandre offre au roi de l'associer à son pouvoir; mais il refuse, car on hait Alexandre, tandis que, lui, on l'aime.

Réc. égyptienne, 61. — Dukes, Rabbinische Blumenlese, 61-62.

353. — *Le nègre aimé de Dieu.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 641. — β, **2**, 317. — γ, **2**, 373. — δ, **3**, 152.

3. — Hammer, **3**, 427. — Weil, **4**, 89. — Burton, **4**, 212. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 20.

4. — Mous., **1**, 131. — Qalyoûbi, 7-8; cfr. 1-2.

Malgré des prières publiques, la pluie ne tombe pas à Basra. Un nègre la demande en secret, en invoquant l'amour que Dieu a pour lui : elle tombe aussitôt abondamment (1). Une personne qui l'a surpris et blâmé de la forme de sa prière, le voit entrer chez un marchand d'esclaves. Elle l'achète le lendemain non quoique, mais parce qu'il pleure toute la nuit. L'esclave voyant découverte son alliance avec Dieu (2), le prie de le faire mourir.

(1) Talmud, trad. Schwab, **1**, 165.
(2) Rev. d. trad. pop., **12**, 671.

(N° 356.) Un jouvenceau apporte, pour l'ensevelir, deux vêtements comme on n'en a jamais vu sur terre.

On va à sa tombe demander à Dieu la pluie ou d'autres bienfaits.

Réc. égyptienne, 63-64. — Perles, 122-123. — Gaster, Monats. **29**, 218-219.

354. — *La vertu récompensée.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 642. — β, **2**, 318. — γ, **2**, 375. — δ, **3**, 154. — * Raux, 198.

3. — Hammer, **3**, 430. — Lane, **2**, 573. — Weil, **4**, 91. — Burton, **4**, 215. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 23.

4. — Qalyoûbi, 39. — Rev. d. trad. pop., **14**, 169-170 et 166-167. — Naf., 19. — Cheïkho, **2**, 84.

Un pieux couple israélite vit du travail de ses mains. Une grande dame s'éprend un jour du mari et le fait venir sous prétexte de lui acheter sa marchandise. Elle essaie, mais en vain, de le séduire : disant qu'il a des ablutions à faire, il demande à monter sur la terrasse de la maison, et, bien qu'il sache qu'il va se tuer, il se précipite dans la rue ; mais un ange le soutient.

De retour chez lui sans argent, il allume le feu, sur le conseil de sa femme, pour cacher sa misère aux voisins. Mais une voisine, qui vient demander du feu, voit que le four est rempli de pains.

La femme dit alors à son mari de prier Dieu de leur accorder de quoi alléger leur misère : le toit s'ouvre et arrive un rubis qui illumine la maison (n° 443).

La femme rêve qu'elle est au ciel et qu'elle y voit que le trône destiné à son mari a une brèche : c'est celle du rubis. Elle lui dit alors de prier et le rubis disparaît, comme il était venu, pour reprendre sa place.

Les époux continuent à vivre dans la pauvreté.

Réc. égyptienne, 64-65. — Perles, 17-28. — Wünsche, Mid. Ruth, 28-29. — Cfr. Deut. Rundschau, **111**, 93.

355. — *Haggâg et son prisonnier.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 644. — β, **2**, 320. — γ, **2**, 378. — δ, **3**, 157.

3. — Hammer, **3**, 434. — Burton, **4**, 219. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 27.

Un geôlier ne trouve plus que les fers d'un homme que Haggâg avait fait emprisonner et qui mettait sa confiance en Dieu. Le geôlier annonce au tyran cette délivrance miraculeuse, après s'être muni d'un linceul et d'une essence pour oindre les morts, sûr d'être tué.

Réc. égyptienne, 65-66. — Cfr. Tazyîne, 47. — Wünsche, Mid. Mischle, 26.

356. — *Utilité des bonnes actions.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 645. — β, **2**, 321. — γ, **2**, 378. — δ, **3**, 158.

3. — Hammer, **3**, 435. — Weil, **4**, 93. — Burton, **4**, 220. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 29.

4. — Cfr. Réc. égyptienne, 79-80 (1). — Jellinek, Bet ha-Mid., **5**, 142-144, 207 et XXXVII-XXXVIII.

(1) Cfr. Bet ha-Mid., **1**, 76. — Wünsche, Mid. Debarim, 10, 43 et 155. — Rev. d. trad. pop., **9**, 57.

Un homme pieux apprend qu'un forgeron a le pouvoir de prendre le feu en main sans se brûler; témoin du miracle et ne voyant pas chez le forgeron une piété de nature à expliquer cette faveur du ciel, il lui en demande la raison.

C'est que, amoureux d'une jeune fille qui ne veut pas lui céder, il a essayé d'en venir à bout en lui refusant plusieurs fois la nourriture qu'elle voulait obtenir de sa charité pendant une année de famine. A la fin, pourtant, touché de sa misère, il lui donne à manger sans condition. La jeune fille demande à Dieu que le feu ne puisse rien faire au forgeron ici-bas ni dans l'autre monde. Dieu l'exauce; de même quand elle le prie de la faire mourir. (N° 353.)

Réc. égyptienne, 66. — Perles, 81-85 et 116-117. — Une seule bonne action peut valoir à quelqu'un une récompense (Talmud, trad. Schwab, **6**, 278) et même lui conférer le pouvoir de faire des miracles. (*Ibidem*, 147-148.)

Homme qui manie le feu. Esprit des journaux, 1803, **9**, 202-203; **10**, 132 et 144-145 et **11**, 109-123.

357. — *L'homme à la nuée.*

1. — Man. égyptiens. — Berlin, **20**, 51, n° 9065, 1.

2. — α, **1**, 646. — β, **2**, 322. — γ, **2**, 380. — δ, **3**, 160.

3. — Hammer, **3**, 437. — Weil, **4**, 95. — Burton, **4**, 223. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 32.

4. — Mous., **1**, 135.

Un pieux israélite a le privilège d'être accompagné d'une nuée qui l'abreuve, etc., mais qui, un jour, disparaît à cause d'une négligence de sa part dans le service de Dieu. Un rêve l'avertit que, seule, la prière d'un certain roi lui rendra sa nuée.

Il va le trouver et n'est reçu qu'au jour d'audience; dès son entrée, le roi le salue du nom d'« homme à la nuée. » Après l'audience, il le mène dans une chambre délabrée et pauvrement meublée, et se revêt d'habits modestes.

C'est que, depuis quarante ans, quand il a expédié les affaires du royaume, longtemps gouverné par sa famille mais dont il n'a accepté la direction que pour empêcher des troubles, il se retire ici, gagne sa vie par un travail manuel, jeûne toute la journée, se nourrit de fèves, etc. La reine, qui a aussi salué l'homme à la nuée comme le roi l'avait fait, partage sa vie. La prière du roi, à laquelle la reine dit amen, lui rend sa nuée.

Réc. égyptienne, 67. — Perles, 123. — Gaster, **29**, 215-225. — Bet ha-Mid., **3**, XXIX. — Goldziher, Abhand., **1**, 191 et suiv. — Reinhardt, Ein arab. Dialekt gespr. in 'Omān u. Zanzibar, 383. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, **1**, 93. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **11**, 231-232.

Les Arabes ne connaissent pas seulement des Juifs ayant une nuée à leur disposition, comme, par exemple, Abraham (Tabari, édit. de Leide, **1**, 276, 1 : cfr. 274, 15 ; 275, 8 ; 276, 17 et 277, 6), mais aussi des Arabes jouissant du même privilège. (Damîri, **2**, 11, 7 à f.)

358. — *La justice de Dieu.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 652. — β, **2**, 328. — γ, **2**, 388. — δ, **3**, 168.
— Sedira, * 1re édit., 187 ; 2e édit., 238-240.
— * Raux, 88-89.

3. — Hammer, **3**, 449. — Lane, **2**, 577. — Weil, **4**, 99. — Burton, **4**, 234. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 43. — Basset, Mélusine, **2**, 445.

4. — Fâkihat, n° 78. — Qazwînî, **1**, 4-5. — De Sacy, Chrest. ar., **3**, 427-428. — * Spectator d'Addison, n° 237. — Clouston, **1**, 25-26.

Un prophète voit de sa montagne, que baigne un ruisseau, un cavalier s'abreuver et oublier sa bourse. Survient un homme qui l'enlève, puis un bûcheron, auquel le cavalier, revenu sur ses pas, la réclame et qu'il tue.

Il doute de la justice divine; mais Dieu lui révèle que le père du cavalier avait volé la même somme au père du voleur; le bûcheron avait tué le père du cavalier.

Réc. égyptienne, 69. — Perles, 123.

359. — *Le saint qui désigne son successeur.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 652. — β, **2**, 328. — γ, **2**, 389. — δ, **3**, 169.

3. — Burton, **4**, 236. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 44.

4. — Mous, **1**, 132.

Un passeur d'eau reçoit en dépôt d'un vieillard qu'il accueille pour l'amour de Dieu, différents objets, notamment son bâton, qu'il remettra à celui qui les réclamera, après que, le lendemain, averti par révélation, il aura rendu les derniers devoirs à un vieillard qu'il trouvera mort. Un voleur, informé en rêve, vient réclamer le dépôt. Le passeur affligé est consolé par une vision.

Réc. égyptienne, 70. — Cfr. Rev. d. trad. pop., **16**, 171-172.

360. — *Le lépreux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 655. — β, **2**, 331. — γ, **2**, 394. — δ, **3**, 174.

3. — Hammer, **3**, 455. — Burton, **4**, 242. — Payne, **5**. — Henning, **9**, 51.

Aboûl Hasane aldourrâg, se rendant à La Mecque, refuse la société d'un lépreux. Le retrouvant partout avant lui, il reconnaît sa sainteté et

demande, à son tour, à l'accompagner, mais en vain. Un jour le lépreux vient le tirer par derrière; mais quand Aboûl Hasane, qui s'était évanoui, revient à lui, il a disparu. Une autre fois, il le revoit encore et obtient qu'il réclame pour lui trois faveurs à Dieu : d'aimer la pauvreté, de n'avoir jamais de ressources assurées, d'être sauvé. Exaucé pour ses deux premières demandes, il espère qu'il le sera pour la troisième.

Réc. égyptienne, 71.

361. — *Représailles.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 573. — β, **2**, 228. — γ, **2**, 271. — ε, **8**, 214.

3. — Hammer, **3**, 355. — Burton, **4**, 52. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 48.

4. — Tibr, 157-159.

Un porteur d'eau de Bouhârâ, qui sert depuis trente ans, s'oublie un jour jusqu'à baiser la main de la maîtresse de la maison. C'est une punition du ciel, car le mari de cette dame a baisé, au même moment, la main d'une personne qui était venue dans sa boutique.

Réc. égyptienne, 73. — Cfr. n° 306.

362. — *La femme vertueuse (Suzanne).*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 575. — β, **2**, 232. — γ, **2**, 276. — δ, **3**, 64. — ε, **8**, 223. — Gorguos, 108-111 et 300-301.

3. — Hammer, **3**, 360. — Weil, **4**, 69. — Burton, **4**, 60. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 57,

4. — Tazyîne, 275-277.

Deux vieillards, n'ayant pu séduire une vertueuse israélite, l'accusent d'avoir eu des rapports avec un jeune homme qui s'est enfui. Daniel, âgé alors de douze ans (c'est son premier miracle), s'avise d'interroger les témoins séparément; l'un indique un poirier, l'autre un pommier, comme lieu du méfait. La foudre tue les calomniateurs.

Réc. égyptienne, 73-74. — Bet ha-Mid., **6**, XXXI et 126-128. — Serapeum, **9**, 382 et 383; **25**, 72 et 98. — Man. Vatican, Vet. script. nova coll., **4**, 2, 263 et 502 (1).

363. — *Le fils pieux de Hâroûne.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 581. — β, **2**, 237. — γ, **2**, 284. — δ, **3**, 73. — ε, **8**, 234.

3. — Hammer, **3**, 369. — Lane, **2**, 534. — Weil, **4**, 73. — Burton, **4**, 73. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 71.

4. — Soulwâne, n° 31. (Bibliog. arabe, **2**, 185.). — Zeit. d. deut. morg. Ges., **43**, 327-328; **45**, 301-302; **53**, 256-258 (Nöldeke et Schreiner, al Sabti.). — Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1511-1512; cfr. Bibliog. arabe, **3**, 98.)

Un fils de Hâroûne renonçant au monde, son père lui dit qu'il lui fait honte. Le fils fait venir miraculeusement un oiseau sur sa main, mais ne peut obtenir qu'il se pose sur celle de son père; il lui dit donc que c'est lui qui lui fait honte aux yeux des saints et le quitte pour se rendre à Basra. Là, il travaille comme maçon un jour par semaine pour un salaire minime, qu'il refuse de laisser augmenter et les murs s'élèvent seuls sous ses mains par un prodige. Son maître, Aboû 'Âmir, qui l'a employé deux

(1) Dans notre Réc. égyptienne, nous avons essayé de démontrer que ces contes sont tirés du livre des Choses d'Israël de Wahb ibn Mounabbih et nous en avons recueilli d'autres encore du même genre, qui nous paraissent avoir appartenu également à cet ouvrage.

fois, ne le voit plus et, se mettant à sa recherche, le trouve mourant chez une pieuse vieille. Il charge Aboû 'Âmir de lui rendre les derniers devoirs, de remettre à Hâroûne un rubis de grande valeur et de lui dire qu'il n'a pas cessé de l'aimer, mais qu'il l'a quitté par devoir de religion. Aboû 'Âmir remplit sa mission. Hâroûne reconnaît qu'il s'agit de son fils, auquel il avait remis un jour le rubis pour le cas de besoin, et va pleurer à sa tombe.

Cfr. Gal'âd, nº 7. (Bibliog. arabe, **2**, 219-220 et **5**, 10.) — Man. Berlin, **20**, 47-49 : Belgiojoso, Asie mineure et Syrie. Paris, M. Lévy, 2e édit., 152 et suiv.

Rois renonçant au monde. Sculwâne, nos 25, 27, 28, 29, 30 et 38. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 237 et 243 ; 252, 255 et 282-284 ; 287 ; 389-390.

364. — *Salim et Sâboûr.*

1. — W.

365. — *Salomon et 'Âd.*

Voir Bibliog. arabe, **5**, 37.

366. — *Le schehanbad de Surate.*

3. — Chavis, **39**, 362.

Un schehanbad de Surate a une fille, que recherchent trois cousins ; il la donne à celui qui raconte la plus belle histoire.

Cadre des nos 29, 392 et 328. — Habicht, **13**, XXXIII.

367. — *Secret confié à une femme.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, **1**, 569. — β, **2**, 225. — γ, **2**, 267. — δ, **3**, 55.

3. — Hammer, **3**, 352. — Lane, **2**, 521. — Burton, **4**, 17. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 41.

4. — Soulwâne, n° 21.

Un meunier confie à sa femme qu'un rêve l'a averti de la présence d'un trésor (1); elle le dit à un voisin, qu'elle aime sans retour. Allant avec elle chercher le trésor, il la tue à cause d'une contestation sur le partage et emporte l'argent. L'âne du moulin s'étant arrêté devant le cadavre, le meunier, dans l'obscurité, le tue, irrité de ce qu'il ne bouge pas. Il est ainsi accablé de chagrin pour avoir confié son secret à sa femme.

---

368. — *Le sel.*

3. — Caylus, **8**, 184. — Palmblätter, **2**, 16, n° 38.

4. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 696.

Un manœuvre, poussé par la misère, se joint à des voleurs et pénètre avec eux dans le trésor du roi. Ayant touché de la langue un morceau de sel qu'il voit briller comme un joyau, il se considère comme l'hôte du sultan et obtient de ses complices qu'ils laissent tout là (2).

---

(1) Cfr. nos 257 et 258.

(2) Cfr. Diez, Kabus, 528-530 : un voleur respecte un dépôt qu'on lui a confié par erreur.

Le trésorier voyant le lendemain le désordre, emporte les paquets tout faits et dit au roi qu'on l'a pillé. Comme on soupçonne des innocents, le manœuvre va tout avouer au roi; il remplace le trésorier, qui est mis à mort.

Encadré dans le nº 304.

Le sel de l'hospitalité. Nos 24, 73 et 277.—Mayeux, les Bédouins, **2**, 59 et suiv.—Winer, Biblisches Realwörterbuch, vº Salz. — Keil, Josua, Richter und Ruth. 1863, 70.— Hammer, **2**, 186-187.— Loiseleur, M. N., 583.— Rosenzweig, Jos. u Sul., 217.— Man. Berlin, **20**, 372, 1.— Stumme, Tunis, **2**, 13 et 64.— Mémoires du Maréchal Marmont, **1**, 407.— Cfr. Qalyoûbi, 141-142.— Frazer, Golden Bough, **1**, 317.

369. — *Sélim d'Égypte* (1).

1. — Man. Langès ?

3. — Gauttier, **7**, 273, 403-404 et IV. — Habicht, **13**, 35 et 315.

4. — Nº 115 de Syntipas. — Nº 441.

Sélim, fils cadet du sultan d'Egypte, a, sur l'ordre de son père, qui craint les vicissitudes de la fortune, appris le métier de tailleur (nº 239). A la mort de son père, il se rend à La Mecque, ayant peur de son frère.

Là il trouve la bourse d'un Khodjah et la lui remet, ne demandant en échange que du travail. Le Khodjah, de retour avec lui à Bagdad, lui en procure; grâce à son habileté, il gagne largement sa vie.

Un jour, ayant trois fois répudié sa femme et voulant la reprendre, le Khodja demande à Sélim de servir de mari intermédiaire (nº 18); il y consent, mais, sur le conseil de la femme éprise de lui, il refuse ensuite de la répudier. Le mari en meurt de chagrin; toutefois, reconnaissant ici la volonté de Dieu qui lui a entendu proclamer que tous ses biens ne suffiraient pas pour récompenser son honnêteté lors de la trouvaille de la bourse, il lui fait donation de tout ce qu'il a.

(1) Le renvoi fait à Sélim au nº 22 D de Kalîlah se rapporte au nº 267.

Renonçant dorénavant à son métier, il vit dans le luxe; mais, un jour, dans sa maison vide, il ne retrouve plus sa femme, qui s'est enfuie avec un jeune homme reçu chez lui. Il part à sa recherche et se console un peu en assistant à l'aventure d'un cordonnier (n° 267) et en entendant narrer à un calender qu'il rencontre l'histoire d'Adileh (n° 11) et la sienne propre (n° 118.)

Il se dirige alors vers l'Égypte, où il voit un voyageur qui le cherche : c'est le tailleur, son maître, qui, à la mort du sultan, a fait reconnaître ses droits à la succession et a obtenu deux ans pour le découvrir, les vizirs se chargeant en attendant de la régence. Sélim, montant sur le trône, veut, de son ami, faire son vizir; mais il préfère être tailleur de la cour et Sélim prend le calender pour ministre.

Un jour, le cadi lui amène un jeune homme qui, accusé de meurtre, nie le fait, mais demande à mourir. C'est comme étranger, en effet, qu'on l'a confondu avec des assassins; le crime dont il s'accuse, c'est d'avoir enlevé la femme de Sélim. Emmenée par lui et arrivée avec lui au palais du neveu du roi de Balsora, elle s'est liée avec ce prince et a essayé de faire mettre son amant à mort, disant qu'il est son esclave et qu'il pourrait le trahir. Le prince s'est contenté de le chasser et il est venu se réfugier au Caire. Sélim le gracie et, n'ayant plus de scrupule, se marie.

Un autre jour, il rencontre une femme qui se plaint des mauvais traitements d'un jeune homme. C'est la femme qui l'a trompé et à qui, le trompant avec un autre, le neveu du roi de Balsora a infligé un châtiment. Sélim la fait mettre à mort et admet le prince à sa cour.

Burton, **8**, 242.

370. — *Le serpent et le vieillard.*

1. — Man. Pajot.

3. — Pajot, 43.

4. — Qalyoûbi, 77-78 — Rev. d. trad. pop., **15**, 37-38.

Un pieux vieillard reçoit dans sa bouche un serpent fuyant devant un homme; ainsi sauvé, il refuse de quitter son bienfaiteur, ne lui laissant que la faculté de choisir de quelle façon il préfère mourir. Le vieillard, ayant obtenu d'aller terminer sa vie sous un arbre, entend la voix d'un bon génie lui dire de manger deux feuilles de l'arbre : le serpent sort déchiré en morceaux.

Cfr. Clouston, **1**, 242-243.

371 — *Sidi Nouman.*

1. — Cfr. Zotenberg, Notice, 195, 199 et 200. (Tirage à part, 29, 33 et 34.)

2. — Spitta, Gram. des arab. Vulgärdial. von Aegypten, 446. — Green, Modern arab. Stories, 8.

3. — Galland, **10**, 274. — Caussin, **6**, 234. — Destains, **5**, 30. — Gauttier, **5**, 24 et **7**, 383. — Habicht, **8**, 166. — Loiseleur, 544. — Scott, **5**, 68. — Weil, **3**, 160. — Burton, **10**, 179. (D'après un texte hindoustani, XVI.) — Payne, **12**. — Henning, **21**, 21. (D'après Burton.)

Sidi Nouman raconte à Hâroûne (nº 209) qu'il a épousé une femme qui mange seulement du riz grain à grain ou des miettes de pain. La voyant se lever une nuit, il la suit sans se montrer et l'aperçoit, dans un cimetière, mangeant de la chair d'un cadavre avec une goûle. Le lendemain, à table, il lui fait d'amicales représentations ; mais elle l'asperge d'eau (nº 2), le change en chien, le bat et essaie de l'écraser à une porte.

Il s'enfuit; passablement reçu par un marchand de têtes de mouton, il est bien traité par un boulanger, chez qui, à la grande admiration de toute la ville, il distingue les pièces fausses des bonnes. La mère d'une honnête magicienne se fait suivre de lui et sa fille lui rend sa première forme; elle lui donne une eau dont il arrose la sorcière et la change en cavale, qu'il bat tous les jours pour la punir.

Hâroûne lui dit de la laisser en cet état par crainte de quelque vengeance de sa part, mais que ce châtiment lui semble suffire.

Burton, **8**, 235. — Oestrup, 65-66 et 151. — Tawney, **1**, 212, 342 et suiv.; **2**, 134 et suiv. — *Scott, Bahar-Danush, **2**, 1 et suiv. — * Rev. d. langues romanes, **31**, 554-562. — Rev. d. trad. pop., **13**, 350 et 589; **14**, 527.

Métamorphose en animal. Nos 2, 21, 31, 73, 111 (note de la p. 190), 112, 116, 134, 147, 171, 222, 252, 311, 396, 397, 398 et 413. — Gervasius, édit. Liebrecht, 63-66. — Clouston, **1**, 413 et suiv., notamment 443 et suiv. — Chalatianz, XXI-XXXI. — Tawney, **1**, 339-341; **2**, 216, 230, 512-513, 595 et 598. — Oesterley, Baitál, 109. — Jülg, Siddki-K., 65. — G. de Tassy, Allégories, 288-289, 294 et 416; Hist. de la litt. hind., **1**, 621. — Coran, sourate 2, 61 et sourate 5, 82 et 115; Fleischer, Beidh., **1**, 64, 270 et 280. — H. Khal. édit. Flügel, **3**, 119. — Qalyoûbi, 233-234. — Rev. d. trad. pop., **13**, 261-262 et 622. — Trumelet, Saints de l'Islam, 55-59. — Tázerwalt, 193-194. — Velten, Suaheli, 57. — * Perles, Folklore and the Talmud (Academy **2**, 34-35.) — Migne, Dict. d. apocryphes, **2**, 1108. — Pour les Grecs et les Romains, voir les Métamorphoses d'Ovide, notamment l'édition de Villenave, Paris, Gay, 1806-1807, 4 vol. in-8, et Bolte, de Monumentis ad Odysseam pertinentibus, Berlin, 1882, 38 52. — * J. Hansen, Zauberwahn, Inquisition und Hexenprocess im Mittelalter, München u. Leipzig, Oldenbourg, 1900, 18, 80, 83, 128, 190, 285 et 454.

372. — *Le prince du Sind et Fatime.*

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 238. — Gauttier, **6**, 342 et **7**, 395. — Habicht, **11**, 149 et XXI et **13**, 311. — Burton, **11**, 155. — Henning, **24**, 44.

Le fils d'un sultan du Sind se conduisant mal à l'égard de la sultane, celle-ci lui persuade de tâcher d'obtenir Fatime, fille d'un autre sultan.

Arrivé au désert, il voit des sauterelles affamées et leur fait donner à manger; il nourrit de même des bêtes féroces qui ont faim et offre un festin aux génies qui travaillent aux montagnes d'acier qu'ils habitent.

Ils lui enseignent un passage et, quand il est arrivé chez le sultan, on le soumet à des épreuves. Il doit d'abord trier des graines de toute espèce amoncelées dans un vase immense; les sauterelles viennent lui faire sa besogne.

Le lendemain, accompagné des vœux du sultan, dont il a gagné le cœur et de ceux de la princesse, qui l'a vu à travers les jalousies et qui, le trouvant à son gré, prie pour lui, il se met à la deuxième tâche. Il s'agit, cette fois, de vider un énorme réservoir d'eau; les animaux féroces s'en chargent.

Il doit, enfin, terminer un palais plus grand que celui du sultan; les génies reconnaissants le font. (N° 19.)

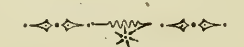
Ayant épousé Fatime et revenant avec elle, il rencontre un sultan qui a attaqué son père. Bataille, dans laquelle un inconnu fait prisonnier le sultan ennemi; c'est Fatime (n° 13), qui se fait connaître quand son mari prétend avoir capturé l'agresseur.

Retour et réconciliation avec la sultane.

Scott, **6**, 424. — Burton, **11**, 482.

Pour les animaux reconnaissants et Psyché, voir le n° 71 de Kalilah.

Tâches à remplir. N° 20. — Benfey, 217-218 et 221. — Clouston, **1**, 237 et suiv. — Cosquin, **2**, 225, 226, 230, 240, 242-246 et 351-352. — Tawney, **2**, 632. — Stumme, Tunis, **2**, 61. — Wahrmund, Gram., 14-15 (3e pagination) et Schlüssel, 64-66. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 668. — Rev. d. trad. pop., **4**, 652-656.



Additions et corrections.

— Page 3, *La Pomme* : N° 282. — Bass t, Nouv. contes berb., 127 et 334. — Basset, Nedromah, 206. — Rohde, d. griech. Roman, 47 et suiv. — Germania, **31**, 498-499.

— Page 4, *Le dragon* : Zeit. d. deut. morg. Ges., **38**, 663. — Deutsche Rundschau, **111**, 100. — Muséon, **4**. 60-63.

— Page 5, *Recherche* : Germania, **11**, 389 et suiv. et **12**, 81 et suiv.

— Page 10, **7** : Sedira, * 1re édit., n° 142; 2e, 216.

— Page 11, **3** : Mardrus, **10**, 168.

— Page 12 : Loiseleur, M. N., XX.

— Page 13 n° 186, **4** : Rosen, Chr. ar., 49-52. — * Scott, Bahar-Danush, **3**, 279.

— Page 27, n° 198 : Cfr. Frazer, Golden Bough, **1**, 156 et suiv. et 233 et suiv.

— Page 29, n° 201, **3** : Tausend u. e. Tag, **9**, 100.

— Page 35, n° 206, **1** : Berlin, **20**, 68, n° 24 et Paris, 623, n° 3650.

— Page 36, lettre envoyée au moyen d'une flèche : N° 277. — Atîr, édit. Tornberg, **2**, 427 et 432.

— Page 38, note 5 : Benfey, Kl. Schriften, **3**, 165 et 167-168. — Brockelmann, Gesch. d. arab. Litter., **1**, 341.

— Page 39, *Réduction à l'absurde* : Benfey, Kl. Schr., **3**, 210 et 216-221. — Machuel, Méth. p. l'étude de l'arabe parlé, 4e édit., 256-257. — Rev. d. trad. pop., **13**, 510.

— Page 40, **3** : Warncke, 265-266. — Not. et ext. des man., **2**, 722-723.

— Page 40, note 2 : Benfey, Kl. Schr., **3**, 212-213.

— Page 41 : Benfey, Kl. Schr., **3**, 111 et 181-196. — Orient. Litzt., **2**, 341.

— Page 42, *Enigmes* : N° 272. — Brockelmann, Gesch. d. arab. Litter., 1901, 219. — Euphorion, **9**, 159.

— Page 45 : Socin-Stumme, Diwan, **2**, 100.

— Page 50, n° 217, **3** : Lire Lille, **4**, 5.

— Page 51, note 3 : ajouter à Tázerwalt, 200.

— Page 54, n° 219, **4** : Ḥadîqa, 33-37. — Isḥaqi. (Rev. d. trad. pop., **14** 112.)

— Page 64, *Paresseux* : Halbat, 92-93. — Spitta, Gram. d. arab. vulgärdial. v. Aegypten, 441 ; Green, Modern arab. stories, 1 ; Reinhardt, Ein arab. Dialekt gespr. in 'Omân u. Zanzibar, 307-308 ; Rev. d. trad. pop., **13**, 551-552. — Mohdy, **1**, 451-452. — Daudet, Le paresseux de Blidah. — Sitzb. de l'acad. de Vienne, **7**, 831-833. — Journ. asiat., 1826, **1**, 237-238. — Carmoly, Mille et un contes, 113-114. — Pauli, 503. — Frey, Gartengesellschaft, 285. — Schumann, Nachtbüchlein, 410. — Steinhöwel, Aesop (Litt. Verein, n° 117), 223. — Wolf, Studien, 109. — Germania, **2**, 246. — Cfr. n° 124 de Syntipas.

— Page 74, *Eau de jouvence* : Basset, Zenatia du Mzab, 127-129. — Litb. f. germ. u. rom. Philol., **1**, 263. — Germania, **27**, 103-105.

— Page 106, note : Anecd. orient., **1**, 171-172.

— Page 127, **2** : L'édition du Caire est de 1283 (Castelli.)

— Page 135, *Quartier de mouton* : Socin-Stumme, Diwan, **2**, 130.

— Page 169, *La manekine* : Romania, **30**, 519-538.

Comptes-rendus.

J. STECHER, Bull. de la Classe des lettres et des sciences mor. et pol. de l'Académie royale de Belgique, 1901, 1112-1114.

J. FORGET, Revue bibliog. belge, **13**, 569-570.

O. COLSON, Wallonia, **9**, 209-210.

A. DE COCK, Volkskunde (Gand), **14**, 88.

P. BERGMANS, Revue (belge) de l'Inst. publique, 1901, 386-387.

Muséon, Nouvelle série, **1**, 487.

R. BASSET, Revue des traditions populaires, **16**, 660-663.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES, Revue critique, 1901, **1**, 406 et 1902, **1**, 32.

E. DROUIN, Journal asiatique, 1902, **1**, 168-169.

H. GAIDOZ, Mélusine, **10**, 285-286.

La Tradition, **12**, 351.

H. STUMME, Liter. Centralblatt, 1902, 229.

J. BARTH, Deutsche Litteraturzeitung, 1901, 2780.

E. NESTLE, Schwäbischer Merkur, 1902, nº 60.

ED. MONTET, Asiatic Quaterly Review, janvier 1902 (p. 3-4 du tirage à part.)

Luzac's Oriental List, **13**, 10.

H. LAMMENS, Al Machriq, **3**, 813 et **4**, 855-856.

The Nation (New-York), **72**, 178.

A. KRYMSKY, Etnograf. Obozrénié, 1901, nº 2, 169-170.

* Literature, **8**, 244.

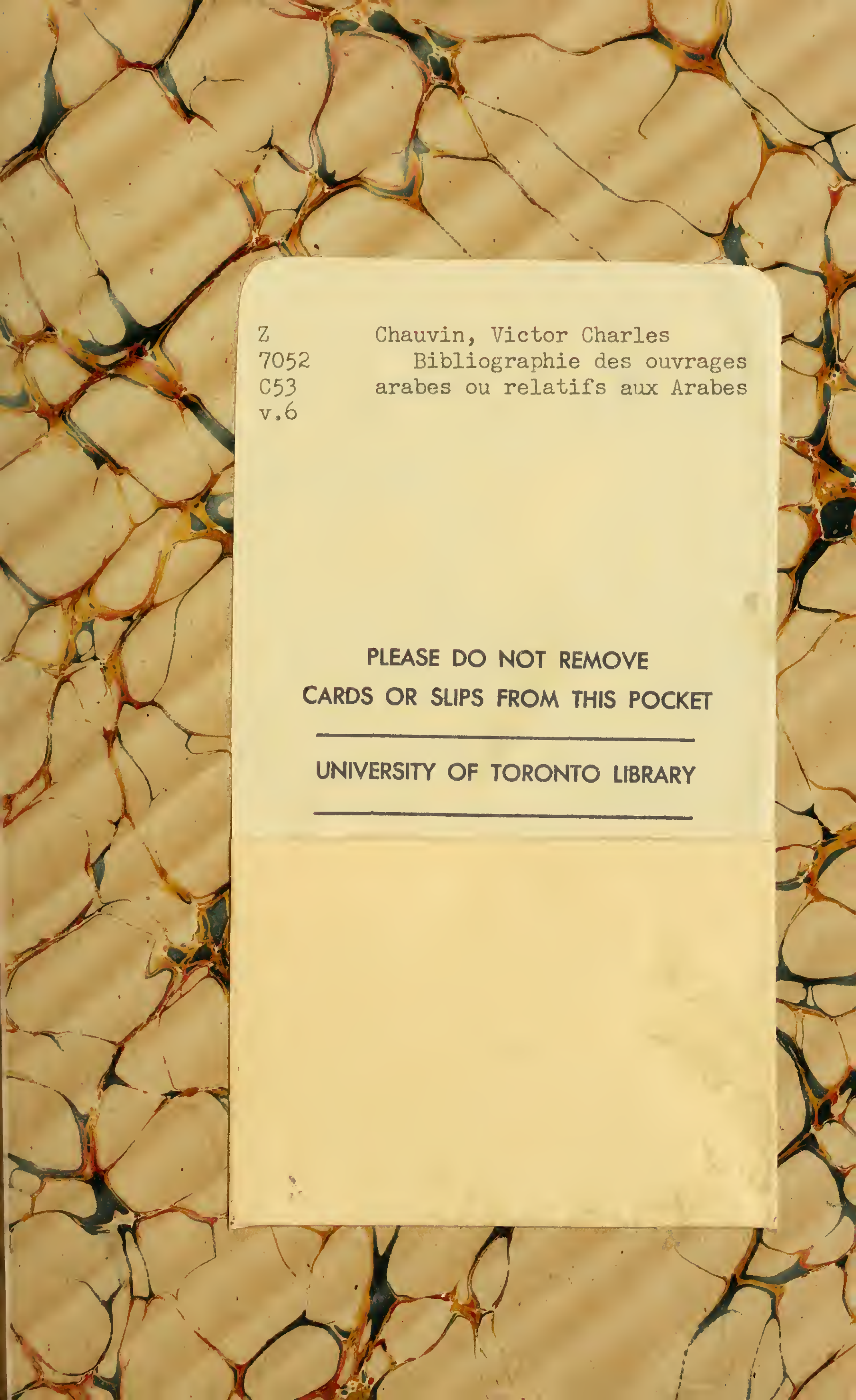
L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (Institut de France) a bien voulu accorder cette année au premier volume de notre Bibliographie le prix Delalande-Guerineau, en partage. Nous ne pouvons montrer notre reconnaissance à l'Académie qu'en redoublant d'efforts pour rendre notre ouvrage plus digne d'un si haut patronage.

Table des contes qui ne sont pas rangés à leur place alphabétique.

En commission chez Harrassowitz.

— Le scopélisme. In-8. 31 p.
— Trois lettres inédites de Reiske à Mercier. Notes pour la biographie de Reiske. In-8. 15 p.
— La défense des images chez les Musulmans. In-8. 30 p.
— Belgium persicum. In-4. 7 p.
— Gaspar Ammonius de Hasselt. In-8. 8 p.
— Pacolet et les Mille et une nuits. In-8. 19 p.
— Le rêve du trésor sur le pont. In-8. 4 p.
— Abou Nioute et Abou Nioutine. In-8. 4 p.
— Homère et les Mille et une nuits. In-8. 4 p.
— Tawaddoude ou la docte esclave. In-8. 3 p.
— Mahmoud. In-8. 8 p.
— La récension égyptienne des Mille et une nuits. (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége). In-8. 124 p. 3 f. 50.
— Le régime légal des eaux chez les Arabes. In-8. 17 p.
— Sébastien-Auguste de Neusen. In-8. 4 p.
— Les sources des Palmblätter de Herder et Liebeskind. In-8. 17 p.
— La constitution du Code Théodosien sur les *Agri deserti* et le droit arabe. In-8. 43 p. (Mémoire couronné par la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.)
— Documents pour la parabole des trois anneaux. In-8. 4 p.
— Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard, par Victor Chauvin et Alphonse Roersch. In-8. 203 p. (Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique.)
— Jean-Noël Paquot. In-8. 39 p.
— Un manuscrit inconnu de Louqmâne (Journ. asiat., 1901, 1, 351).
— Les trois anneaux. In-8. 2 p.
— Les obstacles magiques. In-8. 2 p.
— Les souliers usés. In-8. 3 p.
— La légende égyptienne de Bonaparte. In-8. 83 p. 2 f.





Z
7052
C53
v.6
Chauvin, Victor Charles
Bibliographie des ouvrages
arabes ou relatifs aux Arabes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

